

**Alexandrina Maria da Costa**  
**1904-1955**



**AUTOBIOGRAPHIE**

**Alexandrina Maria da Costa**  
**Vierge laïque, Coopératrice salésienne, Bienheureuse**  
**1904-1955**

# **AUTOBIOGRAPHIE**

**Traduit du portugais**  
**par**  
**Alphonse Rocha**



# AUTOBIOGRAPHIE

## CHRONOLOGIE DE LA VIE DE LA BIENHEUREUSE ALEXANDRINA

**1904**

**30 mars**

Mercredi-Saint – **Alexandrina Maria da Costa** naquit à Gresufes, lieudit de la paroisse de Balasar, distante d'environ 50 kilomètres de Porto, et faisant partie de l'Archidiocèse de Braga. Et y fut baptisée le 2 avril, samedi saint.

**1911-1912**

**Janvier 1911**

Elle partit avec sa sœur Deolinda à Povoia de Varzim habiter chez des amis afin de pouvoir fréquenter l'école, car à ce temps-là il n'existait à Balasar qu'une école de garçons. Ce fut à Povoia qu'elle fit la première Communion et à Vila do Conde – 3 kilomètres séparent les deux villes – qu'elle reçut la Confirmation.

**Juillet 1912**

Elles retournèrent toutes deux à la maison. Au mois de novembre elle alla habiter, avec toute la famille et toujours à Balasar, une maison qui se trouve située au lieu-dit du “Calvário”.

**1913-1917**

Vers l'âge de 9 ans, elle commença à travailler dans les champs et, plus tard elle dut travailler comme journa-

lière pour gagner son pain. Au travail elle adjoignit la prière. Puis, elle se vit nommée catéchiste et membre de la chorale: elle avait une belle voix et aimait beaucoup la musique.

Elle tomba d'un chêne. Gravement malade elle commença alors à consulter les médecins, cessant de travailler régulièrement. À 12 ans sa maladie était si grave que les derniers sacrements lui furent administrés.

### **1918**

Le Samedi-Saint, 30 mars — jour de son anniversaire — elle sauta par la fenêtre dans le jardin — et de une hauteur d'environ quatre mètres — plutôt que de se laisser violenter par trois hommes qui étaient entrés dans la pièce où, avec sa sœur et une amie elle faisait de la couture.

Le commencement de sa myélite comprimée à l'épine dorsale, laquelle fut reconnue plus tard par les médecins, date de cette chute. Il en résulta une paralysie progressive la retenant au lit pendant 30 ans.

### **1922**

Elle partit à Povoá pour une cure marine (*plage et bains de soleil*), mais son état empira.

Elle dut faire son premier voyage à Porto pour consulter le médecin spécialiste Abel Pacheco, lequel informa le médecin traitant, docteur Garcia, que sa patiente ne guérirait pas.

Pendant cinq mois consécutifs elle ne pût se lever.

### **1923**

#### **Au mois d'avril...**

Elle commença à se lever et recommença à marcher s'aidant d'une chaise. Elle restera ainsi levée pendant envi-

ron un an, souffrant beaucoup non seulement physiquement mais aussi moralement à cause des moqueries de certains sur sa façon de marcher et de s'asseoir. En cette année elle eut son premier grand chagrin : la mort de sa grand-mère. Malgré tous ses efforts, elle ne put visiter sa chapelle ardente.

**1924**

**27 mars**

Elle dut retourner à Porto pour une nouvelle visite médicale chez le spécialiste Jorge de Almeida.

Au mois de juin elle participa, au prix d'un grand effort, au Congrès Eucharistique National, à Braga.

**1925**

**14 avril**

Elle se mit au lit pour ne plus jamais se relever. Sa sœur Deolinda devînt son infirmière et son assistante en tout: elle deviendra même sa secrétaire.

**1928-1930**

Ne réussissant pas à obtenir la grâce de sa guérison, elle s'offrit comme victime pour le salut des âmes, "*sentant toujours davantage le désir d'aimer la souffrance et de ne penser qu'à Jésus seul.*"

Elle dit alors à Jésus :

*Mon bon Jésus, vous êtes emprisonné. Moi aussi, je le suis. Nous sommes tous deux incarcérés. Vous, pour mon bien et moi, enchaînée par vous. Vous êtes Roi et Seigneur de tout. Moi, je ne suis qu'un ver de terre. Je vous ai négligé, ne pensant qu'aux choses du monde qui ne sont que perdition pour les âmes, mais, maintenant, le cœur contrit, je ne veux que ce que vous voudrez, je veux souffrir avec résignation. Ne me laissez pas sans votre protection.*

1931-1932

Elle composa son hymne en l'honneur des Tabernacles.

## HYMNE AUX TABERNACLES

*O Jésus, je veux que chacune de mes douleurs, chaque battement de mon cœur, chacune de mes respirations, chaque seconde de ma vie, chaque minute, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.*

*Je veux que chaque mouvement de mes pieds, de mes mains, de mes lèvres, de ma langue, chacune de mes larmes, chaque sourire, joie, tristesse, tribulation, distraction, contrariété ou ennui, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.*

*O Jésus, je veux que chaque lettre des prières que je récite ou entends réciter, toutes les paroles que je prononce ou entends prononcer, que je lis ou entends lire, que j'écris ou vois écrire, que je chante ou entends chanter, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.*

*Je veux que chaque baiser que je déposerai sur vos saintes images, celles de la vôtre et ma sainte Mère, celles de vos saints et saintes, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.*

*O Jésus, je veux que chaque goutte de pluie qui tombe du ciel sur la terre, que toute l'eau des océans et tout ce qu'ils renferment, que toute l'eau des fleuves et des rivières, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.*

*Je vous offre les feuilles de tous les arbres, et tous les fruits que sur eux mûrissent; chaque*

***pétale de toutes les fleurs; toutes les graines que contient le monde; tout ce qu'il y a dans les jardins, dans les champs, dans les vallées, sur les montagnes: tout cela je veux vous l'offrir comme autant d'actes d'amour pour vos tabernacles.***

***O Jésus, je vous offre les plumes des oiseaux et leurs gazouillements, les poils des animaux et leurs cris, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.***

***O Jésus, je vous offre le jour et la nuit, la chaleur et le froid, le vent, la neige, la lune, le clair de lune, le soleil, les étoiles du firmament, mon sommeil et mes rêves, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.***

***Je veux que chaque fois que j'ouvre ou ferme les yeux, ce soit autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.***

***O Jésus, je vous offre toutes les grandeurs, richesses et trésors du monde, tout ce qui se passe en moi, tout ce que j'ai l'habitude de vous offrir, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.***

***O Jésus, le ciel et la terre, l'océan et tout ce qu'ils contiennent, je vous les offre comme s'ils m'appartenaient et si je pouvais en disposer ; acceptez-les comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles”.***

Et, la récitation de cette prière lui causait des effets qu'elle ne comprit pas tout de suite...

Écoutons-la :

*“Pendant que je faisais cette offrande à Jésus, je me sentais ravie, d'une façon que je ne sais pas expliquer, et en*

*même temps je ressentais une forte chaleur qui semblait m'embraser. Cela me parut étrange, car les journées étaient plutôt froides et, émerveillée, j'ai même regardé si mon corps ne transpirait pas. C'est comme si l'on m'embrassait intérieurement. Cela me fatiguait assez."*

Celui lui parût tellement étrange, que, dans son innocence juvénile, elle demanda à sa sœur Deolinda et à son amie Sãozinha, si elles ressentaient, elles aussi, cette agréable sensation lors que leurs prières...

Plus encore, comme elle leurs expliqua qu'elle ressentait une chaleur assez vive, on lui posa sur la poitrine des chiffons mouillés à l'eau froide...

### **1933** **6 août**

Le Père **Mariano Pinho** sj vint à Balasar prêcher un triduum. À cette occasion Alexandrina obtint qu'il devienne son directeur spirituel.

### **18 octobre**

Elle s'inscrit dans les rangs des "Filles de Marie".

### **20 novembre**

Fût célébrée la première messe dans sa chambre.

Ce même mois de novembre elle commença à souffrir de la perte des biens matériels, suite à une hypothèque sur la maison et sur le terrain.

En effet, sa mère s'étant portée garante pour une personne de sa famille, et celle-ci n'ayant pas pu rembourser la dette contractée, il fallut honorer la caution.

Cette situation dura des années, et fut cause de grandes souffrances pour toute la famille...

### **1934**

Elle fit cette année le “*vœu le plus parfait*”.

## **6 septembre**

Après la Communion, elle entendit Jésus l'inviter à participer à sa Passion, mais d'une façon concrète, en se laissant transpercer les mains et les pieds par les clous ; la tête, par la couronne d'épines.

**« Donne-moi tes mains : je veux les clouer avec les miennes; donne-moi tes pieds : je veux les clouer avec les miens; donne-moi ta tête : je veux la couronner d'épines, comme ils me l'ont fait à moi; donne-moi ton cœur: je veux le transpercer avec la lance, comme ils ont transpercé le mien; consacre-moi tout ton corps; offre-toi toute à moi; je veux te posséder entièrement ».**

Cette invitation lui fût répétée le 7 et le 8 septembre.

Alexandrina accepta l'invitation, mais elle crut qu'il ne s'agissait là que d'une augmentation de ses souffrances physiques; elle ne pensa pas un seul instant qu'il s'agissait de choses surnaturelles.

À cette occasion elle se sentit fortement unie à Jésus :

*« Il me parlait de jour comme de nuit... Il se confiait à moi... »*

Alexandrina était convaincue que “souffrir, aimer, réparer” était une inspiration qui lui venait de Jésus.

Les invitations de Jésus à participer à sa Passion se répétèrent plusieurs fois pendant environ quatre ans, au cours desquels Il la prépara progressivement au grand événement qui arrivera le 3 octobre 1938 : Alexandrina vécut pour la première fois la Passion dans ses diverses phases.

## **14 octobre**

Elle écrivit de son sang, obtenu par la piqûre qu'elle se fit sur la poitrine, à l'aide d'une épingle, un serment d'amour à Jésus :

*Avec mon sang, je vous jure de beaucoup vous aimer, mon Jésus. Que mon amour soit tel, que je meure enlacée à la croix. Je vous aime et je meurs d'amour pour vous, mon cher Jésus. Je veux habiter dans vos tabernacles.* (Balasar, 14.10.1934).

## **1935**

Jésus continua de lui demander de L'aider dans la Rédemption, par ses souffrances. Il lui demanda de se détacher du monde.

### **30 juin**

Jésus, pour la première fois, lui fit part de son désir de voir le monde consacré à Notre-Dame.

**« En raison de l'amour que tu as envers ma très Sainte Mère, communique à ton directeur spirituel la demande suivante: que chaque année un acte de consécration du monde à Elle soit fait, un jour fixé et que l'on demande à la Vierge sans tache de confondre les impurs, afin que ceux-ci changent de vie et ne M'offensent plus davantage.**

**Comme Je l'ai demandé à Marguerite Marie la consécration du monde à mon divin Cœur, ainsi Je te demande à toi, qu'il soit consacré à Elle, avec une fête solennelle »<sup>1</sup>.**

## **1936**

### **7 juin**

---

<sup>1</sup> Pendant un an, le Père Mariano Pinho ne fit rien, lui présentant des arguments, ce qui fut la cause de doutes et d'indicibles souffrances pour Alexandrina.

Lors de la fête de la Très Sainte Trinité, eut lieu la mort mystique, laquelle extérieurement se présente tout à fait comme une mort naturelle.

**1937**

**Fin avril**

Elle arriva au seuil de la mort : pendant 17 jours elle ne put rien avaler, sauf l'Hostie consacrée.

**31 mai**

Elle reçut la visite du Père Antonio Durão, s j, frère du Provincial des Jésuites du Portugal, en sa qualité d'envoyé du Saint-Siège pour la questionner sur la consécration du monde à Notre-Dame.

Les *assauts du démon* s'intensifièrent. Dans son Autobiographie on peut lire :

*“Ce fut en juillet 1937 que le “boiteux” (nom qu'elle utilisait pour désigner le démon), non content de tourmenter ma conscience et de me souffler des choses affreusement ordurières, commença à me mettre en bas du lit, aussi bien la nuit qu'à n'importe qu'elle heure de la journée...”*

Jésus lui dit, à cette occasion :

**« Le démon te haï, mais tu dois t'en réjouir, car tu connais la raison. Si je le permettais, il te tuerait : mais je n'y consens pas. Je suis le Seigneur de la vie et de la mort. Ta mort, en tout cas, ne sera qu'un envol de la terre vers le ciel ».**

Il est arrivé que le “boiteux”, comme l'appelait Alexandrina, la jette en bas du lit, lui arrache les médailles qu'elles portaient sur elle.

Dans sa rage, le monstre infernal est allé jusqu'à lui voler son crucifix pour le jeter dans la porcherie...

De la même façon il lui subtilisa une statue de la Sainte Vierge qu'il est allé enterrer dans le jardin, et que ne fut retrouvé que quelques années plus tard...

### **23 octobre**

Elle entendit Jésus lui expliquer que ce genre de lutte avec le démon était terminé. Il l'attaquera encore pour la faire horriblement souffrir, de telle façon que les personnes qui la visitent ne s'en rendent pas compte.

**1938**

### **3 octobre**

En extase, elle vécut la Passion pour la première fois, dès midi et jusqu'à 15 heures. Le Père Pinho était présent. Dans son livre "No Calvário de Balasar" (Sur le Calvaire de Balasar) il écrivit : « nous les présents, nous voyions se dérouler devant nos yeux le drame de la Passion de la façon la plus concrète : Jardin des Oliviers, emprisonnement, tribunaux, flagellation, couronnement d'épines, chemin du Calvaire, crucifixion, mort ».

Ce jour-là, était le jour de la fête liturgique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qu'Alexandrina considérait comme sa *sœur spirituelle*. Elle la vînt à deux reprises, lors de sa montée au Calvaire, au cours de cette première "Passion".

### **24 octobre**

Le Père Pinho, à la suite du phénomène de la Passion vécue par Alexandrina chaque vendredi, se décida à écrire à Rome. Il fit donc parvenir une lettre au Cardinal Pacelli — futur Pie XII — pour lui expliquer ce que Jésus demandait instamment à sa fille spirituelle.

En effet, lors de plusieurs extases, Alexandrina avait entendu Jésus demander et exhorter le Père Pinho à écrire au Pape au sujet de la consécration du monde.

## **6 décembre**

Alexandrina subit un nouveau voyage à Porto pour des radiographies. Elle retourna chez elle le 11 du même mois.

## **26 décembre**

Visite du docteur Elísio de Moura, psychiatre fameux, qui la traita cruellement.

**1939**

## **5 janvier**

Elle reçut la première visite du chanoine Vilar, envoyé par le Saint-Siège pour enquêter sur la consécration du monde à la Vierge. Ce fût une “bonne rencontre”. En effet, s'établissant à Rome, le chanoine va s'intéresser à une telle consécration.

## **20 janvier**

Jésus lui prédit la guerre comme châtiment pour les grands péchés :

**Le monde est suspendu à un fil très fin... Ou le Pape se décide à le consacrer ou le monde sera puni !...**

## **28 juin**

Comme déjà le 20 janvier et le 13 juin, elle entendit Jésus lui prédire la guerre comme châtiment pour les grands péchés.

Alexandrina s'offrit comme victime pour la paix.

Toute l'année durant elle fut tourmentée par de violentes fièvres. À certains moments elle crut perdre toutes ses facultés et resta sans pouvoir parler. D'autres fois elle eut des douleurs si violentes qu'elle ne put même pas s'alimenter.

Vers le *mois de novembre*, une bienfaitrice de Lisbonne, Fernanda dos Santos, offrit la somme dégageant la maison de l'hypothèque. Le terrain ne fut libéré qu'en 1941.

### **8 décembre**

Fête de l'Immaculée Reine du Portugal dont l'église de Balasar possède une merveilleuse statue — après l'extase de la Passion, elle fut atteinte d'une colique qui dura une heure et demie.

### **1940**

Cette année aussi, à plusieurs reprises, Jésus insista sur la consécration du monde à sa Mère bénie.

En tant que victime expiatoire, Alexandrina souffrit elle-même les peines des damnés.

### **4 juillet**

Elle s'offrit comme victime, avec d'autres âmes-victimes, pour obtenir qu'au moins le Portugal soit épargné de la guerre.

Jésus accepta et s'empressa de répondre :

**Cherchez et vous recevrez ; demandez avec foi. Le Portugal sera sauvé: c'est Jésus qui te le dit et Il ne trompe pas.**

Et, c'est ce qui arriva.

### **15 septembre**

Alexandrina écrivit deux lettres : une au Patriarche de Lisbonne, le Cardinal Cerejeira, et l'autre au chef du Gouvernement, Salazar, pour leur demander de faire ce qui était en leur pouvoir *afin de freiner les débordements de l'immoralité*.

Elle se décida à cette démarche parce que le 12 septembre, pendant l'extase, elle vit Jésus plus attristé que

jamais, par l'état d'immoralité et de manque d'amour de l'humanité.

## **6 décembre**

Alexandrina entendit Jésus lui assurer que le Pape serait physiquement épargné par la guerre: “le dragon orgueilleux et enragé qu'est le monde n'osera pas toucher à son corps”.

**1941**

## **29 Janvier**

Le docteur Manuel Augusto Dias de Azevedo, médecin au pays voisin : Ribeirão do Minho, vînt pour la première fois auprès d'Alexandrina.

Après avoir assisté à plusieurs extases de la Passion, il comprit qu'il ne s'agissait pas là d'un cas relevant uniquement de l'humain, mais aussi du surnaturel. Il décida alors de l'étudier à fond. Il y mit toute sa science et aussi tout son cœur. Devenant son médecin traitant : il devint ainsi en quelque sorte son Cyrénéen jusqu'à la fin.

## **1<sup>er</sup> mai**

Le docteur Azevedo appela au chevet d'Alexandrina le docteur Abel Pacheco. Étant donné que les deux médecins ne furent pas d'accord, la nécessité de recourir à un éminent spécialiste fut avancée. On fit appel au docteur neurologue Gomes de Araujo.

Le docteur Azevedo voulut que toute lumière fût faite sur le cas afin de pouvoir défendre Alexandrina de l'accusation que celle-ci ne serait qu'une simulatrice. “Une paralysée qui peut se mouvoir toute seule lors des extases de la Passion !”

## **15 juillet**

Elle dut supporter un 4<sup>ème</sup> voyage à Porto.

## **29 août**

Le Père José Alves Terças assista à l'extase de la Passion et en rédigea le déroulement dans un article qu'il publia.

À la fin de l'extase, Alexandrina fut désolée de cette décision et eut le pressentiment de tout ce qui se dirait. En effet, la publication de cet article déclencha l'éloignement de son directeur, le Père Pinho, et mit le public au courant de choses si intimes.

## **1942**

### **3 janvier**

À l'approche de l'écartement de son directeur (ce qu'elle pressentit plusieurs fois lors des dernières extases) elle entendit Jésus lui dire :

**« L'heure de me donner la plus grande preuve d'amour et d'héroïsme est arrivée: marche sans lumière, en complet abandon. Tout sera mort en toi... »**

### **7 janvier**

Alexandrina reçut la visite d'adieu du Père Pinho.

### **27 mars**

*Elle revécut pour la dernière fois – de façon visible – la Passion : c'était le vendredi de Notre-Dame des Douleurs.*

“Et par la suite, tous les vendredis, encore que sans les mouvements, elle continua de revivre la Passion de Jésus, pendant laquelle elle souffrait bien souvent davantage qu'auparavant – écrira le Père Pinho dans sa biographie “No Calvário de Balasar”.

### **3 avril**

Vendredi-Saint. Commencement d'une nouvelle mort mystique, avec des caractéristiques différentes de la première : toute spirituelle. "Le Vendredi-Saint j'ai commencé à me sentir morte sur le Calvaire" — fit-elle écrire dans son Journal.

### **13 avril**

À cette date commença le jeûne total accompagné d'une totale anurie, lequel durera jusqu'à sa mort.

Les conditions physiques s'aggravèrent au point que le curé lui administra les derniers sacrements; il continue à lui donner chaque jour la sainte Hostie.

Alexandrina dicta ses dernières dispositions au sujet de ses funérailles et de sa sépulture.

### **31 octobre**

Finalement, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire des apparitions de Fatima — le Pape Pie XII fit, en langue portugaise, la consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie, consécration qui sera répétée solennellement à Saint-Pierre de Rome, le 8 décembre de la même année.

Alexandrina reçut de Fatima, à cette occasion, un télégramme du Père Pinho lui annonçant la bonne nouvelle.

*"J'ai récité le Magnificat et j'ai allumé un cierge en l'honneur de Notre-Dame"*, peut-on lire dans la lettre envoyée au Père Pinho le 7 novembre.

### **1943**

#### **Du 10 juin au 20 juillet**

Alexandrina resta internée à l'Hôpital de Foz do Douro (près de Porto) pour être examinée et contrôlée au sujet de son jeûne et de son anurie.

Le directeur de l'Institut, le docteur Gomes de Araujo, après avoir constaté quarante jours durant sous la plis

stricte surveillance, qu'il n'y avait aucune simulation, en la congédiant lui dit: "Je viendrai vous revoir à Balasar, non plus comme médecin ou espion mais comme ami qui vous admire".

Et à l'automne de cette même année il se rendit à son chevet.

La conséquence de cette reconnaissance officielle du jeûne et de l'anurie fut que beaucoup de personnes, y compris des prêtres, s'intéressèrent au cas et vinrent lui rendre visite. Parmi ceux-ci le Révérend Docteur Gigante (lequel fut nommé plus tard Président de la Commission pour le Procès Diocésain de béatification), lequel restera pour toujours son ami, même quand il devint archevêque.

Vers la fin du mois d'octobre, elle souffrit, en tant que victime, les peines du Purgatoire.

### **10 octobre**

Elle entendit de la Bouche même de Jésus la confirmation de la non-participation du Portugal à la guerre.

### **31 octobre**

Elle commence à vivre les peines du Purgatoire.

## **1944**

### **16 juin**

À cette date, tomba, pour Alexandrina le verdict d'une Commission d'enquête composée de trois théologiens nommés par l'Archevêque de Braga afin d'étudier le cas de la "malade" de Balasar: Cette Commission ne trouva rien de surnaturel ni de miraculeux et, cela malgré la poursuite du jeûne et de la complète anurie !

### **25 juin**

L'Archevêque de Braga publia une Circulaire dans laquelle il invitait à garder le silence sur les présumés faits extraordinaires attribués à Alexandrina et interdit les visites à celle-ci même à titre d'observation sur le point de vue religieux.

Ceci ressemble, de plus en plus, à un genre de “persécution” de la part des membres de la hiérarchie ecclésiastique de Braga.

En effet, l'un des membres de la Commission, informé par des ragots et non pas par une étude sérieuse, voulait à tout prix faire taire la “malade” de Balasar.

Il fut, plus tard – lors du procès diocésain – un témoin courageux et humble, ayant compris la portée profonde et le message authentiquement ecclésial de la sainte fille de Balasar.

## **21 juin**

Se produisit la première rencontre avec le salésien **Dom Umberto Maria Pasquale**, lequel devînt son deuxième directeur spirituel à partir du 8 septembre.

## **15 août**

Elle s'inscrivit parmi les Coopératrices Salésiennes.

Au mois de décembre Jésus, pendant une extase, l'appela “mère des pécheurs” et, avec Notre-Dame, lui mit dans le cœur l'humanité entière, la lui confiant.

## **8 septembre**

Le Père Umberto Maria Pasquale, salésien, devient son Directeur spirituel, en remplacement du Père Mariano Pinho, s. j.

## **1945**

Son état de santé devint de plus en plus préoccupant, y compris un malaise aux yeux : ceux-ci ne supportent plus la lumière.

Comme si le Seigneur voulait la récompenser de tant de souffrances... Comme s'il voulait lui apporter un peu de baume au cœur, il lui accorder des faveurs sublimes... comme celle-ci que nous pouvons lire dans son journal du 2 février :

*“Le vendredi est arrivé ; triste vendredi ! J'ai vu ma croix ; il était encore tôt. On la préparait avec soin: elle était nécessaire, quelle que soit la sentence que j'ai dû recevoir.*

*Dans mon âme je ressentais une mansuétude, une bonté inégalable. En même temps, contre cette mansuétude et cette bonté, je ressentais la haine, la rancœur, le mépris et une autorité orgueilleuse: un orgueil cynique.*

*Des bêtes féroces contre l'Agneau, le plus petit et le plus innocent ! Quelle douleur pour lui, lui si débordant de bonté ! Avant même que la sentence ne soit prononcée contre l'Agneau innocent, j'ai senti que cette autorité-là, avec une fureur diabolique, se déchirait les habits de haut en bas...*

*J'ai monté avec peine la montagne du Calvaire, en ayant l'impression d'expirer. J'ai crié continuellement :*

*Père, Père, toi aussi tu m'abandonnes ? Toi aussi tu m'abandonnes ?<sup>2</sup>*

*Mon sang coulait.*

*Le soleil, honteux, s'est caché à la vue de tant de malice. Et moi, déshabillé, dans une grande confusion, je restais*

---

<sup>2</sup> “Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?” Saint Marc, 15:34.

*là, sur la croix, sous les regards de la canaille la plus vile ! Mes habits ont été tirés au sort et partagés...<sup>3</sup> Mon âme tremblait de douleur et de peur, comme le corps tremble à cause du froid.*

*À haute voix toujours j'appelais Jésus. Il est venu apportant un soleil radieux et ardent. Les tremblements de mon âme ont cessé, ainsi que la peur et toutes les douleurs: j'avais retrouvé la paix, je n'avais plus que lumière et amour. Le cœur a commencé à revivre une vie que je ne sais pas expliquer. La poitrine est devenue un vrai incendie. Quel bonheur j'ai pu vivre pendant longtemps !...*

*J'ai entendu des hymnes merveilleuses; je ne comprenais pas très bien, mais je sais qu'elles étaient adressées à Jésus au très Saint-Sacrement.*

*J'ai entendu les paroles "Corpus Jesus Christi" et je me suis aperçue que Jésus se donnait à moi et m'unissait toujours davantage à lui.*

*Les anges continuaient de chanter : de ce chœur d'anges sortait un canal qui arrivait jusqu'à moi, me communiquant des flammes de feu et bien d'autres choses.*

*Jésus m'a dit alors :*

**« Ce canal<sup>4</sup>, ma fille, descend du Cœur de la tienne, et ma Mère bénie. De celui-ci tu reçois la**

---

<sup>3</sup> "Lorsque les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses vêtements et firent quatre parts, une part pour chaque soldat, et la tunique. Or la tunique était sans couture, tissée à partir du haut; ils se dirent entre eux: « Ne la déchirons pas, mais tirons-la au sort»: afin que l'Écriture fût accomplie." Saint Jean, 19,23-24.

<sup>4</sup> *Il y a une relation particulière entre l'Eucharistie et la Vierge « mère de la divine grâce », parce que l'Eucharistie nous fait participer à la nature divine à travers le Corps et le Sang du Sauveur. Or la Sainte Vierge ne peut pas rester étrangère à cet accroissement de vie que nous recevons dans l'Eucharistie: en celle-ci, Marie conserve*

**très grande abondance de notre amour; tu reçois nos grâces, vertus et dons: richesse divine et tout ce qui est du ciel. De son Cœur tu reçois la vie pour vivre, la vie pour la donner aux âmes. C'est cette rosée, le sang que tu sens tomber sur l'humanité ; c'est une fusion de mes richesses, de mes grâces et de ta souffrance. Tu es une nouvelle co-rédemptrice.**

**Je te communique tout à travers le canal de ma Mère bénie: c'est à vous qu'il appartient de sauver le monde. »<sup>5</sup>**

Nous sommes tous concernés, tous appelés à participer à la Rédemption du genre humain. Le Seigneur veut avoir besoin de nous, non point que sa participation et son sacrifice aient été insuffisants ou incomplets, mais parce que tous, nous faisons partie de ce corps mystique qu'est l'Église, irriguée par le Sang Rédempteur du Fils de Dieu.

La Communion dont Alexandrina nous a fait le récit, s'est déroulée lors de la Passion qu'elle vivait chaque vendredi...

Au contraire des autres fois où Alexandrina a été communie par les Anges et que le mot "nostri" était prononcé, cette fois-ci, il ne le fut pas, car ce fut Jésus Lui-même qui s'est donné à son épouse.

Un autre vendredi, au cours d'une autre Passion, la sainte fille eut une vision, vision terrible qui nous remplit de terreur, surtout si l'on considère la date à laquelle elle eut lieu : 1945. Bien longtemps avant que le Concile du

---

*tous ses droits de Mère. Dans un certain sens on peut dire que c'est Elle qui donne l'âme à l'aliment divin. Avec le Fils de son sein Elle alimente ses enfants adoptifs (Arintero, "L'Évolution mystique".*

<sup>5</sup> Journal du 2 février 1945.

Vatican II n'ait lieu et que des décisions précipitées, quelquefois, ne soient prises. Écoutons et méditons :

« Quel feu dans mon cœur !... Il me brûle tellement qu'il semble le détruire. Combien je donnerais, combien j'aimerais souffrir pour obtenir que ce feu soit le mien et qu'il soit un feu d'amour pour Jésus. Je veux de l'amour, je veux de l'amour pour le donner au monde afin qu'il aime uniquement Jésus. Pauvre comme je suis, je n'ai rien à lui donner ; je ne sais pas comment l'acquérir, je ne sais pas comment le confier à Jésus. Je le vois s'enfuir : il fuit vers un autre monde, un monde de perdition.

*Je reste les bras ouverts et les yeux levés vers le ciel.  
Comment remédier à ce mal ?*

Ô Jésus, veillez sur le monde que vous m'avez donné et confié, gardez-le, il est à vous, uniquement à vous ! Donnez-moi votre amour afin qu'ainsi je puisse le conquérir.

*De grandes, de très grandes inquiétudes montent de la terre vers le ciel.*

*Mon Dieu, je vois les âmes pleines de lourdeur et les corps détruits par la lèpre: conséquences du péché. Quelle lumière, celle qui m'oblige à tout voir!... À quel extrême le monde est réduit !... Doux Jésus, votre divin Cœur n'en peut plus !...*

*Je me sens placée entre le monde et Jésus afin d'éviter que la méchanceté des hommes ne blesse son Cœur si aimant.*

*Flagellation, épines et mauvais traitements me blessent. Je ne vois pas Jésus mais je le sens comme opprimé, rempli d'épouvante et qui attend les coups de cette chaîne de méchanceté. (...)*

*Sans même avoir pensé à la Cène de Jésus avec ses disciples, je me suis sentie à table.*

Mon cœur était le calice, le vin et le pain. Tous venaient manger et boire à ce calice. À partir de cet instant cette Cène allait se répéter. Mais quelle horreur ce que j'ai vu !... Tant de Judas buvant et mangeant indignement !

*Que de langues sales ! Pire encore: combien de mains indignes distribuant ce pain et ce vin ; des mains indignes et des cœurs démoniaques.*

*Quelle horreur mortelle !... J'en ai éprouvé tant de douleur et tant d'horreur au point de croire que mon âme allait fondre et le cœur se briser.*

*Je ne sais pas mieux exprimer ce que j'ai vu, ce que j'ai souffert. Et avant tout autre chose, l'amour de Jésus, un amour indicible; un amour que l'on ne peut évaluer qu'après l'avoir expérimenté... »<sup>6</sup>*

Ces textes se passent de commentaires, ou presque...

Il faut remarquer tout de même, que ce texte, datant de 1945, a pu paraître incompréhensible pour ceux qui à cette période du XX<sup>e</sup> siècle ne se doutaient pas que ceci se réaliserait quelques années plus tard.

En effet, de nos jours, tous et n'importe qui, peuvent distribuer la Communion et que rares sont ceux qui se confessent pour recevoir le Sacrement de l'Amour. Cette affirmation peut et doit être considérée comme une vraie prophétie de la Bienheureuse.

Afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, je dois vous informer que tous les écrits d'Alexandrina ont été analysés, à Rome, par trois équipes différentes de théologiens, et qu'ils n'ont rien trouvé à y redire...

---

<sup>6</sup> Journal du 12 avril 1945.

Depuis le mois d'août et, ceci pendant environ trois mois, elle perdit quotidiennement du sang.

L'action du démon s'intensifia, ce que Jésus continua de permettre comme forme de réparation: l'une des plus douloureuses.

**1946**

**Au mois de mai...**

Comme nouvelle forme de réparation, elle vécut le tourment des odeurs nauséabondes, signe du péché.

**20 juillet**

Se croyant proche de la mort, elle écrivit de sa propre main, avec beaucoup d'efforts, une lettre-testament adressée à tous les pécheurs.

Depuis cette année et jusqu'à sa mort elle ressentit même en dehors des extases de la Passion, de jour comme de nuit, les douleurs de ses stigmates — lesquels, à sa demande, restèrent toujours invisibles.

**Fin septembre...**

Les articulations se déboîtèrent tellement que le 3 octobre, anniversaire de la première crucifixion, le docteur Azevedo la fit mettre sur des planches et banda ses bras les plaçant sur deux reposeirs en forme de "S", pour les attacher ensuite au chevet du lit.

**Novembre...**

Elle dut subir de nouveaux examens médicaux.

**1948**

**14 juillet**

Alexandrina écrivit, toujours de sa propre main, le deuxième testament spirituel adressé aux pécheurs, choisi par la suite comme épitaphe pour sa tombe.

## **23 septembre**

Elle reçut la dernière visite de son deuxième directeur, obligé de retourner en Italie. Toutefois, elle lui envoya toujours son Journal, écrit par obéissance, jusqu'à la mort.

En décembre le secrétaire de l'Archevêque de Braga, le docteur Sebastião Cruz, professeur de l'Université de Coimbra vint la visiter. Il fut très favorablement impressionné: Il la réconforta et revînt diverses autres fois la visiter.

## **1949**

Son état physique continua d'empirer : elle fut souvent atteinte de fortes fièvres accompagnées de douleurs aiguës.

Son état spirituel, s'intensifia de plus en plus. Elle reçut de Jésus la confiance comme quoi sa mission était pour les âmes et qu'au ciel elle la continuerait.

## **1<sup>er</sup> octobre**

La Vierge du Rosaire lui apparut. Elle lui apporta le Rosaire avec lequel elle doit attacher le monde.

Pendant les années qui suivront, des apparitions analogues se répéteront.

## **1950-1952**

### **10 mars 1950**

Alexandrina eut la vision de l'enfer :

*« J'ai vu l'enfer ouvert, d'où sortaient d'épouvantables flammes. J'ai entendu des rougissements et des cris impossibles à décrire. »*

### **14 avril 1950**

Elle fêta ses noces d'argent de grabataire : Une messe fut célébrée dans sa chambre.

La souffrance acceptée avec amour, demandée avec la plus humble et amoureuse ferveur, l'élevèrent à une telle hauteur d'imitation du Christ qu'un jour elle reçut de Jésus cette confiance :

*Tu as la vie, tu as l'amour: tu vis comme Jésus et aimes comme Jésus: tu vis ma vie, tu aimes avec mon amour*<sup>7</sup>.

Les gens qui venaient la visiter affluaient de plus en plus et, à leur rencontre, l'Archevêque de Braga publia, en septembre 1952 une interdiction de ces visites. Mais fin novembre de cette même année 1952, cette note fut annulée, sous l'insistance des prêtres.

Le nombre de visiteurs augmenta de nouveau : sa mission d'évangélisation était en plein essor : porter les âmes à Jésus.

Dans le même temps, en tant que victime dont la mission est avant tout la réparation, elle endura encore une autre souffrance, parmi les plus graves et douloureuses : elle sentit l'inutilité de toute sa vie, de toute son œuvre, de l'offrande de toute sa souffrance.

## **1953**

Cette année fut une année exceptionnelle en ce qui concerne l'évidence surprenante de l'action divine sur Alexandrina : ce n'est que d'en-Haut, en effet, que pouvait lui venir une telle condition physique, une telle force pour supporter le poids de tant de fatigues accumulées à la suite des milliers de visites qu'elle reçut en cette période. Ils passaient devant son lit par groupes.

### **25 mars**

---

<sup>7</sup> Journal du 22-6-1951.

Plusieurs centaines...

### **9 mai**

Environ **2.000**... Pendant 9 heures et demie avec un arrêt de 45 minutes...

### **5 juin**

**5.000**... visiteurs

### **6 juin**

**6.000**... Pendant 12 heures avec un arrêt de 45 minutes également.

### **29 juin**

Environ **15.000**...

Elle leur parla des choses du Ciel, les stimula au repentir, des heures durant.

Pendant l'extase du 15 mai elle entendit Jésus lui dire :

*“Tu vis la vie publique de Jésus. Courage, courage, épouse très chère !”*

Et voici comment Alexandrina supporta cette marée, marée qui lui causait non seulement beaucoup de la fatigue mais aussi beaucoup de la répugnance parce qu'elle se sentait indigne d'être l'objet de tant de visites et craignait d'être prise pour meilleure qu'elle ne l'était en réalité. Dans son Journal on peut lire :

« Le fait même de recevoir tant de milliers de baisers des personnes qui s'approchent de moi, je décidai de l'offrir à Jésus, comme si ceux-ci étaient déposés sur son Front, Lui demandant de bien vouloir les accepter comme autant d'actes d'amour pour les Tabernacles, pour l'honneur et la gloire de la Très Sainte Trinité et de la Maman, et de tout reverser sur les visiteurs ».

Dans cette période de sa vie beaucoup de personnes étaient admises dans sa chambre, parmi lesquelles des prêtres, y compris pendant l'extase du vendredi; cela donnait un caractère public aux extases. Cela causait une souffrance supplémentaire à Alexandrina Maria :

*« Les humiliations me couvraient les yeux : le fait de me sentir entourée de monde, me procurait, pour ainsi dire, la mort »*, dit-elle dans son Journal du 6 novembre.

À la suite de ces extases, quand Alexandrina finissait de revivre la Passion, elle sentait en elle Jésus ressuscité qui, à travers ses lèvres s'adressait à l'humanité, aux pécheurs, d'une façon attristée et solennelle. Alexandrina parlait longtemps avec chaleur, fréquemment elle chantait les beautés et les exhortations de Jésus. Elle chantait des hymnes de louange, d'action de grâces, de repentir, de supplication. D'autres fois elle chantait en colloque avec Jésus qui lui demandait son amour et elle Lui en offrait.

Certaines de ces extases sont enregistrées.

Lors de ces extases publiques on comprenait d'une façon très claire la volonté de Jésus à démontrer l'intervention du surnaturel: en dehors de ces moments-là, Alexandrina faisait un très grand sacrifice pour parler : *“à chaque mouvement des lèvres on dirait qu'un jet de sang s'échappe de mon cœur pour arriver à mes lèvres”*, dit-elle dans son journal du 30 janvier. D'autres expressions analogues se trouvent à différentes autres pages de ses écrits.

## **25 décembre**

Elle eut sa dernière extase publique :

**“Je suis descendu du ciel et me voici pour la dernière fois dans le cœur de mon épouse pour parler à travers ses lèvres.”**

Cette extase se termina par un chant d'adieu et de au-revoir au Ciel.

**1954**

Son état physique continua d'empirer. Elle devint presque aveugle : *“le corps ressemble à l'âme: il n'a pas de vie, pas de lumière”*, peut-on lire encore dans son Journal du 24 décembre.

Au mois d'avril de cette même année ce fut le 12<sup>e</sup> anniversaire du commencement de son jeûne. Elle entendit de Jésus ces paroles :

**“Ma fille, Je t'ai placée dans le monde et Je fais en sorte que tu vives uniquement de Moi pour prouver au monde ce que peut l'Eucharistie, ce qu'est Ma vie dans les âmes: lumière et salut pour l'humanité.”**

Elle ne vivait que de la Communion quotidienne.

Le jeûne la faisait souffrir : la nostalgie de l'aliment solide. Mais Alexandrina souffrait bien davantage d'un autre genre de faim: la faim que le monde avait de ses souffrances de victime pour se sauver et la faim d'âmes dont souffrait Jésus.

Jésus lui ayant souvent dit que sa souffrance sauvait les âmes, les alimentaient et en même temps leurs donnaient vie, Alexandrina avait donc l'impression d'être avidement dévorée par les pécheurs.

C'est très impressionnant et en même temps très claire ce qui se lit dans une lettre écrite au Père Pinho le 12 décembre :

*« Nouveau martyr pour mon âme. Elle est comme une tige effeuillée; à ses fibres sanguinolentes ils viennent sucer tout mon être, tout mon sang et s'accrochent à ces fibres : il s'agit pourtant d'un être qui a la taille du mon-*

*de, mais ils arrivent en bandes, ils sont très nombreux. Mais ce quelqu'un qui représente le monde et les autres qui se présentent en bandes ont des mains avec des griffes, des yeux hagards, des cheveux en désordre, ce sont des affamés, insatiables, ce sont de vrais squelettes.*

*Je n'ai plus de sang, je n'ai plus rien à leur donner. L'âme se fatigue et meurt de faiblesse.*

*Mais celle-ci aussi a une faim infinie, ce qui vient augmenter le tourment de mon corps. Cette faim de l'âme est causée par la nostalgie de l'alimentation: j'ai la nostalgie de tous les aliments, de tous; et même quand je me sens rassasiée, je sens un vide que seul le monde pourrait remplir...*

*Jésus, lors d'un extase me dit que ce que je ressens dans mon âme c'est le monde, ce sont les âmes qui voient déjà les peines de l'enfer, qui s'agrippent aux fibres de mon âme afin de sucer tout mon sang pour éviter de se perdre. Et quelle faim infinie est la Sienna » (faim d'âmes).*

### **1<sup>er</sup> octobre**

C'était le premier vendredi du mois, après la Passion, Jésus lui apparut. De ses plaies sortaient des rayons de lumière, lesquels allaient frapper les plaies de ses pieds, de ses mains et de son cœur. Elle entend Jésus lui dire :

***“Comme je l'ai demandé à Marguerite-Marie [Alacoque], je veux que toi, à ton tour, tu fasses se développer dans le monde cet amour éteint dans le cœur des hommes... Fais, ô mon épouse, fais que se propage dans le monde entier cet amour de nos Cœurs.” (de Jésus et Marie).***

Pendant cette dernière période de sa vie, elle expia de façon particulièrement douloureuse les péchés contre la

foi et contre l'espérance, bien qu'elle fût tourmentée par les doutes sur la foi jusqu'en 1939.

**1955**  
**7 janvier**

Jésus lui fit comprendre qu'elle mourrait en cette année.

Le secrétaire de l'Archevêque de Braga, le Père Sebastião Cruz qui la comprit fort bien, la visita souvent en cette période, pour la réconforter.

La lutte pour la foi continua toujours intensément.

Dans son dernier Journal, le 2 septembre l'on peut lire :

« Dans une angoisse lancinante je répétais mes actes de foi: “Je crois, Jésus, je crois que c'est pour moi que vous êtes né, que c'est pour moi votre Jardin des Oliviers, votre Calvaire. Je crois, je crois, Jésus, je crois ! »

Mon abîme était noir et si profond que seul Dieu pouvait y pénétrer: c'est que fit Jésus. Il est descendu jusqu'à mes profondeurs, ramena à la superficie mon pauvre être et l'illumina avec quelques rayons de Sa lumière.

*« Viens ici, Ma fille, lumière et flambeau du monde! Toi qui es ténèbre inégalable, tu es lumière qui brille, phare que tout illumine: la ténèbre est pour toi, la lumière, elle est pour les âmes.*

Viens ici, lumière dont Je suis la source, phare dont Je suis le phare ».

Alexandrina Maria, qui avait reçu la mission de veiller sur les Tabernacles abandonnés, avait un très grand amour pour l'Eucharistie et, pour cette raison même, elle avait demandé au Seigneur de prendre son âme en un jour consacré à l'auguste Sacrement, mais elle avait aussi exprimé le désir de mourir en un jour consacré à la

Sainte Vierge, envers qui elle avait un très grand amour filial.

Jésus, qui aimait la vierge de Balasar d'un amour tout particulier, n'a pas manqué de lui accorder ces deux grâces...

Le **13 octobre 1955** Alexandrina, dans la paix et le sourire aux lèvres, rendit sa belle âme à Dieu.

Ce jour-là était un **jeudi**, jour où Jésus institua le Sacrement de l'Amour, lors de sa dernière cène avec ses disciples. Mais, le **13 octobre** est aussi la date anniversaire de la dernière apparition de la Sainte Vierge à **Fatima**.

\*\*\*\*\*

Elle fut béatifiée le 25 avril 2004, place Saint-Pierre, par le Pape Jean-Paul II.

Alphonse Rocha



# AUTOBIOGRAPHIE

## PRÉSENTATION

Une fois, dans un article du Bulletin des Grâces, le Père Umberto Pasquale cita l'un de ses amis, le Père Edgardo Pavanetti, qui disait :

« Depuis longtemps j'apprécie la vie et la spiritualité d'Alexandrina : vous pouvez donc imaginer combien m'est agréable la lecture du dernier livre que j'ai reçu il y a peu de temps. Je me suis aussi réjoui du titre "*Cristo Gesù in Alexandrina*". Tout ce que vous faites pour Alexandrina, vous le faites pour l'Église : l'avenir d'Alexandrina dans la régénération intérieure de l'Église sera très grand et incisif. L'Église, après ces folies matérialistes, doit revenir à la "Mystique", qui est sa vraie vie. Et Alexandrina aura son mot à dire, un mot très fort et universel. »

Nous tendons à croire que cet avis est pleinement justifié, parce qu'Alexandrina est une figure exceptionnelle. Voyons le portrait qui en a fait le Père Umberto :

« Ayant été fréquemment interrogé sur Alexandrina, j'ai pour habitude de dire :

“Au cours de ma déjà longue vie sacerdotale, je me suis approché de beaucoup de personnes, de toutes catégories, mais je n'ai jamais rencontré aucune (y compris des prêtres et religieux) aussi humaine et spirituellement parfaite sous tous les aspects. Comme Alexandrina, non jamais !

Me souvenant des contacts que j'ai eus avec cette âme d'exception, à la lumière des connaissances ascétiques que les lectures de ma vie sacerdotale me fournirent quotidiennement, je ne parviens pas à découvrir en elle la moindre tache d'imperfection. Bien au contraire, j'y découvre à chaque fois davantage de beauté, la luminosité et l'héroïsme de la vertu d'Alexandrina. Je me sens, chaque fois davantage poussé à admirer en cette âme, la merveilleuse action de la grâce de Dieu.

Si je devais pointer la vertu où elle s'est plus fortement distinguée, je ne saurais pas le faire, parce qu'il n'y eu pas l'une de ces vertus qui ait brillé en elle plus qu'une autre : elle fut excellente en toutes, dans une harmonie parfaite. Même en celles qu'extérieurement ont été les plus éprouvées : par exemple l'obéissance à l'Autorité ecclésiastique et à ses directeurs ; la patience mise à rude épreuve que ce soit à cause de la maladie ou à causes du nombre de personnes qui venaient la visiter inopportunément ; la charité envers le prochain, en particulier envers ceux qui lui causaient de très graves chagrins.

Sa personnalité vraiment géante était soutenue par un esprit de sincère et évidente humilité qui coulissait de ses lèvres et encore davantage de ses attitudes intérieures, comme il est facile de s'en rendre compte à la lecture attentive de ses journaux spirituels : détachement de sa propre volonté, toujours désireuse de rechercher et d'accomplir la volonté de Dieu au prix du renoncement total à ses propres désirs et goûts personnels.

C'était vraiment une créature consacrée d'une manière totale à son Dieu, en esprit d'immolation, pour réparer les offenses qui Lui sont continuellement dirigées, et pour Lui sauver des âmes, toutes les âmes. Une telle consécration ne s'explique sans un degré éminent d'amour de Dieu : amour insatiable, ardent, asservissant. Je ne saurais mieux définir cet amour qu'en lui appliquant

l'adjectif "séraphique", dans le sens le plus complet du mot.

*Je ne trouve pas de parallèle à cet amour sinon dans la vie des grands passionnés de Dieu, reconnus par l'Autorité de l'Église.*

Plus encore que les faits, qui pourraient impressionner, ce furent ces vertus solides et exceptionnelles qui m'ont lié à Alexandrina : ce fut de celles-ci que je me suis occupé et préoccupé, prenant, quand il le fallut, sa défense au prix de bien d'amertumes.

Ce fut la même raison qui m'amena à exiger d'elle la dictée de ses "Sentiments de l'âme", sans lesquels auraient été ignorées ses richesses spirituelles dans ses aspects les plus intimes et pourtant les plus précieux.

Turin (Italie), le 2 juillet 1965.

In fide (*en foi de quoi*).

*Père. Humberto M. Pasquale*»

\*\*\*

À leur manière, les paroles de Jésus, lors du dernier jour où Alexandrina put dicter les "Sentiments de l'âme" (02/09/1955), confirment tout ce que vient de dire le Père Umberto. Lisons :

Dans une angoisse lancinante (moi, Alexandrina) j'ai répété mes actes de foi :

« Je crois, Jésus, je crois que ce fut pour moi votre naissance, votre mort et votre calvaire.

Je crois, Jésus, je crois ! »<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Comme sainte Thérèse, Alexandrina aussi fut assaillie, dans sa "dernière et terrible phase" (comme l'a dit Jésus) par d'angoissants doutes sur la foi. Le 10 juin 1955, le Divin Maître lui demandait : « Répète

Mes abîmes sont si noirs et si profonds que seul un Dieu pouvait les pénétrer.

C'est ce que Jésus a fait.

Il est descendu dans mes profondeurs et ramena à la superficie et illumina mon pauvre être avec les faisceaux de sa lumière :

**“Viens ici, ma fille, lumière et phare du monde !**

**Tu es ténèbre inégalable, tu es lumière qui brille, phare qui illumine tout.**

**La ténèbre c'est pour toi, la lumière pour les âmes.**

**Viens ici, lumière de qui Je suis la lumière, phare de qui Je suis le phare !**

**Ne puis-Je pas te faire briller de mon éclat ?**

**Ne puis-Je pas faire que tu sois un phare comme Je suis un phare ?**

Le Père Umberto, ou ses amis Salésiens, ont ouvert l'Autobiographie de la bienheureuse Alexandrina avec cette observation :

*L'Autobiographie, rédigée sous l'ordre du Père Mariano Pinho, SJ, a été dictée par Alexandrina, petit à petit, à Maria da Conceição Leite Reis Proença, institutrice à Balasar. En appendice sont consignés d'autres notes des Pères Umberto Pasquale et Ismael de Matos, salésiens, suite à des conversations qu'ils ont eues avec Alexandrina.*

---

ton “Je crois” sans foi ; dis-moi que tu m'aimes, sans m'aimer. Ce ne sont pas les sentiments de foi et les consolations qui me consolent, mais cette lutte constante dans la plus grande douleur. »

Ce livre est donc la première œuvre dictée par l'auteur. Et ce n'est pas n'importe quelle œuvre, c'est plutôt le vestibule qui donne accès aux suivantes. Il y a dans cette œuvre des pages notables, qui nous introduisent au cœur même des expériences mystiques vécues par Alexandrina. En effet, lorsqu'elle l'a dictée, c'était le début des années quarante, quand eut lieu la consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie, quand le Père Terças fit sa publication, quand le Père Mariano Pinho dût abandonner sa direction spirituelle, quand, laissant de vivre de façon visible le phénomène de la Passion, elle le vivait déjà et uniquement dans l'intimité de son âme, etc. En un mot, elle avait déjà parcouru une grande partie de son cheminement mystique.

Il est à remarquer que l'auteur ne mentionne pas beaucoup de choses que se sont passées avec elle. L'exemple le plus significatif est celui de taire son rôle dans la consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie.

Souhaitons que les amis et les admirateurs d'Alexandrina puissent, avec cette copie digitalisée et illustrée de *l'Autobiographie*, rendre encore plus ferme [et communicative] la dévotion qu'ils ont déjà envers elle.

José Ferreira



## “JE COMMENCE À ÉCRIRE MA VIE”

### Premières années

Après quelques moments de prière, implorant le secours du ciel et la lumière de l'Esprit Saint, afin de pouvoir faire ce que mon directeur spirituel m'a ordonné, je commence à écrire ma vie, telle que Notre Seigneur me la rappellera, bien que cela soit pour moi bien pénible.

### Naissance et baptême

Je m'appelle Alexandrina Maria da Costa. Je suis née à Balasar — arrondissement de Povoá de Varzim, district de Porto — le mercredi saint 30 mars 1904. J'ai été baptisée le samedi saint suivant, 2 avril. Mon oncle Joaquim da Costa et une dame prénommée Alexandrina, de Gondifelos,<sup>9</sup> ont été mes parrain et marraine.

### Premières années de mon enfance

Je trouve en moi, depuis ma plus tendre enfance, tant de défauts, tant et tant de méchancetés qui, comme celles d'aujourd'hui, me font trembler. J'aurais bien aimé que, depuis le début, ma vie ait été pleine de beauté et d'amour envers Notre Seigneur.

Avant l'âge de trois ans, je ne me souviens de rien, si ce n'est que quelques bribes racontées par les miens. À l'âge de trois ans, j'ai eu la première “caresse”<sup>10</sup> de Jésus.

---

<sup>9</sup> Petit village tout proche de Balasar.

<sup>10</sup> Alexandrina, comme on le verra, appellera toujours “caresses du Seigneur” toutes les adversités qui lui arriveront dans le cours de sa vie.

Je devais rester tranquille auprès de ma mère qui se reposait, mais, bouillonnante comme j'étais, je ne voulais pas dormir, alors je me suis levée. Ensuite je me suis penchée vers un flacon de produit pour les cheveux, comme on utilisait alors: je voulais imiter les grands. À ce moment-là, ma mère s'est réveillée et m'ayant appelée angoissée, j'ai pris peur. Le flacon m'est tombé des mains et s'est fracassé par terre en mil morceaux; et moi, je suis tombée par-dessus, me blessant gravement au visage. Immédiatement transportée chez le médecin, celui-ci a déclaré ne rien pouvoir faire pour moi. Ma mère m'a conduite alors à Viatodos,<sup>11</sup> chez un pharmacien fameux qui m'a posé trois points de suture. J'ai beaucoup souffert: si seulement j'avais su à ce moment-là profiter de la douleur ! Mais non ! Au contraire, j'ai même été méchante envers le pharmacien, refusant les biscuits trempés dans le vin qu'il m'offrait pour me calmer. Voilà mon premier acte de méchanceté.

Vers quatre ans, j'aimais m'attarder à contempler la voûte du ciel. Plus d'une fois j'ai demandé aux miens s'il n'était pas possible, en empilant les maisons et les auberges, les unes sur les autres d'arriver au ciel. À leur réponse négative, j'éprouvais une grande tristesse et une grande nostalgie. Je ne sais pas ce qui m'attirait là-haut.

À cette même époque, l'une de mes tantes qui est décédée par suite d'un cancer, habitait avec nous. Déjà malade, elle me demandait de surveiller son enfant, premier fruit de son mariage. Volontiers, je lui rendais ce service, de jour comme de nuit.

Déjà à cet âge j'aimais beaucoup la prière, car je me rappelle que ma tante me demandait de prier avec elle pour obtenir de Dieu sa guérison.

---

<sup>11</sup> Village à 12 kilomètres de Balasar.

## **Développement de mon instruction religieuse. - Le catéchisme.**

Lorsque, âgée de cinq ans, j'ai commencé à fréquenter le catéchisme, un grand défaut est apparu : mon entêtement. Un jour je suis allée au catéchisme et le coadjuteur de monsieur l'Abbé, le Père António Matias m'a assigné une place parmi les enfants de mon âge, mais moi, je voulais aller parmi les plus grands, avec lesquels j'avais l'habitude de jouer. Malgré l'insistance et les promesses du Révérend, je n'ai pas cédé. Quelques jours plus tard, le Père finit par me convaincre et est devenu mon ami ; il m'abritait même de la pluie, de chez moi à l'église et de l'église à chez moi. Mais ce qui est certain c'est que j'étais très têtue.<sup>12</sup>.

À l'église, je restais volontiers à regarder les statues. Elles m'attiraient; tout particulièrement celles de Notre-Dame du Rosaire et de saint Joseph. Leur habillement somptueux éveillait en moi le désir d'être élégante comme eux, pour paraître bien. N'était-ce pas là une preuve de ma vanité ? Je voulais avoir, moi aussi, d'aussi beaux habits, pour paraître belle.

En même temps que ces défauts, j'exprimais, vers ce même âge, mon amour envers la Maman du ciel: je chantais avec enthousiasme ses louanges et j'apportais des fleurs aux dames qui avaient la charge de fleurir son autel.

---

<sup>12</sup> Alexandrina racontait qu'elle aimait à rester à l'église, avec sa catéchiste, Josefina Alves de Sousa, pour prier avec elle. Aussi bien Deolinda, la sœur, que Sãozinha, la maîtresse d'école, le témoignèrent. *“Elle exerça très probablement une grande influence sur la spiritualité d’Alexandrina, et sur tous les autres enfants qui allaient au catéchisme, à ce temps-là”.*

## Vivacité de caractère

J'étais tellement vive, qu'on m'appelait « *Marie-garçon* ». Je dominais non seulement les filles de mon âge, mais aussi les plus âgées. Je grimpais aux arbres et je marchais de préférence sur les murs que sur la route<sup>13</sup>.

J'aimais bien travailler: je faisais le ménage, je ramassais le bois et je faisais d'autres travaux domestiques ; j'aimais bien que le travail soit bien fait et j'aimais aussi être habillée proprement.

Un jour, alors que j'étais dans un pâturage, avec ma sœur Deolinda<sup>14</sup> et une cousine, un âne s'est sauvé dans un champ cultivé. J'ai couru le chercher, mais, avec un coup de tête, il m'a jetée par terre, et avec sa pâte il a commencé à me gratter la poitrine, comme s'il voulait jouer. Il a répété son jeu plusieurs fois, mais ne m'a fait aucun mal.

Mes compagnes se sont mises à crier : très vite plusieurs personnes sont accourues et sont restées étonnées de me voir saine et sauve.

Quand je rencontrais certaines de mes cousines qui habitaient loin de là, je chantais avec elles, sur les chemins, l'Ave Maria. J'aimais aussi chanter des chants populaires et, je me souviens encore du premier que j'ai chanté et qui disait ceci :

---

<sup>13</sup> Alexandrina raconta à son deuxième directeur spirituel, qu'un jour, à l'église, elle s'amusa à nouer les franges des châles des dames qui assistaient à la messe, aux barreaux des chaises, ce qui eut pour effet de distraire et de faire rire ceux qui étaient autours, car ces dames, en se levant, pour partir chez elles, soulevaient aussi lesdites chaises.

<sup>14</sup> Celle-ci naquit à Balasar le 21 octobre 1901. Le Père Mariano Pinho, qui fut aussi son directeur spirituel, disait à son sujet: « *Elle est intelligente mais assez timide et délicate. En ce qui concerne la vertu, je ne sais pas laquelle des deux soit la meilleure: toutes deux des âmes saintes* ».

O Marie, donne-moi du feu  
Car je le vois d'ici briller  
Laisse échapper ton amour  
Je l'ai vu en toi rentrer.

Une autre fois, avec ma sœur Deolinda, nous sommes allées rendre visite à ma marraine. Pour arriver plus vite, nous avons décidé de traverser la rivière Este, en sautant sur les pierres qu'y avaient été mises à cet effet. Mais la force du courant était telle, que les pierres ont roulé sous nos pieds. Tombées à l'eau, nous ne nous sommes sauvées que par miracle.

J'aimais beaucoup visiter ma marraine, parce que, à chaque fois, elle me donnait de l'argent. Peu après elle est décédée et ce fut celui-là mon premier chagrin. Je la regrettais, mais je regrettais aussi le gâteau de Pâque et les habits qu'elle m'avait promis pour mes sept ans. Ma grand-mère la suppléa et chaque année m'offrait un gâteau à Pâque.

Âgée de six ans, il m'arrivait de rester, la nuit, de longs moments, à voir tomber sur moi des milliers de pétales des fleurs multi couleurs : on dirait une pluie fine. Ceci se répéta plusieurs fois. Je voyais tomber ces pétales, mais je ne comprenais pas ; peut-être était-ce Jésus qui m'invitait à contempler ses grandeurs.

### **Scolarité à Povoá.**

En janvier 1911, avec ma sœur, nous avons été envoyées à Povoá de Varzim,<sup>15</sup> afin de pouvoir fréquenter l'école<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Cette petite ville balnéaire, se trouve à environ 16 kilomètres de Balasar. Les deux sœurs furent mises en pension chez un menuisier, monsieur Pedro Teixeira Novo, qui demeurait rue da Junqueira. Les deux sœurs fréquentèrent l'école Mónica Cardia, madame Emília de Freitas Alvares ayant été leur institutrice.

La pensée de ce que cela m'a coûté de quitter ma famille me répugne. Pendant longtemps, j'ai beaucoup pleuré. Pour me distraire, on me comblait de caresses et on céda à tous mes caprices. Après un certain temps, je me suis résignée.

J'ai, toutefois, continué à être gamine : je m'agrippais derrière les tramways, pour de longs parcours; je traversais la route au moment où ceux-ci démarraient : les conducteurs ont été obligés de se plaindre à ma nourrice. Souvent je m'enfuyais de la maison pour aller sur la plage ramasser les algues: je pénétrais dans l'eau comme les pêcheurs. Ce qui affligeait le plus ma nourrice, c'était que je m'absentais en cachette.

### **Première visite de Jésus en mon âme**

À Povia de Varzim j'ai fait ma première communion. Le Père Alvaro Matos m'a examinée sur le catéchisme, m'a confessée et m'a donné la Communion pour la première fois. J'avais alors 7 ans. Comme prix j'ai reçu un beau chapelet et une image pieuse. J'ai communié à genoux et, malgré ma petite taille, j'ai pu fixer la sainte Hostie, de telle manière qu'elle s'est imprimée en mon âme. J'ai cru alors m'unir à Jésus pour ne plus être séparée de Lui. Il a pris possession de mon cœur, ce me semble. La joie que je ressentais était inexprimable. À tous j'annonçais la bonne nouvelle. Ma maîtresse, désormais, me menait chaque jour à la communion.

---

<sup>16</sup> Il n'y avait pas à Balasar, à ce temps-là, d'école pour les filles. Il n'existait qu'une école de garçons. En effet, à cette époque, la scolarité était un privilège réservé à quelques-uns, car la plupart des enfants travaillaient dès leur plus jeune âge, dans les champs avec leurs parents. Ce n'est qu'en 1931, qu'une école de filles fut ouverte dans le village.

## **Le sacrement de Confirmation**

Ce fut à Vila do Conde<sup>17</sup>, que j'ai reçu, des mains de Son Excellence l'Évêque de Porto,<sup>18</sup> le sacrement de Confirmation. Je me souviens, très bien, de cette cérémonie et de la joie qu'elle m'a procurée. Au moment où je recevais ce sacrement, je ne sais pas bien expliquer ce que j'ai ressenti: on dirait une grâce surnaturelle qui me transformait et qui m'unissait plus profondément à Notre-Seigneur. Je voudrais bien expliquer tout cela, mais je ne le sais pas.

## **Amour pour la prière**

Au four et à mesure que je grandissais, le désir de prier augmentait en moi. Je voulais tout apprendre. Encore aujourd'hui je garde le livret de prières et de dévotions de mon enfance: prières à la Sainte Vierge, offrande quotidienne au Seigneur de mes actes journaliers, prière à l'Ange gardien, à saint Joseph, et plusieurs prières jaculatoires.

Quand je sortais en promenade avec ma nourrice et avec d'autres enfants, je m'éloignais pour cueillir des fleurs que j'allais ensuite déposer dans la chapelle de Notre-Dame des Douleurs. Au mois de mai, je me réjouissais à contempler les autels de la Vierge, ornés de fleurs et heureuse aussi, quand ma mère m'y conduisait dans ce but.

Le chapelain de l'église de Notre-Dame des Douleurs organisait des comités de filles qui quêtaient afin de trouver des moyens pour l'entretien de cette chapelle dédié à Marie. Ces comités allaient jusque dans les pa-

---

<sup>17</sup> Petite ville balnéaire, à 3 kilomètres de Povoá de Varzim.

<sup>18</sup> Monseigneur Antonio Barbosa Leão, duquel Alexandrina conserva une photo jusqu'à sa mort, en souvenir de sa Confirmation.

roisses voisines de Povia de Varzim <sup>19</sup>. Un jour je suis allée à Aguçadoura ; nous acceptions tout ce l'on nous donnait : pommes de terre, oignons, etc. Plus nous demandions, moins on nous donnait. Nous avons eu alors la malheureuse idée d'entrer dans un champ de pommes de terre: nous y avons cueilli presque deux kilos. Et, j'étais parmi celles qui ont commis ce méfait, pendant que d'autres guettaient.

### **Vénération envers la nourrice**

Je me rappelle avoir accompagné ma nourrice à Laundos pour y accomplir un vœu fait à Notre Dame du Salut. L'une de ses filles nous accompagnait, ainsi que ma sœur. Celle-ci l'aidait, la prenant par la main — car elle se déplaçait à genoux —, alors que moi, devant elle, j'écartais tous les petits cailloux qui se trouvaient sur son passage. Sa fille qui était plus âgée que nous est allée jouer.

J'aimais beaucoup ma nourrice. Quand je recevais quelque présent, je lui en rendais toujours compte, pour lui faire plaisir: je le faisais de tout cœur, malgré que je sois bien méchante.

Un jour, ma sœur lui a demandé d'aller faire ses devoirs chez une copine et moi, je me suis entêtée à la suivre. La dame s'y opposant formellement, j'ai pleuré de dépit et je l'ai gratifiée d'un sobriquet. Elle ne m'a pas punie, mais elle m'a prévenue que je ne pourrais pas aller me confesser sans lui avoir, auparavant, demandé pardon. Ma sœur aussi m'a dit la même chose. Lui demander pardon, me coûtait beaucoup, mais le désir de me confesser et de faire la Communion était si grand, qu'il a pris le dessus

---

<sup>19</sup> Celles-ci étaient ensuite vendues aux enchères et le produit de la vente destiné aux frais des festivités en l'honneur de la Vierge. Cela se pratique encore de nos jours, dans les petits villages portugais.

sur mon orgueil. Je me suis agenouillée devant elle et elle m'a pardonné, les larmes aux yeux. J'ai éprouvé une très grande joie du fait de pouvoir aller me confesser et de recevoir Jésus.

### **Les gardes républicains**

Après les vacances, j'allais avec ma sœur à Povoá ; nous avions quelqu'un pour nous accompagner, mais uniquement après la sortie du village. Nous avons pris par la voie ferrée lorsque nous avons aperçu au loin deux gardes républicains. Nous avons pris peur et nous nous sommes réfugiées dans un virage de la route. Ma sœur portait avec elle un petit panier contenant du lin ; les gardes ont pensé qu'il s'agissait d'allumettes (espagnoles) – alors interdites – et nous ont poursuivies. Nous avons beaucoup couru et crié. Nos cris alertèrent bon nombre de personnes. Les gardes étaient prêts à faire feu quand ils ont compris que nous ne transportions pas de contrebande. Heureusement, pour cette fois-ci, nous avons échappé à la mort.

Pour cette même période, je me souviens aussi du respect que j'avais vis à vis des prêtres. Quand, étant assise sur le pas de la porte, seule ou accompagnée, je voyais passer l'un d'eux, je me levais pour lui demander sa bénédiction. Ayant remarqué que certaines personnes s'étonnaient, ce qui me réjouissait, je m'asseyais exprès, afin de pouvoir me relever aussitôt qu'un ministre du Seigneur passait par là, lui montrant ainsi ma vénération envers eux.

### **Retour au village natal**

Après 18 mois, ma sœur ayant obtenu son diplôme, nous avons quitté Povoá. Ma mère voulait que je continue ma

scolarité, mais je n'ai pas voulu rester toute seule. Je n'avais pas appris grande chose.

Nous sommes retournées, pour quatre mois encore, habiter la maison où nous étions nées<sup>20</sup>. Ensuite, nous sommes venues habiter plus près de l'église, dans une maison appartenant à ma mère<sup>21</sup>.

Une fois ma mère m'a offert des sabots. J'en fus très heureuse, parce qu'ils étaient beaux !... Pour voir l'allure que j'avais, je me suis préparée comme si j'allais à la messe, j'ai chaussé mes sabots et ensuite je me suis agenouillée, plaçant mes sabots devant moi, comme si j'étais à l'église. Combien j'étais vaniteuse !

**« J'adorais faire des farces !... »**

J'aimais beaucoup ma sœur, mais quand je me fâchais avec elle, je lui jetais tout ce qui se trouvait à portée de main. Je me souviens l'avoir fait au moins. Je veux que ma méchanceté ne reste pas dissimulée.

J'adorais aussi lui faire des farces. Quelques fois, me levant avant elle, je mettais des pièges sur le pas de la porte, pour la faire tomber, comme pour lui dire qu'elle était paresseuse. Des farces de ce genre je lui en fais plusieurs.

---

<sup>20</sup> Gresufes. Lieu-dit, faisant partie du village de Balasar, lequel est composé d'un grand nombre de ceux-ci, comme nous le verrons par la suite.

<sup>21</sup> Au lieu-dit "*Calvário*" (Calvaire). Tel est le nom de cet autre lieu-dit, qui va être le "*théâtre*" d'une vie toute consacrée à Dieu. Jésus en parlera quelques fois à Alexandrina, de cette "*coïncidence*". En 1832, au pied de cette petite colline, une croix de terre est apparue, à même le sol, le jour de la Fête Dieu. Le curé de l'époque la fit effacer à trois reprises et à chaque fois elle est réapparue. Alors les villageois décidèrent de construire sur celle-ci, pour la protéger, une petite chapelle dédiée à la sainte Croix. Elle existe toujours et est visité quotidiennement par tous ceux qui se rendent en pèlerinage sur la tombe d'Alexandrina.

Je lui ai même fait de farces de mauvais goût. Un jour, ayant soulevé le couvercle d'un bahut, je l'ai laissé tomber, avec un grand fracas et, ensuite, je me suis mise à crier, comme si je m'étais coincée les mains. Deolinda est venue aussitôt, effrayée et angoissée... Et moi, après coup, je me sentais peinée de l'avoir ainsi offensée. Je n'étais pas non plus rancunière, je préférais plutôt embrasser les personnes que j'offensais. Malgré tout cela et le fait de grimper aux arbres – j'y grimpais fort bien – jamais je n'ai fait de mal aux oiseaux. J'étais incapable de défaire un nid, ou même de jouer avec les oisillons. Je souffrais beaucoup quand je voyais des nids défaits ou quand j'entendais le piaillage triste et douloureux des oiseaux. J'ai même pleuré quelquefois, lorsque je me rendais compte qu'ils avaient perdu leurs petits.

Dans le cocon familial, je ne sais pas ce que je racontais, mais je mettais tout le monde de bonne humeur, j'étais le boute-en-train. Ma mère avait l'habitude de dire, à ce sujet: *“Les riches ont leurs bouffons; je ne suis pas riche, mais j'en ai un aussi”*.

### **Mes premières contemplations**

Vers les neuf ans, quand je me levais de bonne heure pour les travaux des champs et que je pouvais être seule, je m'extasiais à contempler la nature: l'aurore, le lever du soleil, le chant des oiseaux, le gargouillement de l'eau me pénétraient et me transportaient à une si profonde contemplation qu'un peu plus j'oubliais que je vivais dans le monde. Je restais là, absorbée par cette pensée : combien grand est le pouvoir de Dieu !

Lorsque je me trouvais au bord de la mer, je m'extasiais devant cette grandeur infinie !

La nuit, en contemplant le ciel et les étoiles, je me perdais dans l'admiration des beautés du Créateur.

Combien de fois, dans mon petit jardin, j'admirais le ciel, j'écoutais le murmure de l'eau et je pénétrais chaque fois davantage dans l'abîme des grandeurs divines !

Quel dommage que je n'ai pas su profiter de ces moments-là pour m'adonner à la méditation.

### **Mes scrupules**

Je me souviens avoir dit deux mots que j'ai considérés comme péchés, l'un d'eux étant « diable ». J'en ai eu honte et, il m'a été très pénible de les confesser.

Je n'aimais pas les conversations malicieuses. Même si je n'en comprenais pas le sens, je menaçais de ne plus accompagner ceux qui ne seraient pas corrects. De la même façon, je m'indignais quand je voyais, entre personnes adultes, quelque geste déplacé<sup>22</sup>. J'avais peur de perdre mon innocence et je craignais le châtement de Notre Seigneur.

#### **« En enfer, moi je n'irai pas !... »**

À l'âge de neuf ans, j'ai fait ma première confession générale à frère Manuel das Santos Chagas qui prêchait à Gondifelos. Moi, Deolinda et ma cousine Olívia, ayant pris quelques victuailles, nous y sommes allées, et nous y sommes restées toute l'après-midi pour écouter le sermon. Je me souviens que nous ne sommes même pas sorties de l'église pour aller jouer. Nous avons pris place tout près de l'autel du Sacré-Cœur de Jésus, j'ai placé mes sabots à l'intérieur de la balustrade.

Le sermon avait pour sujet l'enfer.

---

<sup>22</sup> Cândido dos Santos témoigne: "Je l'ai vue, un jour, s'enfuir d'auprès d'un garçon qui lui avait adressé une parole malhonnête. Tapant de son index sur le front, elle lui dit: « Très sale, mon cher! Fais attention! »".

J'ai écouté avec beaucoup d'attention le prédicateur qui, à un certain moment, nous invita à nous transporter, par la pensée, en ce lieu. Incapable de comprendre le vrai sens de cette invitation et, persuadée que le Père était un saint, je suis restée convaincue, que d'un moment à l'autre, il nous y amènerait. Placée en face de cette conjecture, je me suis révoltée et me dis à moi-même: "*en enfer, moi je n'irai pas ! Si le Père et tous les autres veulent y aller, moi, je prends mes jambes à mon coup et je m'échappe promptement*".

Et, sans plus attendre, j'ai ramassé mes sabots afin d'être prête à fuir à la première alerte. Quand j'ai remarqué que personne ne bougeait, alors je me suis un peu calmée... Mais, mes sabots, je ne les ai plus quittés des yeux...

### **Amour envers les pauvres, les malades et les vieillards**

J'étais très amie des vieillards, des pauvres et des infirmes. Quand j'apprenais que quelqu'un n'avait pas de quoi se couvrir suffisamment, je demandais à ma mère de m'en fournir le nécessaire à cet effet. Souvent j'allais tenir compagnie à ceux qui souffraient. J'ai assisté à la mort de certains, priant comme je le savais. J'aidais à habiller les défunts, même si cela me coûtait beaucoup ; je le faisais par charité. Je n'avais pas le courage de laisser les parents du défunt tout seuls. Je leur rendais volontiers ces services, les voyant si pauvres.

J'aimais beaucoup faire l'aumône aux pauvres. Combien de fois j'ai pleuré, parce qu'impuissante à les aider selon leurs besoins! Je me sentais heureuse de me priver de ma propre alimentation, pour eux.

Malgré ma jeunesse, il m'arrivait souvent de donner des conseils à de plus âgés que moi<sup>23</sup>. Je les réconfortais comme je le savais, obtenant que certains ne commettent pas le mal<sup>24</sup>. Des confidences qui m'étaient faites, j'ai toujours gardé le plus rigoureux secret.

Je me sens pleine de reconnaissance envers le Seigneur. C'est à Lui que je dois ce comportement.

### **Amour pour la prière**

Je ne passais pas un jour sans prier, que ce soit à l'église, à la maison ou sur la route.

Je faisais toujours ma communion spirituelle de la façon suivante :

— *O mon Jésus, venez dans mon pauvre cœur ! Je Vous désire : ne tardez pas. Venez m'enrichir de Vos grâces, augmentez en moi votre saint et divin amour. Unissez-moi à Vous ! Cachez-moi dans votre Côté sacré ! Je n'aime que Vous. Je n'aime que Vous, je ne veux que Vous, je ne désire que Vous. Je vous rends grâce, Père éternel, pour nous avoir donné Jésus au très Saint-Sacrement. Je vous remercie, mon Jésus, et, enfin, je Vous demande votre sainte bénédiction.*

---

<sup>23</sup> Belmira Martins Sá Faria, témoigna, lors du procès diocésain, que son mari étant contre l'Église s'est vu un jour interpeller par Alexandrina. Écoutons: " Je passais à côté d'Alexandrina. Elle s'arrêta et me dit: "*Allez vous confesser!*" Étonné que le rappel me soit fait par une toute jeune fille, je lui ai répondu d'un ton sec: — Dans d'autres temps, c'étaient les anciens qui conseillaient les jeunes. Maintenant, ce sont les anciens qui sont repris par les jeunes!" Dans les dernières années de sa vie, cet homme retourna à l'Église et mourut chrétiennement.

<sup>24</sup> Ana Sisto, qui avait travaillé dans les champs avec Alexandrina, affirmait que celle-ci, pour éviter que pendant le travail, l'on ne fasse pas de mauvais "discours", dirigeait elle-même la récitation du Cha-pelet.

*Loué soit à tout instant, Jésus au très Saint-Sacrement !*

Je récitais aussi diverses prières jaculatoires, comme « Qu'Il soit béni... » et « Grâces et louanges soient rendues... »

J'aimais beaucoup faire la méditation sur le très Saint-Sacrement et sur la Sainte Vierge. Quand je ne pouvais pas la faire de jour, je la faisais de nuit, à l'insu de tous, en allumant une bougie que j'avais cachée à cet effet.

La vie des saints et les méditations très profondes ne me satisfaisaient pas, parce que je me rendais compte que je ne ressemblais en rien aux saints ; au lieu de me faire du bien, elles me faisaient du mal.

### **Grave maladie**

A douze ans je suis tombée si gravement malade, que les derniers sacrements m'ont été administrés. Je me suis préparée à la mort avec beaucoup de sérénité. Un jour où la fièvre était montée assez haut, j'ai déliré, mais je me souviens d'avoir demandé à ma mère que l'on me donne Jésus. Elle a pris le crucifix et me l'a présenté.

— *“Ce n'est pas celui-ci que je veux: je veux Jésus Eucharistique !”*

### **La période la plus douloureuse de ma vie de travail**

De 12 à 14 ans, j'ai bénéficié d'une bonne santé. À cette époque, j'ai été placée par ma mère au service d'un voisin,<sup>25</sup> mais avec ces conditions : possibilité d'aller me confesser tous les mois; possibilité, les dimanches après-midi, de venir à la maison afin de pouvoir assister aux cérémonies religieuses; prohibition absolue de me laisser sortir le soir. Le contrat était valable pour cinq mois,

---

<sup>25</sup> Monsieur Lino Ferreira.

mais je ne l'ai pas terminé. Le patron était un geôlier : il me gratifiait de sobriquets péjoratifs, m'obligeait à un travail supérieur à mes forces. C'était un homme impatient, cruel avec les animaux. Il m'humiliait devant tout le monde. Cette triste vie sapait la joie de ma jeunesse.

Un certain après-midi, il m'a envoyée au moulin, où je suis arrivée en début de soirée; à mon retour, il faisait déjà noir, car il fallait une heure de route. Il m'a réprimandée durement, et m'a traitée de voleuse. Son père, déjà âgé, a pris ma défense. Comme chaque soir je revenais chez moi, cette fois-là, assez peinée parce que ma conscience ne me reprochait rien, je me suis plainte à ma mère. Elle s'en est informée et, voyant que le contrat n'était pas respecté, m'a retirée de son service, malgré l'insistance de mon patron.

Une fois, à Povia de Varzim, ce même patron m'avait laissée, de 22 heures jusqu'à 4 heures du matin, à surveiller quatre paires de bœufs, pendant que lui et l'un de ses amis étaient partis, je ne sais où. Remplie de peur, j'ai passé ainsi ces tristes heures de la nuit. J'ai eu pour compagnes les étoiles du ciel qui brillaient de tout leur éclat.

À l'âge de douze ans, j'ai été admise à l'école des catéchistes et à la chorale. Pour le chant j'avais une vraie passion. Mais, malgré cela, je travaillais avec beaucoup de satisfaction à l'école de catéchisme<sup>26</sup>.

Quand je communiais et que je me trouvais au milieu de mes compagnes pour l'action de grâces, je me sentais toute petite et la plus indigne pour recevoir Jésus Eucharistique.

---

<sup>26</sup> Cândido Manuel des Santos témoigne: "*Alexandrina avait une telle habileté pour traiter avec les tout petits et pour leur parler de Dieu, que souvent ils abandonnaient les autres catéchistes, pour venir auprès d'elle*".

## Un rêve

Une nuit, une lampe à pétrole à la main, j'allais de la cuisine vers la chambre. Ma lampe s'est éteinte. Je l'ai rallumée plusieurs fois et autant de fois elle s'est éteinte, alors qu'il n'y avait aucun courant d'air. Quand j'ai voulu la rallumer, pour la dernière fois, en remuant le pétrole, elle m'a glissé des mains, en renversant le liquide qui m'a aspergé le visage et m'a laissé aux lèvres le mauvais goût du pétrole. J'ai pensé que quelque petit diable s'amusait ainsi et, alors j'ai dit :

— *“Tu peux t'en aller, car avec moi tu n'as rien à faire”.*

Je me suis couchée tranquillement, je me suis endormie et j'ai fait un rêve qui est resté imprimé dans mon âme :

Je suis montée au Paradis au moyen d'une échelle dont les barreaux, eux, étaient tellement étroits qu'il était très difficile d'y poser le pied. Je suis arrivée en haut avec beaucoup de difficulté, car je n'avais aucun point d'appui. Pendant que je montais, j'ai vu, à côté de cette échelle, quelques âmes qui m'encourageaient en silence.

Arrivée au sommet j'ai vu sur un trône le Seigneur, et, à côté de Lui, la Vierge Marie. Le ciel était rempli de saints. Après cette vision, à contre cœur, je devais revenir sur la terre. Je suis descendue facilement. Tout a disparu et je me suis réveillée.

## Une après-midi “amusante”

Par un bel après-midi, je suis partie me promener, avec mes cousines, sur une petite colline non loin de chez moi, où se trouvaient quelques ânes qui broutaient tranquillement. Ne sachant même pas monter à cheval, je me suis hasardée à sauter sur la croupe de l'un d'eux. Quelques instants après, je suis tombée sur un gros tas

de ronces, mais heureusement ne m'étant pas blessée, nous avons toutes bien rigolé.

Quand je pense à ces amusements, je les regrette ; il aurait mieux valu que j'aime davantage Jésus.

### **Un saut**

Un jour<sup>27</sup>, alors qu'avec ma sœur et une autre fille plus âgée que nous, nous travaillions à la couture, nous avons aperçu trois individus venant dans notre direction. Deolinda, comme si elle pressentait quelque chose, m'a dit de fermer la porte du salon. Quelques instants après, nous avons entendu des pas dans les escaliers et ensuite quelqu'un frapper à la porte.

— *Qui est là ?* — a demandé ma sœur. Et l'un d'eux, qui avait été mon patron, nous a demandés d'ouvrir, sans plus.

— *Il n'y a pas de travail pour vous ici, donc, pas question d'ouvrir,* — a rétorqué Deolinda.

Après quelques instants de silence, nous avons entendu que le même individu montait par l'échelle qui de l'étable, par une trappe, donnait dans le salon. Effrayées, nous avons tiré la machine à coudre sur cette trappe.

Le voyou, se rendant compte que la trappe était fermée, a commencé à frapper de grands coups de marteau sur celle-ci, jusqu'à soulever quelques planches et à pratiquer un passage, par lequel il a pénétré dans le salon.

Deolinda, en voyant cela, a ouvert la porte et, est parvenue à s'enfuir, bien que les autres deux qui dehors l'attendaient, aient essayé de la retenir, en tirant sur ses vêtements.

---

<sup>27</sup> Samedi saint, 30 mars 1918, jour de son anniversaire.

L'autre fille l'a suivie, mais ils l'ont attrapée.

Devant cette scène, je me suis vue perdue. J'ai regardé autour de moi et, désespérément je me suis accrochée à la fenêtre qui était ouverte et sans la moindre hésitation j'ai sauté<sup>28</sup> en bas, en tombant lourdement. J'ai voulu me relever aussitôt, mais je ne le pouvais pas; une douleur lancinante traversait mon épine dorsale.

Nerveuse, dès que j'ai pu me relever, j'ai ramassé par terre un piquet et je suis partie, pour essayer de défendre ma sœur entourée par les deux plus âgés, tandis que notre amie, dans le couloir, luttait avec le troisième. Je n'ai plus pensé qu'à les défendre.

— *Hors d'ici !* — a été mon premier cri.

Cela a été comme un éclair, le voyou qui se trouvait dans le couloir, a pris peur et a laissé immédiatement la jeune fille. C'est alors seulement, que je me suis rendu compte que j'avais perdu une bague en or, lors de la chute.

— *Chiens ! À cause de vous j'ai perdu ma bague...*

Tout de suite l'un d'eux, enlevant une bague de son doigt, me l'a présentée, en disant :

— *Tiens, prends celle-ci, ne te fâche pas contre moi...*

— *Je n'en veux pas !* — lui ai-je répondu, indignée — *débarrasse le plancher tout de suite... immédiatement !*

Ils se sont retirés. Et nous, excitées et allaitantes, nous sommes retournées à notre travail.

De tout ceci, moi et ma sœur, n'avons soufflé mot à personne, afin d'éviter une tragédie. Toutefois ma mère, par

---

<sup>28</sup> Il y a environ 4 mètres entre le rebord de la fenêtre et le sol du jardin, à l'extérieur.

la suite, a fini par l'apprendre, de la bouche de notre amie<sup>29</sup>.

Quelque temps après, j'ai commencé à souffrir de plus en plus. Tous disaient que c'était à cause du saut que j'ai fait en bas de la fenêtre. Même les médecins, plus tard, ont confirmé que ce saut a dû contribuer à aggraver mon infirmité.

### **Souffrances physiques et morales**

À quatorze ans et quatre mois, j'ai arrêté de travailler pour toujours, même si, depuis plusieurs mois je travaillais avec beaucoup de difficulté. J'ai dû, dès lors, me soumettre, même si cela me coûtait beaucoup, aux soins des médecins qui m'ont diagnostiqué diverses maladies. Au début tout se passa bien et tous avaient de la peine pour moi, alors que moi, j'avais de la peine pour mes maux. Ceci dura peu de temps.

Mes meilleures amies, les familiers et même Monsieur le Curé<sup>30</sup> se sont retournés contre moi : plusieurs personnes se moquaient de mon allure, par la posture que, forcément, je prenais à l'église.

Monsieur l'abbé m'accusait de ne pas manager suffisamment par caprice et menaçait que, si je mourrais, je serais damnée. Lorsque je me confessais, il me disait que c'était celui-là mon péché le plus grave. Combien j'en ai souffert ! Je ne me confiais qu'au Seigneur.

---

<sup>29</sup> Lors des enquêtes diocésaines sur les vertus d'Alexandrina, pour le procès de béatification, le Père Umberto interrogea cette dame, Rosalina Gonçalves, qui lui confirma tout ce que la servante de Dieu avait écrit dans son autobiographie. Deolinda, elle aussi, témoigna à ce sujet. Sa déclaration fut insérée, à son insu, par le vice-postulateur Dom Ettore Calovi.

<sup>30</sup> Le Père Manuel Araujo.

Lors du trajet, de la maison à l'église, j'avais l'habitude de m'arrêter pour regarder les montagnes et j'étais quelques fois, tentée de fuir dans un lieu où personne ne puisse me voir. Ce n'est que par la grâce de Dieu que je ne l'ai pas fait. Combien j'ai pleuré.

Je ne me souviens pas très bien de la durée de cette période d'incompréhension; en tout cas, moins d'un an. Après, étant donné que mon état empirait, Monsieur l'abbé lui-même a conseillé à ma mère de m'accompagner chez un médecin de sa connaissance. Ce fut lui qui m'a libérée de mon martyre, en expliquant à ceux qui lui en posaient la question, que je ne mangeais pas parce que je ne le pouvais pas. Même s'il ne lui a pas été possible de se faire une idée exacte de toutes mes souffrances, il s'est montré très compréhensif.

### **Douleurs sans soulagement ; douze années de préoccupation continue**

Notre Seigneur m'a libérée de cette souffrance, mais Il m'a donné une autre bien plus grande<sup>31</sup>. Seuls Jésus, et, quelque temps plus tard, mon directeur spirituel, en ont eu connaissance.

J'ai passé six ans entre le lit et la couchette. Une fois, cinq mois se sont passés sans que je puisse me lever, mais toujours dans cette souffrance spirituelle, que j'ai

---

<sup>31</sup> Le Père Umberto Pasquale, deuxième directeur spirituel d'Alexandrina, réussit à connaître, en 1965, la nature exacte de cette "souffrance bien plus grande". Voici ce que Deolinda lui expliqua, à cette date: "*Quand le Père Mariano Pinho prit la direction spirituelle de ma sœur, il m'ordonna, sans m'expliquer pourquoi, de ne pas laisser Alexandrina toute seule lors des visites du prêtre NN*". En effet, ce prêtre NN, attenta, plusieurs fois à la pureté d'Alexandrina. Celle-ci, par respect pour le sacerdoce, se défendit toute seule et n'en parla qu'à son directeur spirituel. Comme quoi...

dû supporter pendant près de douze ans, sans jamais la révéler à personne.

Me trouvant seule, prisonnière de mon lit, je regardais en larmes, le tableau du Sacré-Cœur de Jésus: je le suppliais de me libérer de ce tourment et de me donner des lumières sur ce que je devais faire. Je me recommandais aussi à la Maman du ciel afin qu'elle intercède en ma faveur.

### **Traitement sérieux de ma maladie. Diverses demandes en mariage**

À l'âge de 16 ans, je suis allée à Povoá, en compagnie de Deolinda, pour une cure marine. Un matin, alors que je me rendais à l'église, un militaire m'a abordée, m'adressant des galanteries. Je me suis vite esquivée, mais, comme il ne me lâchait pas, je lui ai dit d'attendre la fin de sa faction. Mon idée était de changer de chemin et de pouvoir m'en libérer. Sortant de l'église, très prudemment, et ne l'ayant pas vu, j'ai repris le même chemin. À un certain moment, je l'ai trouvé en face de moi, sans même savoir d'où il était venu.

— *Mademoiselle, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez promis ?*

Et, ce disant, il prétendait m'accompagner à la maison. Je me suis arrêtée et j'ai été très franche avec lui :

— *Je suis malade et en plus... ma mère ne veut pas que j'aie un fiancé !*

Il n'en a pas été convaincu. Par chance, Deolinda est arrivée. Croyant que je flirtais, elle m'a reprise sèchement. Je ne suis plus jamais passée par ce chemin et tout s'est ainsi terminé.

À un autre jeune qui me faisait allusion au mariage, j'ai répondu :

— *Je ne renonce ni à ma mère ni à Deolinda, pour un homme.*

Monsieur le Curé, ayant su que je plaisais à un jeune homme, m'a dit un jour :

— *Si tu veux, je peux m'occuper de la chose...*

Je lui ai répondu :

— *Dans ma situation, vous parait-il que je puisse me permettre de penser à une pareille affaire ?*

Pour dire vrai, je savais et je sentais que j'étais malade, mais en plus, l'envie de contracter le mariage me manquait, même si quelques fois je me disais que si j'étais mère, j'éduquerais mes enfants très chrétiennement.

### **La vigilance de la Maman du Ciel**

Vers mes dix-huit ans, je me suis trouvée, tout à coup, face à un grave danger. Je me souviens que j'avais en main mon chapelet et que j'ai fortement serré une médaille de Notre Dames des Grâces [Médaille miraculeuse], et aussitôt j'ai été délivrée du danger. Ce fut sans doute la Maman du Ciel qui a veillé sur moi. Oh ! Combien je lui suis reconnaissante !...

### **Désirs de guérison. - Conformité à la volonté de Dieu**

À dix-neuf ans<sup>32</sup>, je suis allée au lit, pour toujours<sup>33</sup>. Plus personne ne me disait : — *Courage, tu te relèveras !*

---

<sup>32</sup> C'était le 14 avril 1925.

<sup>33</sup> Quelques mois auparavant, en 1924, Alexandrina, au prix d'un grand sacrifice, se rendit à Braga, avec sa sœur Deolinda et leur mère, afin de participer au Congrès eucharistique nationale. Elle ne put

Ce fut alors que le médecin João de Almeida, de Porto, a prévenu ma mère qu'il craignait une telle paralysie.

Ma sœur, qui faisait de la couture, est devenue en plus mon infirmière, car maman travaillait dans les champs. J'ai eu des moments de découragement, mais jamais de désespoir. Rien ne me retenait à ce monde. J'éprouvais, malgré tout, une certaine nostalgie de mon petit jardin, parce que les fleurs me plaisaient. Mais, je pourrais encore les voir, quelques fois, dans les bras de ma sœur. J'avais un grand regret de ne plus pouvoir aller à l'église: pour la fête du Sacré-Cœur, ou quand il y avait une Messe chantée, je pleurais beaucoup. Ma sœur, qui faisait partie de la chorale, me voyant les larmes aux yeux, me disait : — *S'il t'était possible d'aller à la messe, je te chargerais volontiers sur mes épaules et je t'y emmènerais.* Et, elle aussi pleurait. Mais, je m'étais accommodée à la volonté du Seigneur. Petit à petit, je me suis habituée à mon lit et la nostalgie s'est dissipée.

Pour me distraire, dans les premiers temps, je jouais aux cartes avec quelqu'un, ou toute seule. Je regrette de ne pas avoir, dès lors, les mêmes pensées que maintenant : vivre unie à mon Dieu par l'esprit.

J'ai même fait des promesses pour obtenir la guérison. Ma mère, ma sœur et mes cousines ont fait les mêmes promesses. J'ai fini par comprendre que le Seigneur me voulait malade, c'est pourquoi je ne lui ai plus demandé de guérir. Je suis arrivée, plusieurs fois, très résignée, aux portes de la mort. De la médecine, je n'ai d'autre soulagement que quelques piqûres de morphine.

---

assister qu'à très peu de cérémonies, à cause de ses douleurs, mais elle en fut très heureuse.

## **La dévotion envers la Petite-Maman. - Prédilection pour le mois de Marie**

Chaque année je célébrais le mois de Marie. Je préférais le célébrer toute seule: je méditais, chantais, pleurais en demandant à la Maman du ciel de me délivrer de cette tribulation qui me faisait tant souffrir<sup>34</sup>.

J'avais l'habitude de chanter le "*Tantum ergo*", comme si j'étais à l'église. N'ayant pas Jésus<sup>35</sup> à la maison, ni prêtre pour me donner la bénédiction, je priais le Seigneur, que ce soit lui, du ciel et de ses tabernacles, qui me la donne. Moments de bonheur! J'avais l'impression que toutes les bénédictions et l'amour du Seigneur tombaient sur moi. Et alors, je recueillais dans mon cœur toute ma famille et les personnes chères.

Dans les premières années de ma maladie, de la maison de Monsieur le Curé, on m'apportait, au début du mois de mai, une statuette du Cœur de Marie qui, à regret, je restituais à la fin du mois. C'est ainsi que j'ai pensé à en acquérir une, mais, comme je n'en avais pas les moyens, j'ai été aidée par diverses personnes. Une amie m'a même donné quelques poulettes que Deolinda éleva jusqu'à ce qu'elles pondent et ensuite couvent; les poussins ayant été vendus ensuite, j'ai pu acheter la statuette ainsi que le globe de verre. Je ne sais pas exprimer la joie que j'ai ressentie à ce moment-là: avoir une Sainte Vierge à moi toute seule... pouvoir la contempler nuit et jour !...

---

<sup>34</sup> Elle fait référence ici à cette tribulation dont elle a parlé et qu'elle garda secrète très longtemps, avant de la révéler à son Père spirituel, le Père Mariano Pinho, lequel prit les directives qui s'imposaient en pareil cas.

<sup>35</sup> Jésus eucharistique, bien entendu.

## **Nouveaux désirs de guérison. - Entière conformité à la volonté Divine**

J'ai été informée des miracles qui s'opéraient à Fatima. En 1928, plusieurs personnes de la paroisse sont parties en pèlerinage à la Cova da Iria. À cette occasion, même moi, j'ai souhaité partir. Le Médecin<sup>36</sup> et Monsieur le Curé<sup>37</sup> ne m'y ont pas autorisée, car le voyage était long et moi, je ne supportais même pas que l'on me touche, étant dans mon lit. Quelqu'un me conseilla de demander la guérison et d'aller ensuite à Fatima, en action de grâces pour celle-ci. Le Médecin me dit même que si le miracle s'accomplissait, il témoignerait sans la moindre hésitation.

Cette même année, Monsieur l'Abbé, qui était allé, lui aussi à la Cova da Iria, m'a fait, au retour, cadeau d'un chapelet, d'une médaille et du "*Manuel du Pèlerin*", tout en me conseillant de faire une neuvaine à Notre-Dame. J'en ai fait plusieurs, tout en chantant les louanges mariales imprimées dans le "*Manuel*"<sup>38</sup>.

À ceux qui me visitaient, j'avais l'habitude de dire :

— *Si un jour vous me revoyez dans les rues et m'entendez chanter, dites-le à tous: c'est Alexandrina qui remercie Notre-Dame.*

C'était ma foi en Jésus et Marie que me faisait parler de la sorte.

D'autres fois, je pensais que si j'étais guérie, je me ferais religieuse, car je n'avais aucun attrait pour le monde; que

---

<sup>36</sup> Son médecin était à cette période-là le docteur João Alves Ferreira, de Macieira de Rates, petit village aux alentours de Balasar.

<sup>37</sup> Il s'agit du Père Manuel de Araujo qui fut curé de Balasar jusqu'au mois de juillet 1932.

<sup>38</sup> L'image de la Vierge, imprimée en première page, porte des signes évidents des milliers de baisers qu'Alexandrina Dieu y a déposés...

je ne retournerais plus revoir ma famille; que je me ferais missionnaire afin de pouvoir baptiser beaucoup de noirs et de ramener beaucoup d'âmes à Jésus.

N'ayant pas obtenu la guérison, j'ai compris que je me faisais des illusions, et mes désirs de guérison ont disparu pour toujours. J'ai commencé alors à ressentir de plus en plus le besoin d'aimer la souffrance et de ne penser qu'à Jésus.

### **Offrande...**

Un jour, alors que j'étais seule et que je pensais à Jésus dans les tabernacles, je lui ai dit :

— *Mon bon Jésus, Vous êtes emprisonné. Moi aussi, je le suis. Nous sommes tous deux incarcérés. Vous, pour mon bien et moi, enchaînée par Vous. Vous êtes Roi et Seigneur de tout. Moi, je ne suis qu'un ver de terre. Je Vous ai négligé, ne pensant qu'aux choses du monde qui ne sont que perdition pour les âmes, mais, maintenant, le cœur contrit, je ne veux que ce que Vous voudrez, je veux souffrir avec résignation. Ne me laissez pas sans votre protection.*

### **Je me suis offerte comme victime**

À partir de ce temps-là, je demandais au Seigneur l'amour de la souffrance et, sans bien savoir comment, je me suis offerte à lui comme victime. Le Seigneur m'a accordé cette grâce dans une proportion si importante qu'aujourd'hui, je n'échangerais la souffrance contre tout ce qui peut exister dans le monde. Aimant la douleur, je me sentais heureuse d'offrir à Jésus mes peines. Consoler Jésus et lui sauver des âmes, voilà ce qui me préoccupait.

Les forces physiques m'ayant quittée, j'ai abandonné les distractions et, à travers la prière qui me procurait un vrai réconfort, je me suis habituée à vivre dans une intime union avec le Seigneur. Quand les visiteurs me disaient un peu, je m'attristais de ne pas avoir pensé à Jésus.

### **Petits sacrifices par amour pour Jésus**

Par amour pour Jésus et la Maman du ciel, je me suis habituée à faire de petits sacrifices: renoncer à me regarder dans la glace; ne pas parler, pour combattre ma volonté de parler et vice versa; veiller pendant la nuit pour tenir compagnie à Jésus; ne pas éloigner les mouches qui me tourmentaient, etc.

### **Comment j'honorais Jésus et la très Sainte Vierge**

Pour honorer Jésus et la Maman du ciel, j'ai écrit sur des morceaux de papier et sur des images pieuses, cette prière :

*— Jésus, je vous aime de tout mon cœur. Ayez pitié de cette pauvre malade. Prenez-la auprès de vous, quand vous voudrez. Mon bien aimé Jésus, souvenez-vous, je suis une grande pécheresse.*

En 1930 :

*Mon cher Jésus, j'aimerais aller vous visiter dans vos tabernacles, mais je ne le peux pas; ma maladie me tient clouée à mon lit. Que votre volonté soit faite. Accordez-moi, au moins, que pas un seul instant ne passe sans que je vienne en esprit dans vos tabernacles, pour vous dire : " mon Jésus, je veux vous aimer, je veux me*

*brûler à la flamme de votre Amour, prier pour les pécheurs et pour les âmes du Purgatoire*<sup>39</sup>.

En mai 1930, sur la couverture d'un livret :

*— Ma chère Maman du ciel, venez dans les Tabernacles de votre et mon Jésus; présentez-Lui mes prières et rendez plus efficaces mes suppliques. O refuge des pécheurs, dites à Jésus que je veux être sainte. Dites-Lui aussi que je veux beaucoup de souffrances, mais qu'Il ne me laisse pas seule rien qu'une minute. Je dois toutefois m'humilier, car je ne suis rien, je ne possède rien et je ne vauds rien. Dites-Lui que je l'aime beaucoup et que je veux l'aimer encore davantage. Je veux mourir enflammée d'amour pour vous et pour Jésus. Oui, parlez-Lui beaucoup de moi, présente-Lui toutes mes demandes ! J'ai confiance, oui, j'ai confiance en vous ! O Marie, donnez-moi le ciel !*

En 1931, au verso d'une image pieuse j'ai écrit :

*— O ma chère Maman, priez Jésus pour cette petite fille si pauvre et si pécheresse. Il n'y en a pas une autre comme moi. Je ne mérite même pas d'être écoutée. Comment ai-je pu me permettre d'offenser mon bien-aimé Jésus ? Quelle misérable que je suis d'avoir osé l'offensé !*

### **Mes prières et mon union intime avec Jésus au Saint-Sacrement**

Au petit matin je commençais mes prières par le signe de Croix. Ensuite, je m'unissais à Jésus au Saint-Sacrement et je faisais ma Communion spirituelle. Je continuais, en disant :

— Cœur Sacré de Jésus, je Vous consacre ma journée.

---

<sup>39</sup> Prière datant de 1930.

Je récitais cette prière jaculatoire trois fois. Et j'ajoutais :

— O Jésus, donnez-moi votre bénédiction! Je veux être sainte.

Ensuite je demandais la bénédiction de la très Sainte-Trinité, de Notre-Dame, de saint Joseph de tous anges, saints et saintes du ciel, en disant :

— Avec votre bénédiction, je ne craindrai rien ; je serai sainte, comme je le désire ardemment.

Ensuite je récitais trois Gloria et j'offrais les actions de la journée en récitant la prière : « *Je vous offre, ô mon Jésus, en union, etc.* ». Pater, Ave, Gloria. « *Cœur sacré de Jésus qui nous aimez tant, faites que je vous aime de plus en plus.* » Je récitais aussi le Credo et, ensuite j'ajoutais :

— O mon Jésus, je m'unis spirituellement, maintenant et pour toujours, à toutes les saintes Messes qui, de jour comme de nuit, sont célébrées sur toute l'étendue de la terre. Jésus, immolez-moi avec vous au Père éternel pour les mêmes intentions que vous-même, vous offrez.

Me tournant ensuite vers Notre-Dame, je lui disais :

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce !... Je vous salue, ô pleine de grâce, ma Petite-Maman du ciel, je veux être sainte; bénissez-moi et demandez à Jésus de me donner sa bénédiction !

Je me consacrais à Elle de cette façon :

— Petite-Maman chérie, je vous consacre mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, mon âme, ma virginité, ma pureté, ma chasteté...

Acceptez-en tout, ma chère Petite-Maman ! Vous êtes le dépôt béni de toute notre richesse. Je vous consacre mon présent et mon avenir, ma vie et ma mort, tout ce que

l'on me donnera, toutes les prières et les offrandes que l'on fera pour moi. Ouvrez vos bras et enlacez-moi. Serrez-moi contre votre Cœur très saint, couvrez-moi de votre manteau; acceptez-moi comme votre fille très aimée et consacrez-moi toute à Jésus.

Renfermez-moi pour toujours dans son divin Cœur et aidez-le vous-même à crucifier mon corps et mon âme: que rien, dans celui-ci ne subsiste qui ne soit crucifié. Ma Petite-Maman, rendez-moi humble, obéissante, pure, chaste d'âme et de corps. Transformez-moi en amour; consommez-moi dans les flammes de l'amour de Jésus... Maman chérie, demandez pardon pour moi à Jésus; dites-Lui que c'est l'enfant prodigue qui retourne à la maison de son Père, disposée à le suivre, à l'aimer, à l'adorer, à lui obéir, à l'imiter. Dites-lui que je ne veux plus l'offenser. Ma Petite-Maman du ciel, inspirez-moi une douleur si grande de mes péchés; que mon repentir soit tel, que je devienne pure, que je devienne comme un ange, pure comme lors de mon baptême, afin que par ma pureté, je mérite la compassion de mon Jésus; que je puisse le recevoir sacramentellement chaque jour et le posséder toujours en moi, jusqu'à mon dernier soupir. Maman chérie, venez avec moi dans tous les Tabernacles du monde, dans tout lieu où Jésus habite sacramentellement. Présentez-lui mon humble oblation. O comme Jésus sera content de l'offrande la plus pauvre, la plus misérable, la plus indigne, mais remise par vous, combien plus de valeur n'aura-t-elle pas auprès de votre et mon Jésus !... Ma douce Petite-Maman, je veux aller de Tabernacle en Tabernacle demander des grâces à Jésus, comme l'abeille qui va de fleur en fleur pour cueillir le nectar ! Ma tendre Maman, je veux devenir comme un rocher d'amour devant sa demeure, afin que nul ne parvienne à blesser son Cœur et ne renouvelle ses Plaies et sa Passion. Maman chérie, parlez à Jésus par mon cœur

et par mes lèvres; rendez mes prières plus ferventes, mes demandes plus efficaces.

O mon Jésus, je me consacre toute à vous. Que votre Cœur me soit grand ouvert. Permettez que je rentre dans cette Fournaise ardente, dans ce Feu brûlant. Fermez-le sur moi, mon bon Jésus; que j'y demeure pour y rendre mon dernier soupir,<sup>40</sup> enivrée de votre divin Amour. Ne souffrez pas que je me sépare de vous sur la terre, sinon pour m'unir à vous, éternellement, dans le ciel.

O Jésus, maintenant, je vais inviter la Maman bénie. C'est Elle qui va vous parler pour moi et je reprendrai ensuite.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce! Je vous salue, ô pleine de grâce! Ma Petite-Maman, venez avec moi dans tous les Tabernacles. Venez couvrir Jésus d'amour. Offrez-Lui tout ce qui se passera en moi, tout ce que je lui offre habituellement, tout ce que l'on peut imaginer comme autant d'actes d'amour à Notre-Seigneur au très Saint-Sacrement !

Je disais trois fois :

— Grâces et louanges soient rendues, à tout moment, à Jésus au très Saint-Sacrement.

Je faisais ensuite la Communion spirituelle déjà décrite, puis je demandais à Notre-Dame de répéter, pour moi, à son Fils Bien-Aimé :

— O Jésus, voilà la Petite-Maman chérie, écoutez-la ; c'est Elle qui va vous parler pour moi. Et vous, Maman chérie, emportez mes baisers, d'innombrables baisers, d'innombrables caresses et marques de tendresse à tous

---

<sup>40</sup> Le prêtre qui l'assista, dans sa dernière agonie, lui suggéra la prière: "Très Sainte Trinité, etc."; "Mon Dieu, dans votre Cœur je remets mon esprit...". Elle sourit et expira.

les Tabernacles du monde. Tout pour Jésus-Hostie ! Tout pour la très Sainte-Trinité, tout pour vous, douce et tendre Maman. Multipliez mes baisers, multipliez-les et, avec une tendresse et un amour pur et saint, avec un amour sans bornes, avec une immense nostalgie, offrez-les de la part de celle qui ne peut pas se déplacer jusqu'aux tabernacles.

### **Hymne aux Tabernacles**

**O Jésus, je veux que chacune de mes douleurs, chaque battement de mon cœur, chacune de mes respirations, chaque seconde de ma vie, chaque minute,**

**soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**Je veux que chaque mouvement de mes pieds, de mes mains, de mes lèvres, de ma langue, chacune de mes larmes, chaque sourire, joie, tristesse, tribulation, distraction, contrariété ou ennui,**

**soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**O Jésus, je veux que chaque lettre des prières que je récite ou entends réciter, toutes les paroles que je prononce ou entends prononcer, que je lis ou entends lire, que j'écris ou vois écrire, que je chante ou entends chanter,**

**soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**Je veux que chaque baiser que je déposerai sur vos saintes images, celles de la vôtre et ma sainte Mère, celles de vos saints et saintes,**

**soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**O Jésus, je veux que chaque goutte de pluie qui tombe du ciel sur la terre, que toute l'eau des océans et tout ce qu'ils renferment, que toute l'eau des fleuves et des rivières,**

**soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**Je vous offre les feuilles de tous les arbres, et tous les fruits que sur eux mûrissent; chaque pétale de toutes les fleurs; toutes les graines que contient le monde; tout ce qu'il y a dans les jardins, dans les champs, dans les vallées, sur les montagnes: tout cela je veux vous l'offrir**

**comme autant d'actes d'amour pour vos tabernacles.**

**O Jésus, je vous offre les plumes des oiseaux et leurs gazouillements, les poils des animaux et leurs cris,**

**comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**O Jésus, je vous offre le jour et la nuit, la chaleur et le froid, le vent, la neige, la lune, le clair de lune, le soleil, les étoiles du firmament, mon sommeil et mes rêves,**

**comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**Je veux que chaque fois que j'ouvre ou ferme les yeux, ce soit**

**comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**O Jésus, je vous offre toutes les grandeurs, richesses et trésors du monde, tout ce qui se passe en moi, tout ce que j'ai l'habitude de vous offrir, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.**

**O Jésus, le ciel et la terre, l'océan et tout ce qu'ils contiennent, je vous les offre comme s'ils m'appartenaient et si je pouvais en disposer; acceptez-les**

**comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles”.**

Pendant que je faisais cette offrande à Jésus, je me sentais ravie, d'une façon que je ne sais pas expliquer, et en même temps je ressentais une forte chaleur qui semblait m'embraser. Cela me parut étrange, car les journées étaient plutôt froides et, émerveillée, j'ai même regardé si mon corps ne transpirait pas. C'est comme si l'on m'embrassait intérieurement.<sup>41</sup> Cela me fatiguait assez.

Je crois que c'est à l'une de ces occasions que j'ai senti cette exigence de Notre Seigneur : **«Souffrir, aimer, réparer»**

**Comment Jésus m'a envoyé mon directeur spirituel**

J'ignorais ce que c'était qu'un directeur spirituel.<sup>42</sup> c'était Monsieur le Curé qui guidait mon âme.

---

<sup>41</sup> Deolinda témoigne: “Un jour, Alexandrina nous a demandé, en 1931, à moi et à Sãozinha, si nous ne sentions pas, lorsque nous prions, cet embrasement. Ayant reçu une réponse négative et pensant que cet état était dû à sa maladie, demanda qu'on lui mette sur la poitrine un chiffon trempé à l'eau froide. Elle constata, toutefois, que cela était inutile”.

<sup>42</sup> Alexandrina n'est pas la seule à ignorer ce que c'était qu'un directeur spirituel et sa nécessité. En effet, avant elle, Jean-Jacques Olier,

Ma sœur, lors d'une retraite des "*Filles de Marie*"<sup>43</sup> a demandé au prédicateur, le Père Mariano Pinho,<sup>44</sup> de devenir son directeur spirituel. Celui-ci mis au courant de mon existence et de ma maladie, a sollicité mes prières, avec la promesse de réciprocité. De temps à autre il m'envoyait une image pieuse.

Deux ans plus tard, ayant appris qu'il était malade, mon émotion est allée jusqu'aux larmes; je ne sais pas pourquoi. Ma sœur, étonnée, m'a demandé pourquoi je pleurais alors même que je ne le connaissais pas. Je lui ai répondu :

---

dont la culture et la sainteté sont connues de tous, avoue lui-même, dans ses écrits autobiographiques: "*n'ayant point de directeur et n'en connaissant pas, n'en sachant même pas la nécessité*".

Jean-Jacques Olier: "*Mémoires authentiques*". Tome I, page 90.

<sup>43</sup> En 1931.

<sup>44</sup> Le Père Mariano Pinho naquit à Porto (Portugal) le 16 janvier 1894. Il est entré à la Compagnie de Jésus à Alsemberg, en Belgique, le 7 décembre 1910. Les Jésuites avaient, en effet, été expulsés du Portugal, lors de l'avènement de la République, le 5 octobre de la même année 1910. Après son cours de philosophie — à Ona (Espagne), il partit en Autriche, à Innsbruck, où il fit sa théologie. Entre ces deux matières, il fit un séjour au Brésil où il fut professeur au Collège Antonio Vieira. C'est dans ce pays « *frère* » qu'il fut ordonné prêtre le 7 février 1926. Revenu au Portugal, il fut le directeur du « *Messager du Sacré-Cœur* ».

Il jouissait d'une grande renommée en tant que prédicateur, raison pour laquelle il prêchât dans les plus importantes églises du Pays. Il a écrit aussi de nombreux ouvrages et avait un penchant pour la musique. Il composait avec une certaine facilité: il avait une âme d'artiste.

Il devint, en 1933, directeur spirituel d'Alexandrina Maria, charge qu'il occupa jusqu'en 1942, de façon régulière. Victime de calomnies et de l'opposition de certains de ses collègues, il dut abandonner la direction de la Servante de Dieu et fût exilé au Brésil, où il rendit sa belle âme à Dieu le 11 juillet 1963, deux avant que ne commence le procès diocésain de béatification de sa dirigée.

Le Cardinal Patriarche de Lisbonne, Manuel Gonçalves Cerejeira, disait de lui: « *Le Père Mariano Pinho fut un saint malgré sa charité ingénue...* »

— *Je pleure parce qu'il est mon ami et que je le suis aussi de lui.*

Le 16 août 1933, le Père Pinho est venu dans notre paroisse prêcher un triduum en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et, à cette occasion je l'ai obtenu comme directeur spirituel. Je ne lui ai pas parlé de mon offrande pour les Tabernacles, de la chaleur que j'éprouvais, de la force qui me soulevait,<sup>45</sup> ni des paroles que j'interprétais comme de simples inspirations<sup>46</sup> de Jésus. Ce ne fut que quelques mois plus tard que j'ai mis le Père au courant des paroles de Jésus. Je n'ai rien dit d'autre, parce que je ne comprenais rien aux choses du Seigneur. Le Père ne m'a pas confirmé s'il s'agissait bien de paroles de Dieu; toutefois, je continuais à vivre très unie au Seigneur: jour et nuit, les Tabernacles étaient ma demeure préférée.

Le 8 septembre 1933, j'ai écrit ceci au dos de l'une de mes photos :

Ave Maria, je vous salue, ô ma très Sainte Mère. O ma bien-aimée Petite Maman, que puis-je vous offrir pour votre anniversaire ? Je n'ai rien d'autre à vous offrir, je vous offre mon corps et ma vie. Je veux être toute à vous. Ne rejetez pas mon offrande, ô ma douce et tendre Mère. Priez Notre Seigneur pour moi, je vous en supplie. Je veux être toute, entièrement votre. Je vous offre tout ce que j'ai.

O mon Jésus, ne rejetez rien de ce que je demande à votre Mère.

---

<sup>45</sup> Il lui arrivait aussi de subir la lévitation.

<sup>46</sup> Il ne s'agissait pas d'inspirations, mais de vraies locutions intérieures. Deolinda confirma les lévitations de sa sœur. — Sainte Thérèse d'Avila, dans le livre de sa *Vie*, au chapitre 18, traite de l'union statique. Elle y explique les extases simples, des lévitations et de l'envol de l'esprit...

Soyez ma petite Maman très aimée. O si seulement j'avais un beau cadeau à vous offrir. Acceptez au moins ma bonne volonté. Donnez-moi le Ciel !

Ce fut seulement au mois d'août 1934 que je me suis décidée à ouvrir mon cœur à mon Père spirituel, venu à Balasar pour une série de sermons. J'ai eu peur, alors, qu'une fois au courant de ma vie, il ne veuille plus continuer de me diriger.

Alors même que je me débattais avec ce doute, Jésus m'a dit :

**— Obéis en tout : ce n'est pas toi qui l'as choisi, mais Moi qui te l'ai envoyé.**

Quand le Père m'a demandé de quelle façon j'avais entendu lesdites paroles, il ne m'a pas expliqué si elles étaient ou non de Jésus.

Quelques jours plus tard, ma sœur, ayant remarqué que je consacrais beaucoup de temps à la prière, m'en a demandé l'explication. Je lui ai dit comment j'occupais mon temps et ce que je ressentais, ajoutant que c'était sûrement la foi et la ferveur avec laquelle je récitais mes prières qui m'absorbaient de la sorte. Deolinda a semblé d'accord et m'a demandé de lui dire tout, afin de pouvoir se remplir de ferveur, elle aussi.

### **Comment j'honorais Jésus et la très Sainte Vierge**

En 1934 :

O ma Petite-Maman du ciel, voici à vos pieds très saints une âme que désire beaucoup vous aimer. O mon adorable Dame, je veux vivre d'un amour aussi grand qu'il me permette de souffrir uniquement pour vous et pour mon Jésus : oui, pour mon cher Jésus qui est le tout de mon âme. Il est la lumière qui m'éclaire, le pain qui me

rassasie; il est mon chemin, le seul que je veux suivre... Mais, ma souveraine Reine, je me sens si faible pour supporter tant de contrariétés de vie!... Que m'advendra-t-il sans vous ou sans mon bien-aimé Jésus ? O ma Petite Maman du Ciel, depuis le trône où vous siégez, jetez un regard sur ma triste vie. Venez à mon secours. Donnez-moi votre bénédiction et priez Jésus, pour moi, votre indigne fille.

À une autre occasion, toujours en 1934 :

O Jésus, quelle meilleure compagnie puis-je avoir dans ce lit de douleur que votre continuelle présence en moi, moi qui ne veux vivre que pour vous ? O Jésus, Vous savez bien quels sont mes désirs: être toujours devant vos Tabernacles, ne jamais m'en éloigner, ne fusse qu'un moment ! Donnez-moi la force, o bon Jésus, afin que je sache le faire !

O mon Jésus, mon Aimé,  
Au très Saint-Sacrement,  
Pour mon amour prisonnier  
Au tabernacle d'amour

J'aurais aimé rester  
avec toi, mon Jésus,  
jour et nuit à toute heure.  
Mais hélas ! Je ne peux,  
Vous le savez, mon bon Père.

Je suis aussi prisonnière,  
les pieds et mains liés.  
Mais j'aurais bien voulu  
l'être encore davantage,  
tout près de vous, sur l'autel  
Et ne vous quitter jamais.

O Sacrement adoré  
de mon Jésus, mon Aimé

Je vous salue de mon lit  
Venez habiter dans mon cœur !

Faites y, Seigneur  
Votre tabernacle,  
afin que je puisse  
O mon bon Jésus,  
Être votre épouse.

O mon bien Aimé  
Réalisez mes désirs  
qui sont, mon Seigneur  
Vous posséder en moi,  
sacramentellement.

Pardon, mon Jésus, je ne suis pas digne d'une aussi grande grâce, de vous recevoir, mais ne regardez pas ma misère, mais votre infinie miséricorde. Le voulez-vous, mon bien-aimé Jésus ?

En la fête de l'Annonciation, le 25 mars 1934 j'ai fait cette prière :

Ave Maria, pleine de grâce ! Je vous salue, ô pleine de grâce ! Souveraine Reine du Ciel et de la terre, Mère des Pécheurs, moi, la plus indigne de toutes vos filles, je vous offre mon cœur, ô Sainte Mère de Dieu, pour vous remercier d'avoir accepté l'incarnation, en votre sein si pur, de Jésus, le Rédempteur de l'humanité. Oui, ma Petite Maman chérie, incarner, naître, vivre trente-trois ans sur la terre et enfin mourir sur une croix pour les misérables fils d'Ève ! Comprenez qui peut tant d'excès d'amour. Quant à moi, je me sens confondue et me lamente mon pauvre cœur de n'avoir pas su correspondre à tant de bontés de la part de mes deux amours : Jésus et Marie ! La plus indigne de vos filles.

En 1934, toujours :

O mon Jésus, je suis ici, malade, et je ne peux vous visiter dans vos églises, mais, mon bien aimé Père du Ciel, j'accomplis la mission à laquelle vous m'avez destinée : que votre sainte Volonté soit faite en toutes choses !... Mon Bien-aimé, vous connaissez mon désir, qui est de rester en votre présence au très Saint-Sacrement. Vu que je ne puis venir, je Vous envoie mon cœur, mon intelligence pour apprendre toutes vos leçons, ma pensée afin que je ne pense qu'à vous ; mon amour afin que je n'aime que Vous, que je ne cherche que Vous, que je ne soupire que pour Vous, uniquement pour Vous, ô mon Jésus, en tout et pour tout. Vous êtes prisonnier et abandonné dans le tabernacle et moi, Jésus, je suis aussi prisonnière. Mais faites, Seigneur, que j'abandonne tout ce qui est du monde et ne cherche que Vous en toutes choses, Vous qui êtes la lumière de mon intelligence, Vous qui faites mes délices, Vous qui êtes tout pour moi. Je vous envoie tout ce que j'ai et qui puisse vous faire plaisir dans vos Tabernacles d'amour...

Encore en 1934 :

J'aimerais être en votre présence jour et nuit, à toute heure, unie à vous, et ne plus jamais vous quitter, o Jésus abandonné dans les Tabernacles ! Pas un seul instant je ne voudrais m'en absenter; j'aimerais vous donner tout ce que je possède et qui vous appartient entièrement: mon cœur, mon corps, avec tout ce qu'il ressent. C'est là toute ma richesse.

Pour Notre Dame, en 1934, j'ai écrit :

O ma Petite Maman du Ciel, j'ai toute confiance en Vous ; je ne sais même pas Vous expliquer l'amour que j'ai pour Vous.

O ma Mère, mon amour est grand, mais j'aimerais qu'il le soit encore davantage ; Vous seule pouvez m'obtenir cette grâce et aussi beaucoup d'amour envers le Votre et

mon aimé Jésus. Oui, augmentez-le beaucoup plus ! Embrasez-moi dans les flammes du pur amour ! Oui, oui, ma bonne Petite Maman !

### **Connaissance parfaite de la voix de Notre Seigneur. - Visions célestes**

Ce fut en septembre 1934 que j'ai compris que c'était la voix de Notre Seigneur et non pas une exigence, comme je le pensais. Ce fut alors qu'il m'a parlé et demandé :

— **Donne-moi tes mains : je veux les clouer avec les miennes ; donne-moi tes pieds : je veux les clouer avec les miens ; donne-moi ta tête : je veux la couronner d'épines, comme ils me l'ont fait à moi ; donne-moi ton cœur : je veux le transpercer avec la lance, comme ils ont transpercé le mien ; consacre-moi tout ton corps ; offre-toi toute à moi ; je veux te posséder entièrement.**

Il m'a demandé ceci deux fois<sup>47</sup>.

Je ne sais pas expliquer mon tourment, parce que je ne peux pas écrire.<sup>48</sup> Je ne voulais rien dire à ma sœur, mais je ne voulais pas non plus le taire, car j'ai compris que je ne devais pas le faire, taire la parole de Dieu : je devais tout dire à mon directeur spirituel<sup>49</sup>. Je me suis décidée à faire le sacrifice et j'ai demandé à ma sœur d'écrire tout

---

<sup>47</sup> Le 6 et le 8 septembre. Comme il en ressort des lettres envoyées au Père Mariano Pinho sj.

<sup>48</sup> Dans une lettre du 7 avril 1934, au Père Mariano Pinho, elle explique: "... il m'est impossible de tenir la plume, même pour à peine quelques instants... On ne mas jamais gratté les os, mais j'ai l'impression que cela doit produire le même effet...".

<sup>49</sup> Après ceci, le Père Mariano Pinho recommanda à Deolinda d'observer tout ce qui arriverait, d'en prendre note afin de l'informer et aussi de servir de secrétaire à Alexandrina, pour tout ce que celle-ci aurait besoin d'écrire.

ce que je lui dicterais. Nous l'avons fait sans échanger le moindre regard. La lettre étant écrite, tout cela est resté entre nous et nous n'en avons plus parlé.

Si jusque-là toutes les lettres de mon directeur spirituel me rendaient joyeuse, à partir de ce moment, je n'en éprouvais plus la moindre consolation : je vivais dans la crainte qu'il me désapprouve et me dise que tout cela n'était qu'illusion. J'avais cédé à l'invitation du Seigneur, mais je pensais que les sacrifices qu'Il me demandait n'étaient que ceux résultant de ma maladie, même si majorés; il ne m'était pas venu à l'esprit qu'Il me ferait passer par des phénomènes singuliers. Le directeur m'a exigé de tout écrire et, pendant deux ans et demi il ne m'a jamais dit qu'il s'agissait bien de choses de Dieu. Ce silence m'a fait beaucoup souffrir<sup>50</sup>.

À cette époque Jésus m'apparaissait, et me parlait souvent. La consolation spirituelle était grande et les souffrances plus faciles à supporter. En toute chose je sentais de l'amour pour mon Jésus et je sentais qu'Il m'aimait, étant donné que je recevais abondance de tendresses. Je cherchais le silence. O comme je me sentais bien dans le recueillement et bien unie à Lui !... Jésus se confiait à moi. Il me disait des choses tristes, mais le réconfort et l'amour qu'Il me procurait, rendaient plus douces ses lamentations. Je passais des nuits et des nuits sans dormir, à converser avec Lui, dans la contemplation de ce qu'Il me montrait<sup>51</sup>.

---

<sup>50</sup> Journal.

<sup>51</sup> Il faut remarquer l'importance de cette dernière phrase. En effet, Alexandrina avait une connaissance très approfondie des choses de Dieu, au dire de certains théologiens qui l'ont fréquentée et qui ont témoigné: « *Je n'ai jamais entendu un tel discours* »; « *Je ne saurais jamais parler de la sorte du mystère de la Sainte Trinité* »; « *Elle, toute seule, converti davantage de pécheurs que cent prêtres...* », etc.

Une certaine fois j'ai vu Jésus tel un jardinier qui soigne ses fleurs, les arrosant, etc.<sup>52</sup> Il se promenait au milieu de celles-ci, m'en montrait les variétés. D'autres fois il m'apparaissait pour me montrer les rayons éblouissants de son Cœur.

Une fois j'ai vu la Petite-Maman avec l'Enfant Jésus dans ses bras et une autre fois je l'ai vue en Immaculée Conception<sup>53</sup>: O combien Elle était belle !... Comme j'aimerais n'aimer qu'Elle et Jésus !... Je ne serais vraiment bien qu'en leur compagnie<sup>54</sup>.

### **Comment je tourmentais mon corps**

Je voulais tout faire par amour pour Eux<sup>55</sup> et, pour leur prouver que je les aimais. Quelques fois, je faisais des boulettes de cire que j'attachais au bout d'un mouchoir et, avec celles-ci, je me flagellais, choisissant les endroits de mon corps les plus sensibles, ceux où je me faisais le plus de mal, comme les genoux, les os. Mon corps devenait bleuâtre sous les coups<sup>56</sup>.

D'autres fois, je nouais les tresses de mes cheveux aux barreaux de mon lit et je tirais ensuite, de toutes mes forces, afin de pouvoir souffrir davantage.

Ou encore je faisais des nœuds au bout de mes tresses et je me flagellais le dos, la poitrine, les bras et toutes les

---

<sup>52</sup> Voir, dans le « *Cantique Spirituel* » de saint Jean de la Croix, strophe 17,18 la signification mystique des fleurs.

<sup>53</sup> L'Immaculée Conception a été couronnée, par le Roi Jean IV, Reine du Portugal, vers 1642. Depuis, plus aucun roi ou reine du Portugal n'a porté de couronne. En outre, la presque totalité des églises portugaises possèdent une statue de la Vierge Immaculée, aux pieds de laquelle sont sculptées les armes du pays.

<sup>54</sup> Autobiographie.

<sup>55</sup> Jésus et Marie.

<sup>56</sup> Il n'y a aucune exagération dans ce qu'elle dit. Son corps était devenu diaphane à cause de sa terrible myélite et de ses effets néfastes.

parties de mon corps que mes tresses pouvaient atteindre.

Un dimanche après-midi, j'ai éprouvé une si grande aspiration d'amour pour Jésus, que je ne pouvais me contenir. Je ne désirais qu'une chose : être seule. Finalement, tous les miens ont décidé, même si hésitants, d'aller à l'église. À peine ils sont sortis, j'ai pu montrer à Jésus combien je l'aimais. Ayant pris l'épingle à laquelle étaient accrochées mes médailles, je l'ai enfoncée dans ma poitrine. Ne voyant point de sang couler, je l'ai enfoncée davantage dans la chair, jusqu'à ce que le sang coule. Je m'en suis servie comme d'une plume et j'ai écrit, au verso d'une image pieuse :

**— Avec mon sang, je vous jure de beaucoup vous aimer, mon Jésus. Que mon amour soit tel, que je meure enlacée à la croix. Je vous aime et je meurs d'amour pour vous, mon cher Jésus. Je veux habiter dans vos tabernacles.** (Balasar, 14.10.1934).

Aussitôt après, j'ai ressenti tellement de répugnance et d'affliction, que je voulais déchirer cette image. Je ne sais pas ce qui m'en a empêché. Cette preuve d'amour ne m'a procuré aucune consolation. Quand ma sœur est rentrée, elle m'a trouvée plongée dans une grande inquiétude. Je ne lui ai pas dit ce que j'avais fait, mais je lui ai simplement montré l'image. Elle s'est exclamée : — Petite folle qu'as-tu fait ? Que va dire le Père Pinho quand il l'apprendra ? Je me suis défendue en disant : — Je ne lui dirai rien !... Au contraire, je lui ai tout raconté ! Lui, il me dit : — Qui t'en a donné l'autorisation ? J'ai répondu alors que j'ignorais qu'une autorisation était nécessaire. Il m'a interdit de refaire des choses de ce genre.

## **Première Messe dans ma chambre. - Début de la perte des biens**

Le 20 novembre 1933 j'ai eu la grâce d'assister pour la première fois au Saint Sacrifice de la Messe dans ma chambre. Ce fut à partir de là que le Seigneur a aussi commencé à augmenter ses "caresses" envers moi, afin d'augmenter aussi le poids de ma croix.

Qu'Il soit béni et bénie aussi sa grâce qui ne m'a jamais manquée !

À cette époque, nous avons commencé à beaucoup souffrir à cause de la perte de nos biens<sup>57</sup>. Il est vrai que je n'ai plus ressenti aucun attrait pour les choses, mais je souffrais amèrement de voir que le peu que nous avions ne serait pas suffisant pour payer les dettes que ma mère avait contracté en se portant caution.

Nous préférierions rester sans un centime, mais que tout soit payé! Il me manquait souvent une alimentation suffisante : je me nourrissais de ce qu'il y avait, au péril de ma santé. J'ai souffert en silence et les familiers pensaient que ces aliments me plaisaient; je ne demandais rien pour ne pas les attrister. Si l'on me donnait quelque bon morceau, je le donnais à ma sœur — assez mal en point — en me disant : — "Je suis incurable, qu'elle au moins puisse guérir."

Il nous arrivait de manger le potage sans condiments, car nous ne parlions à personne de notre gêne. En secret, j'ai versé beaucoup de larmes, m'épanchant auprès de Jésus

---

<sup>57</sup> La mère de la Servante de Dieu s'étant porté caution pour une personne de famille, dut payer la dette à la place du demandeur qui ne put assumer ses engagements. Maria Ana, la Mère D'Alexandrina avait un grand cœur et, elle aussi, une charité naïve. Elle était toujours prête à rendre service, non seulement à ses familiers, mais à toute personne dans le besoin.

et de la Petite-Maman céleste ; ces larmes ont eu même pour effet de me rapprocher davantage de Jésus et de la chère Maman et ont renforcé ma foi en Eux.

Cette situation a duré six années, pendant lesquelles j'ai essayé de reconforter mes êtres chers. À ma mère, qui souvent sanglotait, je suggérais d'avoir foi en Jésus qui voulut être pauvre. Dans mon intérieur, je me réjouissais de lui ressembler.

Par moments j'ai même eu peur de rester en tête-à-tête avec ma mère, car elle cherchait à rester seule avec moi pour se confier et, plus je la reconfortais et lui demandais d'avoir confiance, elle, dans sa douleur, me disait des paroles désagréables. Je priais Jésus de nous aider et, lors de la Communion, je lui disais : – Vous qui avez dit de demander, de frapper pour être entendu : je demande, je frappe et je serai entendue. Je ne Vous demande pas d'honneurs, pas de grandeurs ni de richesses, mais que vous nous laissiez au moins notre petite maison afin que maman et ma sœur vivent; de manière que Deolinda puisse cueillir les fleurs pour votre autel à l'église. O Jésus, toutes les fleurs sont pour vous. Jésus, venez à notre secours! Nous nous enfonçons... portez au loin cette requête, auprès de quelqu'un qui puisse venir à notre aide. Je ne choisis personne, parce que je n'en connais pas. J'ai confiance en vous !

Il est bien vrai : la foi n'est jamais trop grande ! Chez nous, la joie avait disparu et les choses indispensables nous manquaient<sup>58</sup>. Mais jamais la soumission à la vo-

---

<sup>58</sup> Felismina dos Santos Martins, qui avait été élevée depuis toute petite chez les Costa, témoigne de cette époque: « *Elles ont subi beaucoup de privations: très souvent, je suis allée de leur part, chercher des pommes de terre chez une certaine personne qui aidait les pauvres. Une fois même, la mère d'Alexandrina m'envoya gager du linge de maison et des habits à Povoá, afin de pouvoir faire face aux dépenses journalières* ».

lonté de Dieu n'a manqué ; j'avais une confiance aveugle en lui. Ma prière a été exhaussée. Ce fut de bien loin, même de très loin, qu'une dame est venue assainir notre situation<sup>59</sup>. Si elle ne l'a pas résolu entièrement, ce fut à cause de ma timidité: je ne lui ai pas dit la somme exacte de notre dette. Peut-être Jésus l'a permis pour prolonger ma souffrance<sup>60</sup>. Le nécessaire pour désengager notre maison qui devait être mise en vente, nous a été fourni. J'ai pleuré de confusion plus que de joie après avoir bénéficié d'une pareille grâce de Notre Seigneur. Je ne savais pas comment le remercier. On dirait que j'étais devenue folle et je disais à Jésus : « Merci beaucoup ! Merci beaucoup ! »

Je n'arrive pas à décrire la joie des miens quand ils ont eu en main cette somme, après tant de grandes et graves afflictions. Béni soit Jésus ! Ce n'était que sur Lui que l'on pouvait compter.

### **Comment j'honorais Jésus et la très Saint Vierge**

En 1935 :

---

<sup>59</sup> Ce fut une dame de Lisbonne, madame Fernanda dos Santos qui, à la demande du Père Mariano Pinho, vint en aide à la famille de la servante de Dieu. Elle envoya l'argent nécessaire pour enlever l'hypothèque.

La maîtresse d'école, Sãozinha, témoigna en 1965 sur cette période: “ *En ces années-là de plus grandes difficultés, j'avais pris l'habitude de verser, mensuellement, à la famille Costa, une petite somme. Les moments les plus critiques étant passés, j'ai voulu continuer à verser cette somme. Alexandrina s'y opposa et me dit: «Je t'en remercie beaucoup, mais maintenant notre maisonnée va un peu mieux, donne l'argent à quelqu'un qui en ai encore davantage besoin »*”.

<sup>60</sup> La dure situation dura encore jusqu'à la fin de 1941. Cela ressort d'une lettre envoyée au mois de février au Père Mariano Pinho:

“ *Le 5 j'ai reçu de Jésus une grande grâce: nous avons pu payer nos dettes. Une force venue de je ne sais où, me fit lever et, à genoux, je l'ai remercié*”.

« O mon cœur, qui d'autre peux-tu aimer sinon Jésus ? Il est la richesse du Ciel, il est l'amour des tabernacles, il est l'aliment des âmes affamées de son amour, il est le berger compatissant envers ses brebis égarées et qui ses sont depuis longtemps éloignées de Lui. Il les cherche partout, les appelle, et ne prend pas de repos tant qu'Il ne les a pas retrouvées. Une fois retrouvées, Il les embrasse et les caresse.

### **Le mois de mai**

Au mois de mai 1935, désireuse de consoler la Maman chérie et de souffrir pour elle, j'ai pensé écrire, sur des petits morceaux de papier, des intentions, une pour chaque jour du mois. Chaque matin j'en tirais un au sort et m'efforçais, pendant la journée, de suivre ce qui était écrit. Ceci, uniquement, pour consoler Jésus, par l'intermédiaire de Marie.

### **“*Fleurettes*” de mai 1935**

- 1 Un vrai amour de ma part envers la très sainte Maman et Jésus au Saint-Sacrement.
- 2 Par amour pour Jésus et Marie, je souffrirai pour tous les prêtres.
- 3 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour quelques pécheurs qui m'ont été ardemment recommandés.
- 4 Par amour de Marie et de Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour tous les pécheurs du monde.
- 5 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour obtenir un amour fou envers la Maman du ciel.

- 6 Par amour pour Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour les intentions de mon parrain et de ma famille.
- 7 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour toutes les intentions qui m'ont été confiées.
- 8 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour mon directeur spirituel.
- 9 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour obtenir l'amour des anges, des chérubins et des séraphins.
- 10 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour obtenir un amour ardent pour mon Jésus au Saint-Sacrement et qu'il soit aimé par tous au Saint-Sacrement.
- 11 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai sans me plaindre.
- 12 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout ce qui est de la volonté de Dieu.
- 13 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout à la mémoire de la Passion du Seigneur.
- 14 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour ma mère.
- 15 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je mortifierai mon corps.
- 16 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour le Saint-Père et pour les besoins de l'Église.
- 17 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout en l'honneur des douleurs de la Maman céleste.

18 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour ma chère Sãozinha.<sup>61</sup>

19 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je leur donne mon corps comme victime et je renouvelle le vœu de virginité.

20 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir de ne penser qu'au Jésus et Marie.

21 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir de vivre dans une grande intimité avec mon Ange Gardien.

22 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, j'observerai le silence.

23 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir l'amour de la très Sainte-Trinité.

24 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai afin de tout obtenir du Seigneur et pour être sainte.

25 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je renouvellerai le vœu de tout offrir pour les âmes du Purgatoire.

26 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout, en premier lieu pour notre "*Croisade Eucharistique*"<sup>62</sup> et pour une autre qui m'a été recommandée, et pour le monde entier.

27 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour la conversion et pour tous les besoins de ma famille.

---

<sup>61</sup> La maîtresse d'école et amie de la famille.

<sup>62</sup> Celle de la paroisse.

28 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour ma chère sœur.<sup>63</sup>

29 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour les pécheurs qui sont tout près d'être présentés devant Dieu.

30 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir l'amour de tous les saints et saintes.

31 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je renoncerai au dessert.

Le premier mai, aux pieds de Marie : un vrai et sincère amour de ma part envers ma très Saint Petite Mère et envers Jésus au Saint-Sacrement.

Le 1<sup>er</sup> mai 1935 :

— Mère de Jésus et ma Mère, écoutez ma prière : je vous consacre mon corps et mon cœur. Purifiez-le, Mère très Sainte ; remplissez-le de votre amour. Placez-le vous-même auprès des Tabernacles de Jésus, afin qu'ils servent de lampe jusqu'à la fin du monde.

Acceptez, ô Mère du Ciel, les fleurs que j'ai cueillies pendant ce mois béni ; revigorez-les et parfumez-les. Offrez-les à Jésus pour moi. Bénissez-moi, sanctifiez-moi, ô ma douce et tendre Petite Maman du Ciel !

En mai 1936, déjà sans forces, ne pouvant plus écrire, mais désirant donner, à Jésus et Marie, la même preuve d'amour que l'année précédent, j'ai demandé à ma sœur d'écrire les intentions de prière suivantes, sur les bulletins à tirer au sort quotidiennement, souffrant et aimant selon l'intention écrite.

Le 31 mai 1936, j'ai écrit ce qui suit :

---

<sup>63</sup> Deolinda.

— Petite-Maman du ciel, je viens humblement à vos pieds pour déposer les fleurs spirituelles recueillies pendant le mois. Je suis confuse : quelle pauvreté ! Dans quel état je vous les confie ! Elles sont si fanées et si effeuillées ! Mais vous, ô ma très chère Maman céleste, vous pouvez les transformer, les reverdir, les ravigoter, afin qu'avec elles, à ma place, vous puissiez apporter consolation et parfum à Jésus ! Parlez-Lui de mes peines et de mes afflictions. Vous connaissez très bien la cause de mes tribulations. Faites-Lui, une fois encore avec moi, toutes mes demandes et envoyé, au Nom de Jésus, je vous le demande, les pauvres fleurs à qui elles ont été destinées. Faites tout particulièrement qu'avec elles je confectionne un bouquet pour l'offrir au Saint-Père, en ce jour de son anniversaire.

Ma très chère Petite-Maman, en ce dernier jour de votre mois béni, en prenant congé, vu que je n'ai rien d'autre à vous offrir, je vous offre mon corps et je vous demande de le garder et de le serrer dans vos bras très saints comme votre fille la plus aimée.<sup>64</sup> Bénissez-moi, demandez à Jésus au Saint-Sacrement de me bénir aussi et de même la très Sainte Trinité.

Au revoir, Petite Maman, pardonnez-moi complètement.

La pauvre Alexandrina Maria da Costa (la signature est celle d'Alexandrina).

### **Mes prières et mon union avec Jésus au Saint-Sacrement**

O mon cher Jésus, je m'unis, en esprit, à partir de ce moment et pour toujours, à toutes les Hosties contenues dans tous les ciboires de la terre, dans chaque lieu où

---

<sup>64</sup> Alexandrina avait pris l'habitude d'écrire une petite lettre à la Vierge, pour ses fêtes et pour la clôture du mois de mai.

vous habitez sacramentellement. C'est là que je veux passer tous les moments de ma vie, constamment, de jour comme de nuit, dans la joie ou la tristesse, seule ou accompagnée, à vous consoler, à vous adorer, à vous aimer, à vous louer, à vous glorifier. O mon Jésus, j'aimerais faire tomber, continuellement, sur vous, de jour comme de nuit, autant d'actes d'amour que de gouttes de pluie fine tombent sur la terre. Je voudrais que toutes les créatures de la terre en fissent de même, afin que vous soyez aimé de tous. Écoutez ces vœux de mon cœur et acceptez-les comme si déjà je vous aimais. O Jésus, je voudrais qu'il n'y eût pas un seul Tabernacle dans le monde, en tout lieu où vous habitez au Saint-Sacrement, où je ne fus à vous redire, sans cesse, à chaque instant de ma vie : Jésus, je vous aime ; Jésus, je suis toute à vous. Je suis votre victime, la victime de l'Eucharistie,<sup>65</sup> la petite lampe de vos prisons d'amour, la sentinelle de vos Tabernacles !

O Jésus, je veux être victime pour les prêtres, victime pour les pécheurs, victime de votre amour, de ma famille, de votre sainte Passion, des Douleurs de la Petite-Maman, de votre Cœur, de votre sainte Volonté; victime du monde entier! Victime pour la paix, victime pour la consécration du monde à la Maman chérie...

### **Mort apparente**

Le Seigneur m'a informée, courant 1935, que je mourrais<sup>66</sup> le jour de la fête de la très Sainte-Trinité<sup>67</sup> 1936. Vu

---

<sup>65</sup> Titre choisi par le Père Mariano Pinho, pour la première biographie d'Alexandrina.

<sup>66</sup> Les maîtres de la mystique enseignent que Dieu, pour purifier les âmes, pour les détacher chaque fois davantage de la matière et les rendre de plus en plus spirituelles, les soumet à l'épreuve d'un mort dite "*mystique*". Ce mystérieux phénomène a fait penser à la transformation du ver en papillon. Saint Jean de la Croix, dans son œuvre

que je ne connaissais pas d'autre mort, je pensais quitter ce monde et partir vers l'éternité. Pendant cette période j'ai eu beaucoup de consolations spirituelles. Plus le jour de la fête de la très Sainte-Trinité approchait, plus grande était ma joie : je serais partie célébrer au ciel la fête de mes trois amours, comme je les appelais : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Les douleurs de mon corps allaient en augmentant et, tout portait à croire à ma prochaine disparition. Deux jours avant, le Seigneur m'a confirmé que je mourrais entre les 3 et 3 heures 30 du matin et m'a dit de faire appeler mon directeur spirituel. Cela fut fait.

Il est arrivé vers le soir et est resté auprès de mon lit toute la nuit. Il m'a préparée à mourir; et a fait avec moi un acte de complète résignation et de conformité à la volonté de Dieu. J'ai demandé pardon à toute la famille et dans la joie, je chantais :

Heureuse, ô heureuse !  
Et j'en ai tant envie,  
De mourir en chantant  
Le saint nom de Marie !

Heureuse qui, mille fois,  
Dans sa longue agonie  
Avec amour peut citer  
Le saint nom de Marie !

Ensuite, j'ai été prise d'une affliction croissante. À l'heure fixée, je ne sais pas ce que j'ai ressenti ; j'ai cessé d'entendre tout ce qui se passait autour de moi. Mon Père spirituel et mes familiers ont récité les prières pour

---

“La Flamme .d'amour vivant”, cantique 2°, résume ces merveilleuses opérations divines qui se produisent dans l'âme lors de la mort mystique.

<sup>67</sup> 7 juillet 1936.

les agonisants; ils ont allumé un cierge béni qu'ils ont placé entre mes mains, mais déjà je n'avais connaissance de rien. Je suis restée ainsi un certain temps.

Ils pensaient que j'étais morte et ils me pleuraient. Tout d'un coup, j'ai commencé à entendre leurs pleurs; j'ai recommencé à respirer et, petit à petit, j'ai repris mes esprits, tout en restant encore en état de dépression et je pensais : "Vous continuez à pleurer et moi, je continue de mourir !" J'attendais toujours de comparaître devant Dieu. Cela ne me faisait rien de quitter ce monde et ma chère famille. À un certain moment, voyant que je m'en remettais et que les paroles de Jésus ne se réalisaient pas, une grande et inimaginable tristesse m'envahit; je me sentais comme oppressée par un poids écrasant.

Mon directeur spirituel a dû partir, sans m'adresser la moindre parole de réconfort. J'ai passé la fête de la très Sainte Trinité comme une moribonde ; à l'intérieur de moi, tout était mort. Mes larmes coulaient abondamment. Des doutes insupportables m'ont assaillie : je m'étais trompée, au sujet de la mort, ainsi que sur tout ce que Jésus m'avait dit jusqu'alors. Pendant les deux jours qui ont suivi, il me semblait que tout était mort. Il n'y avait plus de soleil, plus de lune, plus de jour pour moi. Vivre m'était presque insupportable. Deolinda et Sãozinha, les deux seules personnes au courant, s'approchaient de moi et me demandaient : — Pourquoi ne parles-tu pas ? Pourquoi ne nous souris-tu pas ? Moi, je leur répondais : — Laissez-moi seule ! Je ne suis plus la même. Vous ne me verrez plus sourire. Il n'y aura plus jamais de soleil capable de m'éclairer ! <sup>68</sup> Et je pleurais. Plongée dans la plus grande douleur, dans la plus grande amer-

---

<sup>68</sup> Combien de fois, combien de milliers de fois, devrait-on dire, n'a-t-elle pas souris encore!... Même sur son lit de mort, ce doux sourire restait encore sur ses lèvres.

tume, je parlais de telle sorte qu'elles ne savaient plus quoi me dire.

Elles parlaient même de faire appeler mon directeur spirituel. Mais, sans que personne n'en soit prévenu, le Père Oliveira Dias <sup>69</sup> est arrivé, envoyé par mon directeur spirituel, pour réconforter mon âme. Il lui avait tout expliqué et, comme il ne pouvait pas revenir lui-même pour cause de sermon, et comprenant toute ma souffrance, fit tout pour nous soulager.

Le Révérend Père Oliveira Dias m'a expliqué mon cas, me racontant des cas semblables au mien qui sont arrivés dans la vie de certains saints. C'est ainsi que j'ai appris qu'il s'agissait de la mort mystique et, de laquelle je n'avais jamais entendu parler. J'ai eu comme l'impression que ce fut comme un ange envoyé du ciel pour calmer la tempête de mon âme. J'ai toutefois continué de vivre dans l'épreuve. Il me semblait que Jésus, lui aussi, était mort, car pendant quelques mois, je n'ai plus entendu sa voix. Quand l'agonie de mon âme augmentait, je me remémorais les faits que le Père Oliveira Dias m'avait racontés et je reprenais un peu de courage, aidée en cela par mon Père spirituel.

### **Une vision**

Vers la fin de 1936, une nuit, j'ai aperçu, à peu de distance, un pré très vert et très fleuri. Les fleurs étaient des lis. Combien ils étaient nombreux ! Combien ils étaient parfaits ! Au milieu de ce pré, paissait un troupeau d'une immensité de brebis. Le berger, c'était Jésus, grandeur nature, très beau, un bâton à la main. Je me suis appro-

---

<sup>69</sup> Jésuite; expert en théologie, envoyé par le Père Mariano Pinho au chevet d'Alexandrina. De lui, l'archevêque de Braga disait, dans une lettre envoyée à Rome: "...de grande science et d'une extrême prudence, lequel connais très bien la jeune fille (Alexandrina)".

chée du pré ; au moment où j'allais entrer, le tout se transforma dans une route aride. J'ai cheminé jusqu'à une pente très difficile à monter. Pour arriver au sommet de la montagne, je devais parcourir un sentier qui faisait peur : que des ronces et des épines. À ma gauche j'entendais bêler les brebis. J'aurais aimé m'approcher pour voir la cause de leurs lamentations, mais un précipice profond et obscur m'empêchait enfin de les voir. Je percevais qu'elles souffraient beaucoup.

J'ai continué de cheminer le long de ce sentier et puis, tout en haut, à droite, j'ai encore entendu des lamentations. Depuis la hauteur, j'ai pu voir la cause de tant de souffrance : il y avait une brebis à la laine très blanche, mais très sale, tombée et enchevêtrée entre de longues et aiguës épines. De suite j'ai compris que ses lamentations n'étaient pas de nostalgie de sa maman, parce qu'elle était déjà assez grande. J'ai eu tellement de peine, de la voir dans cet état, que je me suis approchée et, avec beaucoup d'amour et de tendresse, je l'ai libérée de ses épines. Aussitôt libérée, la vision cessa.

Je ne l'ai plus jamais oubliée. Elle resta gravée dans ma mémoire et dans mon âme.

### **Une grande crise. Symptômes de mort.**

Vers la fin du mois d'avril 1937, j'ai eu une grande crise [physique] que me mit aux portes de la mort: des vomissements à ne plus en finir; mon estomac n'acceptait aucun aliment. Les premiers jours je suis restée dans un profond abattement. Je ne reconnaissais personne. Je n'avais ni faim ni soif. Monsieur le curé, par trois fois, me récita les prières pour les agonisants, mais je m'en souviens très peu. J'entendais que l'on priait, mais je ne pensais pas à la mort.

Depuis un an, je recevais régulièrement la Communion<sup>70</sup>, alors qu'auparavant, malgré la peine que cela me causait, je ne la recevais que quelques fois par mois.

Je ne sais pas pourquoi, mais probablement parce le Seigneur l'inspira à l'abbé, celui-ci me portait Jésus chaque jour. J'avais demandé cette grâce qui fut pour moi une très grande joie.

Pendant cette période de ma maladie, — je ne sais pas si le matin ou l'après-midi — j'ai vu entrer dans ma chambre monsieur le Curé. Le reconnaissant, je lui ai dit : — « J'aimerais recevoir Jésus. » Il m'a répondu : « — Oui, ma chère, je vais prendre une hostie non consacrée : si tu ne la rejettes pas, je te donnerai Notre Seigneur. » Et ce fut ainsi. Toutefois, à peine avalée, je l'ai rendue aussitôt. Le Père était d'avis de ne pas me donner la Communion, mais quelqu'un lui dit : « — Monsieur le Curé, une hostie non consacrée n'est pas Jésus ! » Alors il se décida à me donner la Communion et je ne l'ai pas rendue. Je ne suis plus jamais restée sans la Communion. Combien de fois le curé en entrant, me trouvait prise de crises de vomissements ! Mais, à peine avais-je reçu Jésus, que les crises et les nausées cessaient, pour ne revenir qu'une demi-heure après la Communion. C'est par cette raison que Monsieur le Curé ne craignait plus de me donner Jésus<sup>71</sup>.

---

<sup>70</sup> Le Père Leopoldino, nouveau curé, continuera à lui apporter la Communion presque tous les jours, jusqu'au jour de sa mort, le 13 octobre 1955.

<sup>71</sup> Deolinda témoigna : *“Je me souviens en tout cas de ceci: que ma sœur n'a jamais vomi la communion, lors de ses crises de vomissements, fréquentes et violentes. Il suffisait que Jésus arrive dans sa chambre pour que les vomissements cessent et ne reviennent que bien plus tard. Ceci arriva aussi à Foz, quand elle y fut conduite pour subir des contrôles médicaux. Je me souviens encore, quand en 1937, alors que l'on pensait qu'elle allait mourir, à cause de ses vomissements très forts, monsieur le Curé lui administra la Communion. À genoux, à côté d'elle, je l'avais vu vomir une hostie non consacrée*

La crise dura pas mal de temps et, pendant dix-sept jours je n'ai rien pu avaler: ma médecine était Jésus.

Je disais : « — Je meurs de faim et de soif » — car après les premiers jours, je sentais une soif brûlante et un grand besoin de m'alimenter. Quand j'en fus guérie, ma plus grande peine me venait lorsque je pensais que, si j'étais morte pendant cette crise, je n'aurais pas eu une parfaite connaissance de la mort.

### **La protection dévoilée de Jésus et de Marie**

Lors des festivités du mois de mai dans la paroisse, je restais seule à la maison. Pour faire mes prières, j'allumais quelques bougies à l'aide d'une tige. Un jour, un bout de bougie allumée est tombé risquant de faire prendre feu à la nappe de la table ou faire éclater le globe de verre. Je voulais l'étendre avec la canne, mais je n'y réussissais pas. Au moment où je m'apprêtais à laisser tomber dessus le chandelier, tout s'est éteint. Quelle affliction de ne pas pouvoir bouger et empêcher qu'une aussi petite flamme ne cause la destruction de notre maison !

Un autre jour où je devais aussi rester seule pour peu de temps, j'ai eu une grande peur. Une voisine est entrée pour me demander si j'avais besoin de quelque chose. Quand elle est partie, elle a laissé la porte de la véranda ouverte et, peu de temps après, notre chèvre en a profité pour entrer. Elle a pris la direction de la salle où nous gardions les vases de fleurs destinés à l'ornementation de l'église, les jours de fête. Je l'ai appelée : elle m'a regardé, mais n'est pas venue. Je lui ai jeté un morceau de miel, mais elle ne l'a pas mangé, je lui ai encore montré un

---

*que l'abbé lui avait donnée, j'avais grande peur qu'elle ne vomit aussi Jésus. Mais, grâce à Dieu, cela n'arriva pas. Par la suite, je ne m'en suis plus préoccupée”.*

autre bon morceau et j'ai continué de l'appeler; à la fin, elle a fini par s'approcher de moi. Alors, je l'ai saisie, je lui ai donné le miel et je l'ai ensuite tenue pendant deux heures : quelquefois la caressant, quelquefois aussi lui administrant quelques petites tapes. Quand ma sœur est arrivée, elle s'est étonnée que j'aie pu faire un tel effort. J'ai remercié Jésus pour avoir pu éviter, malgré ma paralysie, le désagrément de voir nos fleurs détruites. Combien je dois à Jésus ! J'étais prisonnière au lit, mais il m'a épargné ce chagrin.

Quelque temps après, j'ai eu une épreuve plus douloureuse. Ma sœur s'était absentée du village et ma mère était partie au marché. Je suis restée avec une jeune fille chargée par ma mère de m'aider, jusqu'à son retour. Malgré ses vingt ans, elle préféra s'en aller avant l'heure. Au moment où elle sortait, je lui ai dit : « – Si vous voulez partir, faites-le. À leur retour, elles me retrouveront ici, vivante ou morte. »

À peine la jeune fille était-elle sortie, que quelques chatons, après plusieurs tentatives, réussirent à monter sur mon lit. Comme je ne le voulais pas, je les ai obligés à descendre. Quelques minutes plus tard, j'ai entendu que l'un d'eux tombait dans une bassine d'eau. Il a beaucoup miaulé et, après avoir avalé beaucoup d'eau, il est mort. La mère a, elle aussi, beaucoup miaulé. Je n'ai pas réussi à me dominer et j'ai commencé à pleurer, en disant : « – O Maman du ciel, faites que quelqu'un arrive et puisse le sauver. J'ai invoqué plusieurs saints. » En même temps je pensais : « – Malheureux, celui qui est paralytique ! »

Par hasard, deux personnes sont entrées et, me voyant pleurer ont été impressionnées, voyant mon affliction. Le chaton était mort. Je ne me suis pas impatientée. Je ne pleurais parce que j'avais de la peine pour les animaux, mais je n'ai pas offensé Jésus. Ce fait fut à l'origine des grandes afflictions morales, parce que ma mère et ma

sœur prirent très mal le comportement de la jeune fille. Mais elles lui ont pardonné, comme moi aussi, je lui ai pardonné.

Comme j'aimais la solitude, spécialement le dimanche, lorsque, à l'église se faisait l'adoration du Saint-Sacrement, je demandais aux miens de me laisser seule avec Jésus.

C'est ainsi, qu'un jour, aussitôt que je les avais entendues partir, je m'étais mise à réciter mon chapelet. Peu après, j'ai entendu ouvrir le portail qui donne dans le jardin et des pas légers arpenter les escaliers, en même temps qu'une voix répétait avec insistance : « — Ouvre-moi la porte ! » D'immédiat j'ai reconnu cette voix <sup>72</sup> et, j'ai tremblé apeurée. Qu'en serait-il de moi s'il réussissait à entrer ! Avec confiance, j'ai serré entre mes mains le chapelet, mais j'étais atterrée, en pensant à ce qui pourrait m'arriver. J'entendais pousser fortement la porte et manœuvrer la serrure. Je tremblais, sans même oser respirer, car je savais que la porte n'était pas fermée à clef. Mais, je ne sais comment, la porte ne s'est jamais ouverte. Après de vains essais, le voyou a renoncé et est parti, me laissant en paix. Après une aussi grosse frayeur, jamais je n'ai voulu rester seule à la maison.

J'attribue à Jésus et à la Mère du Ciel la grâce d'avoir été épargnée de cette mauvaise rencontre, car j'aurais de loin préféré être attaquée par une foule de démons [que par cette personne].

---

<sup>72</sup> Deolinda témoigne: “Un dimanche nous sommes allées à l'église et nous avons laissé la porta entrouverte, car les pluies hivernales, l'avaient fait gonfler. À notre retour, Alexandrina nous demanda : — Je ne veux plus rester toute seule, car le «forgeron» — sobriquet donné à un certain Teixeira — est venu. Je l'ai entendu arriver et crier pour que je lui ouvre. Il a essayé plus d'une fois, mais la porte ne s'est pas ouverte”.

## Premier examen du Saint-Siège

Le 1<sup>er</sup> mai 1937, j'ai eu la visite du révérend Père Durão. Il était envoyé par le Saint-Siège afin d'examiner la question de la consécration du monde à Notre-Dame. Je ne désirais pourtant que vivre cachée, sans que personne ne sache ce qui se passait en moi. Le révérend remis à ma sœur un billet de mon directeur spirituel, lui demandant de me le lire. En entendant les mots du billet — qui étaient les suivants : « Je vous présente le révérend Père Durão ; parlez-lui librement et répondez à tout ce qu'il vous demandera » —, je me suis affligée et j'ai demandé à ma sœur : « Que dois-je lui répondre ? » Car je ne savais pas qu'un interrogatoire était nécessaire pour des cas comme le mien. Ma sœur m'a encouragée en me disant : « — Dis-lui ce que Notre-Seigneur t'inspirera ».

J'ai été surprise, par la manière dont, sans hésitation, j'ai répondu aux questions au sujet des communications de Notre-Seigneur. Il m'a suggéré de ne lui dire que les choses principales, afin de ne pas me fatiguer. Je lui ai répondu que je ne savais pas quelles étaient les choses principales. Le révérend me dit alors : « — J'aime ça ! J'aime ça ! » Et ce fut alors qu'il m'a parlé de la consécration du monde à Notre-Dame. Après quelques questions il m'a dit : « — Vous ne vous trompez pas ? » À ces paroles, je me suis souvenue de mon erreur au sujet de ma mort et, j'ai pensé : « — Une fois déjà, je me suis trompée... » Et je lui ai raconté ce qui s'était passé le jour de la fête de la très Sainte-Trinité, en 1936. Le révérend Père ne m'a plus dit si je ne m'étais pas trompée, mais il a repris : « — Ces choses-là coûtent beaucoup, n'est-ce pas ? » Et je lui ai répondu : « — Oui, elles coûtent et me rendent triste. » Et j'ai commencé à pleurer. À la fin, il s'est recommandé à mes prières et m'a assuré qu'il ne m'oublierait pas non plus, lors de la célébration de la sainte Messe.

Il s'est agenouillé ensuite et a récité trois Ave et quelques prières jaculatoires. Celles-ci terminées, il a pris congé. J'ai beaucoup pleuré, et je suis restée dans la tristesse et la tourmente, car ce qui pendant longtemps était resté caché et gardé au sein de la famille, sortait ainsi à la lumière. Tout de suite j'ai écrit à mon directeur spirituel pour tout lui raconter. Il m'a répondu rapidement en me rassurant, me disant que tout cela servait pour la plus grande gloire de Notre Seigneur.

### **Période pendant laquelle le démon m'a le plus importunée**

Si la vie matérielle s'est améliorée pendant cette période, les assauts du démon qui depuis des mois me menaçait, redoublèrent. Ce fut au mois de juillet 1937 que le « manchot »<sup>73</sup>, non content de me tourmenter la conscience et de me dire des turpitudes, après quelques mois de menaces, a commencé de me battre et à me faire tomber du lit, de jour comme de nuit.

Au début j'ai caché la chose y compris aux personnes de la maison, excepté ma sœur, leur disant qu'il s'agissait de crises du cœur. Mais, par la suite, ma mère et une jeune fille<sup>74</sup> qui vivait avec nous, ont été informées. Les personnes qui étaient témoins de mes chutes avaient de la peine pour moi, mais ignoraient tout à fait leur origine. Une nuit, le malin m'a jetée sur le parquet, me faisant passer par-dessus ma sœur qui dormait sur un matelas étalé par terre à côté de mon lit. Deolinda s'est levée, m'a prise dans ses bras m'ordonnant : « — Va dans ton lit ! »

---

<sup>73</sup> Sobriquet qu'elle donnait au démon.

<sup>74</sup> Felismina Martins dos Santos confirma cet état d'Alexandrina, en ajoutant que quelques fois, avec Deolinda, elles étaient obligées d'étouffer, par des chants, certains hurlements qui pouvaient être entendus dans la rue par les passants. — Dans la vie de sainte Gemma Galgani, on peut lire des phénomènes du même genre.

Remise à ma place, je me suis levée brusquement en émettant des sifflements. À peine me suis-je rendue compte de ce qui arrivait, j'ai commencé à pleurer et dis à ma sœur : « — Oh ! Qu'ai-je fait ?! » Elle m'a tranquillisée en disant : « — Ne t'affliges pas : ce n'était pas toi ! » La nuit suivante la même chose s'est produite et, à ma sœur qui voulait me reposer sur mon lit je lui ai crié, en l'éloignant de moi : « — Non, non, au lit je n'irai pas ! » À peine je me rendais compte du mal que je faisais, je pleurais.

Une nuit le « manchot » a fait les pires choses que l'on puisse imaginer, des choses que je ne connaissais pas et même j'ignorais. Alors je pleurais amèrement et pensais ne pas pouvoir recevoir mon Jésus, sans me confesser.<sup>75</sup> Ce jour-là, Monsieur le Curé était absent, mais je sentais qu'il me serait bien difficile de lui parler de ces choses-là. Je sentais ne pas pouvoir m'ouvrir à lui. Ma sœur qui, voyant mes larmes, cherchait à me reconforter par tous les moyens, mais n'y réussissait pas, s'est proposée d'aller chercher mon directeur spirituel qui prêchait dans un village voisin. Je lui ai dit que cela ne serait pas nécessaire, car je ne lui dirais pas ce qui se passait. Je lui ai demandé une image de Notre-Dame et, avec beaucoup de sacrifice, j'ai écrit succinctement ce qui était nécessaire pour être comprise. Je l'ai cachée sous l'oreiller en attendant que l'heure arrive de la remettre. Mais, de façon imprévue, mon directeur spirituel est arrivé avec Jésus-Hostie, accompagné par un séminariste. Il avait été informé de l'absence de Monsieur le Curé. Quand il m'a annoncé qu'il m'apportait Jésus, je lui ai dit : « — Je ne peux pas faire la Communion sans me confesser. »

---

<sup>75</sup> Le démon se servait de la langue d'Alexandrina pour prononcer des mots indécents, qu'elle-même ne connaissait pas.

Les larmes et la honte ne me permettaient pas de parler. Je lui ai dit, toutefois, avoir écrit un billet. Il l'a pris, l'a lu et, pour me tranquilliser, m'a assuré qu'étant donné les précédents, il avait prévu cette épreuve, même s'il n'avait jamais osé m'en prévenir.

Cette tribulation s'est répétée plusieurs fois. J'étais victime de ces furieuses attaques deux fois par jour, vers neuf ou dix heures de la nuit et aussitôt après midi, et cela durait parfois plus d'une heure. Pendant ces assauts je ressentais en moi la rage et la fureur infernales. Je ne consentais pas que l'on me parle de Jésus et de Marie, ni même de voir leurs images : je leur crachais dessus et les piétinais. Je ne pouvais pas non plus sentir la présence de mon Directeur spirituel : je l'insultais et voulais même le frapper, ainsi que quelques personnes de la maison. Mon corps devenait violet et sanguinolent à cause des morsures.<sup>76</sup> Je disais pareillement des gros-mots envers les personnes présentes. Oh ! Combien j'aimerais que beaucoup aient pu le voir, afin qu'ils craignent l'enfer et arrêtent d'offenser Jésus !

À chaque fois que l'influence du démon cessait et, me souvenant de tout ce que je venais de faire et de dire, d'angoissants scrupules m'envahissaient ; j'avais l'impression d'être la plus grande criminelle. Ce furent des mois de douloureux martyre. J'aurais beaucoup à dire sur ce registre, mais je ne le peux pas : mon âme ne résisterait pas à l'évocation de telles souffrances.

---

<sup>76</sup> Le Père Mariano Pinho témoigne: "*Le 7 octobre 1937, j'ai assisté, avec ceux de la maison, à une de ces lutes terribles*". Voir aussi, le livre « *Sous le Ciel de Balasar* » écrit par le même prêtre et où ces attaques diaboliques sont décrites en détail.

## **Jésus me montre ses divines plaies**

Une nuit, Jésus m'est apparu: sur ses mains, sur ses pieds, sur son côté, il portait ses plaies ouvertes, très profondes, desquelles jaillissait, abondamment, du sang. De celle de son côté, le sang coulait jusqu'à la ceinture, traversait la bande de lin et coulait jusqu'à terre. J'ai baisé les plaies des mains avec beaucoup d'amour et je désirais ardemment embrasser celles des pieds, mais, étant dans mon lit, je ne le pouvais pas. Je n'ai rien dit, mais Il devina mon désir et m'accorda la possibilité de le faire. J'ai ensuite fixé la plaie du côté. Pleine de compassion, je me suis jetée dans les bras de Jésus, lui disant : « — O mon Jésus, combien vous avez souffert par amour pour moi ! » Je suis restée ainsi quelques instants, jusqu'au moment où Jésus a disparu.

Il est inutile de dire que cette vision ne s'effacera plus jamais de ma mémoire. Aujourd'hui encore je sens mon cœur blessé, au souvenir de ce tableau. Je n'en parle que par obéissance et par amour pour Jésus. Je pense qu'il a agi ainsi pour me préparer à ce que maintenant je vais raconter : qu'Il m'en donne la force et la grâce !

Le 23 juillet 1938 j'écrivais : « Jésus est ma force, mon amour, mon Époux. Acceptez, ô Jésus, que votre toute petite fiancée vous dise, non pas des lèvres, mais du cœur : Je n'appartiens qu'à vous !

Je n'ai rien, rien qui ne soit à Jésus.

Cela coûte de parler ainsi, alors que l'on ressent le contraire et que l'on vit les heures les plus amères de sa vie, des journées de tant de luttes où le démon m'affirme le contraire, rien que le contraire.

Maudit, je ne t'appartiens pas. Tu n'es digne que de mépris. Tu es menteur! Jésus est tout à moi, et moi, je suis toute à Jésus. Mon cœur, mon cœur, crie fort, très fort à

ton Jésus et dis-lui que tu l'aimes, que tu l'aimes plus que toutes les choses de la terre et du Ciel !

Je suis à Jésus dans les joies, dans les peines, dans les ténèbres, dans les terribles tribulations, dans la pauvreté, dans l'abandon total.

Je souffre tout pour Jésus, pour le contempler, pour sauver les âmes.

Envoyez, ô Jésus, à votre Alexandrina, votre victime, tout ce que l'on peut imaginer, tout ce qui existe et peut s'appeler souffrance. Avec Vous, avec votre aide divine et avec celle de la vôtre et ma tendre Maman du Ciel, je vaincrai toujours. Je ne crains rien.

Je t'embrasse et te serre dans mes bras, ô Croix bénie de mon Jésus !<sup>77</sup>

### **Ma retraite spirituelle**

Chaque fois que j'apprenais que certaines personnes faisaient leur retraite spirituelle, je disais : « — Tout le monde fait sa retraite, sauf moi ! Je ne sais même pas ce que c'est. »

J'ai osé dire ceci plusieurs fois en présence de mon directeur spirituel. Il me promit que si le Père provincial le lui permettait, il serait venu pour me la faire. Par une grande faveur, le Seigneur, dans ses desseins, le permit. Ce fut le 30 septembre 1938 que mon Père spirituel est venu la commencer.

À ce temps-là, mon âme se trouvait vivre dans de grandes agonies et, quelques fois, je me sentais sur le point de tomber dans des abîmes épouvantables. Pendant les jours de retraite, mes souffrances ont redoublé

---

<sup>77</sup> Journal du 25 juillet 1938.

et ces abîmes sont devenus terrifiants. La justice du Père éternel tombait sur moi et souvent me criait : « — Vengeance, vengeance, etc. » — pendant que les souffrances du corps et de l'âme augmentaient. Il est impossible de les décrire ; il est nécessaire de les avoir senties et vécues. Je passais les jours et les nuits roulant sur mon lit, en entendant la voix puissante du Père Éternel.

Au matin du 2 octobre 1938, Jésus m'a dit que j'allais souffrir toute sa sainte Passion, du Jardin des Oliviers au Calvaire, sans aller jusqu'au "*Consummatum est*". Je devrais la souffrir le 3 et ensuite tous les vendredis juste après 12 heures jusqu'à 15 heures, mais que pour la première fois Il resterait avec moi jusqu'à 18 heures pour me confier ses lamentations.

Je ne me suis pas refusée. J'ai informé mon directeur de tout ce que Jésus m'avait dit. J'attendais le jour et l'heure, très affligée, car ni moi ni mon directeur, nous n'avions aucune idée de ce qui allait arriver. Dans la nuit du 2 au 3 octobre, l'agonie de mon âme fut bien grande. La souffrance de mon corps, fut-elle aussi très grande: vomissements de sang et douleurs terribles. Pendant plusieurs jours j'ai vomi et pendant cinq jours, je n'ai rien avalé. Ce fut donc avec cette souffrance que j'ai abordé ma première crucifixion. Quelle horreur je sentais en moi ! Quelle peur et quelle terreur ! Mon affliction était indicible.

### **Première crucifixion 78**

Juste après l'heure de midi, Jésus est venu m'inviter : « — Voilà, ma fille, Le Jardin des Oliviers est prêt, ainsi que le Calvaire. Acceptes-tu ? »

---

<sup>78</sup> Le 3 octobre 1938. Jour de la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

J'ai senti que Notre Seigneur, pour quelque temps, m'accompagna sur le chemin du Calvaire. Ensuite, je me suis sentie seule. Je le voyais là-haut, grandeur nature, cloué sur la Croix. J'ai cheminé sans le perdre de vue... je devais arriver près de Lui.<sup>79</sup>

J'ai vu deux fois sainte Thérèse.<sup>80</sup> La première fois à la porte du Carmel, dans sa tenue, entre deux autres sœurs, puis entourée de roses et recouverte d'un manteau céleste.

**NOTA :** Étant donné qu'Alexandrina ne s'est jamais disposée à décrire le phénomène de la Passion, nous transcrivons ici la lettre suivante, adressée à son Directeur spirituel, où elle décrit les sentiments de son âme pendant les heures qui précédaient la Passion.

Je cherche un peu de soulagement dans ma souffrance. J'attends l'heure de ma crucifixion. Je ne peux pas parler. Mon cœur galope. Dans mon âme c'est la rébellion, l'émeute. Le poids m'écrase. Ténèbres, nuit menaçante et triste ; je me trouve dans un état d'abandon effrayant. Il me semble cheminer au milieu de la haine de tous, de tribunal en tribunal. Pauvre de moi! Et je n'ai pas reçu Jésus! J'ai confiance qu'il suppléera dans les Communion spirituelles, nonobstant la nausée que je sens de moi-même et l'horreur pour mon énorme misère.

Hier, la température s'est calmée. Au début je ressentais des choses horribles. Mon corps était tout transpercé de long en large comme par d'aiguës pointes. Quels terribles

---

<sup>79</sup> Après les tourments de la première passion, Alexandrina sentit le besoin d'exprimer ses sentiments de reconnaissance au Seigneur. Elle a écrit elle-même, ce soir-là, sur une image cette pensée : *"Jésus m'a conduite du Jardin des Oliviers au Calvaire. Quel grand bonheur! Maintenant je peux dire: je suis crucifiée avec le Christ"*.

<sup>80</sup> Alexandrina considérait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comme *sœur spirituelle*: ce jour-là, c'était sa fête liturgique.

moments ! Malgré un court soulagement, je suis toujours restée dans une nuit très obscure, dans une profonde tristesse. Je peux dire que je suis restée toute la nuit à tenir compagnie à Notre Seigneur, me concentrant un peu sur la tragédie de la nuit du jeudi saint. Il me semblait que Jésus m'invitait au Jardin des Oliviers. Que de mouvements de foule ! Ces choses je les ressentais dans mon âme.

Mon Père, tout ce que je dicte me semble mensonger. Combien de doutes ! Que d'effroi à l'approche de la Passion ! J'ai déjà dit à Deolinda <sup>81</sup> que c'est un miracle que de pouvoir en résister : mon cœur ne bat presque plus. Que Jésus soit avec moi. Je n'ajoute rien, parce que je ne le peux plus...

**Ici, elle interrompt sa lettre, parce que la Passion commence alors. Sa sœur, Deolinda nous la décrit comme suit :**

« Mon Père, quel vendredi saint ! Ce fut vraiment le vendredi de la Passion ! Avant que celle-ci ne commence, combien son visage était empreint d'affliction ! Elle craignait ce jour et disait : « Combien j'aimerais qu'il soit déjà passé ! » Je la réconfortais comme je le pouvais, la caressant, alors que moi-même j'étais remplie de peur et d'affliction ?

Pendant la Passion, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer et j'ai remarqué que presque toutes les personnes présentes pleuraient. Quel spectacle émouvant ! L'agonie du Jardin des Oliviers, fut longue et afflictive. On entendait des gémissements très profonds et à un certain moment, elle suait le sang. De la flagellation, je ne vous en parle même pas, et non plus du couronnement d'épines ! Les coups de la flagellation la mirent à genoux; ses mains

---

<sup>81</sup> La sœur de la Servante de Dieu.

semblaient attachées. J'ai voulu lui mettre un coussin sous les genoux, mais elle changea de place, elle n'en voulait pas. Elle a les genoux en piteux état. Les coups sont innombrables... elle les reçut pendant bien longtemps... Il fallait en arriver là. Les coups de canne sur la tête couronnée d'épines, furent aussi très nombreux. Pendant la Passion elle vomit deux fois : uniquement de l'eau, car elle n'avait rien à l'estomac. La sueur était si abondante que ses cheveux en étaient trempés. En passant la main sur ses vêtements, j'ai pu constater qu'ils étaient aussi tout trempés.

À la fin du couronnement d'épines elle ressemblait à un cadavre.

Le chanoine Borlido — de Viana do Castelo — et deux autres personnes, ainsi que le docteur Almiro de Vasconcelos — de Penafiel — son épouse et sa sœur Judith, étaient présents ».

*Et Alexandrina poursuit :*

Ma souffrance fut bien douloureuse, pendant quelques jours. Les vomissements de sang et une soif brûlante continuèrent. Aucune eau n'était capable de me rassasier. Je ne pouvais pas boire... J'ai passé des jours ayant l'eau qui me coulait sur les lèvres, mais sans pouvoir l'avaler<sup>82</sup>. J'étais fatiguée et les personnes qui m'assistaient étaient elles aussi fatiguées. Alors même qu'une grande quantité d'eau était passée sur mes lèvres, j'en demandais encore : « – Donnez-moi de l'eau, beaucoup

---

<sup>82</sup> Deolinda témoigne: «*En 1938, pendant quelques jours, ma sœur souffrit d'une soif brûlante, inextinguible. Elle nous disait : — "De l'eau, beaucoup d'eau! Des seaux d'eau!" — Nous avons alors prit un récipient, nous y avons appliqué un tuyau en caoutchouc par où s'écoulait un petit filet d'eau, laquelle, après avoir touché ses lèvres, retombait dans un autre récipient. Jour et nuit, sans aucune interruption, nous avons dû utiliser, en effet, des seaux d'eau*».

d'eau, des seaux d'eau ! » – J'avais l'impression de brûler : aucune eau ne me rassasiait.

Je sentais des odeurs horribles. Je ne voulais pas que les personnes s'approchent de moi : elles sentaient comme des chiens morts. On me donnait des violettes et des parfums à sentir, mais ils éloignaient tout : la même puanteur me tourmentait toujours.

Les jours où je pouvais prendre quelques aliments, ceux-ci avaient pour moi un si mauvais goût que j'avais des nausées : toutes ces choses exhalaient des odeurs répugnantes.

Combien de choses j'aurais à dire si je pouvais décrire tout ce que je ressens ! Il m'en manque le courage, car il est très pénible de remémorer toutes ces choses.

### **Doutes et scrupules de tromperie. - Examens médicaux et théologiques**

En même temps que les grâces divines augmentaient, augmentaient aussi les doutes et la peur de me tromper et de tromper mon Directeur ainsi que tous ceux qui vivaient autour de moi. Mon martyr augmentait, lui aussi, de plus en plus : il me semblait que tout était faux et inventé par moi. Mon Dieu, quel coup pour mon cœur ! Les ténèbres m'enveloppaient : je n'avais aucune lumière pour me montrer le chemin. Mon Directeur faisait pourtant bien des efforts pour me redonner confiance, mais rien n'y réussissait.<sup>83</sup> Malgré cela, je me faisais violence pour m'abandonner dans les bras de Jésus, afin de ne pas être prise dans le tourbillon.

---

<sup>83</sup> Pour comprendre cette phase importante de la vie d'Alexandrina, il est nécessaire de lire "*Le Château intérieur*", sixième mansion, de sainte Thérèse d'Avila.

Je souffrais beaucoup à cause des larmes de ceux qui m'entouraient et, je pensais : « — Mon Dieu, si le courage leur manque, comment n'en manquerai-je pas ? »

Quelle humiliation je ressentais d'être observée par d'autres ! O, si seulement je pouvais souffrir seule et que ce soit Jésus le seul à savoir combien je souffrais pour Lui !

Aussitôt après la deuxième crucifixion, les examens, faits par des Père de la Compagnie [de Jésus], ont commencé. Quelle honte j'ai éprouvé, non pas pendant la Passion, mais avant et après !<sup>84</sup>

J'ai commencé à comprendre que mon Directeur spirituel souffrait beaucoup, intimement, à cause de moi, c'est-à-dire, en voyant tout ce qui arrivait<sup>85</sup>.

Les examens des théologiens ont été suivis par ceux, très douloureux, des médecins,<sup>86</sup> lesquels laissaient mon corps en piteux état. J'avais l'impression de comparaître devant un tribunal, comme si j'avais commis les plus grands crimes. Combien il m'était pénible de les voir entrer dans ma chambre, m'examiner et ensuite se réunir dans une salle pour discuter sur mon cas, me laissant sous le poids de la plus grande humiliation !

---

<sup>84</sup> Pendant la Passion, Alexandrina ne voyait rien d'autre et n'entendait rien d'autre, sauf les ordres donnés par son directeur spirituel; y compris si celles-ci n'étaient données que par la pensée. Elle obéissait aussi aux ordres de toute personne mandatée par son Père spirituel.

<sup>85</sup> Les jésuites, confrères et les supérieurs du Père Mariano Pinho, crurent à l'hystérie et peut-être aussi à la mystification de la part d'Alexandrina: de là les souffrances du Père Mariano Pinho.

<sup>86</sup> L'avis unanime des prêtres était celui-ci: "*Que l'on fasse appel aux médecins*", car, en effet, les mouvements accomplis par Alexandrina, lors de la Passion, les laissaient dubitatifs, quand on sait que la servante de Dieu était devenue paralytique et ne pouvait donc pas se mouvoir. Pendant la Passion, elle faisait tous les mouvements — et sans l'aide de personne ! — relatifs aux divers moments de la Passion du Seigneur: agonie, tribunaux, chutes lors du chemin de Croix, etc. .

Si je ne me trompe pas, ce fut à partir de la troisième crucifixion que les médecins sont venus examiner mon cas. C'est difficile et je sais que je ne peux pas décrire toute ma souffrance. Ils laissaient mon corps martyrisé, mais d'autres choses m'étaient encore plus pénibles. Quelle humiliation j'ai dû subir ! Quelle triste figure je faisais devant eux ! Pas même le plus grand criminel n'aurait pas été jugé par un tribunal avec autant de soin. Si je pouvais ouvrir mon âme afin que l'on puisse voir ce qui se passe en elle et ce que j'ai vécu quotidiennement — car je revis ces jours ! — je le ferais pour le bien des âmes, en dévoilant combien je souffrais pour l'amour de Jésus et pour elles. Ce n'est que pour cela que je me suis soumise à de telles souffrances.

Quand mon Directeur m'a proposé ces examens, il m'a laissé entendre que je ne serais examinée que par les médecins ; ce fut pour moi un grand déchirement ; une forte répulsion a jailli en moi. Je voulais souffrir cachée, que seul Jésus connaisse ma souffrance. Mais l'obéissance commande. Je me suis réprimée et je les ai acceptés pour Jésus. Il ne manquait plus que des médecins pour compléter mon calvaire ! Certains ont été pour moi de vrais bourreaux placés sur ma route.

Ceux-ci, après leurs consultations, ont décidé de m'envoyer à Porto. Ce fut très difficile pour moi de m'y soumettre étant donné mon état de santé. Je craignais ne pas pouvoir faire le voyage et, lorsque le médecin assistant <sup>87</sup> m'y invita, je lui ai répondu : « — Vous-même, en 1928, vous ne m'avez pas autorisé à aller à Fatima, et maintenant, alors que je suis bien plus souffrante, vous voulez m'envoyer à Porto ? » Il a répliqué : « — C'est vrai que je ne l'ai pas voulu, mais maintenant je le veux. » Je lui ai demandé si mon Père spirituel était au courant de

---

<sup>87</sup> Docteur João Alves.

cette décision. M'ayant répondu par l'affirmative, j'ai cédé à sa requête.

Le 6 décembre 1938, vers onze heures, j'ai été transportée de mon lit à l'ambulance. Dans la matinée, plusieurs personnes amies sont venues me rendre visite ; presque toutes ont pleuré ; il en était de même pour ma famille. En ce qui me concerne, j'avais cherché à toutes les égayer, faisant semblant ne rien souffrir. Le voyage fut douloureux. Il nous a pris presque trois heures et demie, car nous devons faire plusieurs pauses, à cause de mon état de santé<sup>88</sup>.

À Porto, dans le cabinet du docteur Roberto de Carvalho on m'a fait passer une radio. Il m'a traitée avec beaucoup de délicatesse et, en me donnant congé, il m'a dit : « — Pauvre fille, combien tu souffres ! »

De là j'ai été envoyée au Collège des Filles de Marie Immaculée, où j'ai été très bien traitée. Par contre, à cause des chaos de la route, j'ai failli m'évanouir, plus d'une fois. J'ai été examinée par le docteur Pessegueiro : cela n'a servi qu'à augmenter ma souffrance<sup>89</sup>.

Le voyage de retour a été très pénible, lui aussi. À peine rentrée dans ma petite chambre, j'ai été entourée par des personnes amies<sup>90</sup>. Le 26 décembre 1938, j'ai reçu la visite et subi les examens du docteur Elísio de Moura, lequel m'a traité cruellement, en essayant violemment de me faire asseoir sur une chaise. N'y réussissant pas, il me jeta sur le lit, faisant plusieurs expériences qui toutes

---

<sup>88</sup> La distance séparant Balasar de Porto est d'environ 50 kilomètres.

<sup>89</sup> Deolinda témoigne: *«Un médecin de Porto, pour l'examiner, la fit déshabiller complètement, en lui disant: — «Soyez tranquille, j'ai déjà perdue toute ma pudeur» — Alexandrina, lui répondit immédiatement: — «Si vous, vous l'avez perdue, moi pas!»* — Cet incident explique l'accroissement des souffrances dont parle Alexandrina.

<sup>90</sup> Autobiographie.

m'ont beaucoup fait souffrir. Il m'obstrua la bouche, me jeta contre le mur, sur lequel je me suis cognée avec force. Me voyant presque évanouie, il m'a dit : « – O ma Jeannette, ne tombe pas dans les pommes ! »

Sans le faire exprès, j'ai pleuré, mais toutes mes larmes et mes souffrances, très nombreuses, je les ai offertes à Jésus. Ce que j'en dis là est loin de la réalité. Je lui ai tout pardonné, parce qu'il venait en mission d'étude.

### **Deuxième Intervention du Saint-Siège**

Le 5 décembre 1939, Monsieur le Curé, accompagné de Monsieur le chanoine Vilar<sup>91</sup>, sont venus me visiter. Ce dernier, les présentations faites, est resté seul avec moi, pour me parler.

Nous avons parlé des choses de Notre Seigneur, pendant deux heures. Ensuite, il m'a parlé du but de sa visite, en commençant ainsi : « – Ma visite vous paraîtra certainement étrange, car vous ne me connaissez pas. »

J'ai souri et je lui dis ensuite : « – Je sais, certainement, pourquoi vous êtes venu. » Aussitôt il ajouta : « – Dites, dites, Alexandrina. » Je me suis expliquée : « – Vous êtes envoyé par le Saint-Siège. C'était ce que je ressentais dans mon âme à ce moment-là. « – C'est exact. » Et il m'a présenté quelques documents de Rome, et ensuite m'a posé quelques questions auxquelles j'ai répondu promptement. Je ne lui ai pas parlé de la Passion, par contre, lui, il m'en a parlé. « – Il me semble que quelque chose vous arrive depuis quelques mois... » Il a manifesté le désir d'y assister. Et, en effet, il est venu y assister le vendredi suivant.

---

<sup>91</sup> Le chanoine Manuel Pereira Vilar, est devenu un grand ami d'Alexandrina.

J'ai parlé de cela à mon directeur, lequel m'a conseillé de m'ouvrir à lui avec franchise. Le chanoine est revenu quatre fois, mais, pour sa mission, que deux fois. Si je ne me trompe, dès la première fois, il me dit : « — Notez, Alexandrina, j'aurais préféré vous connaître dans d'autres circonstances, avant que je ne vienne, chargé d'une mission, comme ce fut le cas. » Il m'a confié le secret de son départ pour Rome, duquel, seul l'Archevêque était au courant.

Étant donné que je me sentais bien à l'aise pour parler avec lui et, ayant la permission de mon Père spirituel, nous avons beaucoup parlé de Jésus : je me suis sentie enveloppée dans une atmosphère de sainteté et de sagesse, comme bien peu de fois cela arrive, en conversant avec d'autres prêtres. Je lui ai avoué que, par tempérament, je n'avais pas l'habitude de procéder de la même manière avec les autres, mais que lui, il m'inspirait confiance. Il m'a répondu : « — Vous faites bien de ne pas en parler : ils ne le comprendraient pas. »

Quand il a pris congé de moi pour s'en retourner à Rome, j'ai pleuré. Il m'a promis de m'écrire et m'a demandé d'être sa médiatrice sur terre<sup>92</sup>. J'ai, en effet, reçu de lui plusieurs lettres, auxquelles j'ai répondu : nous nous sommes aidés mutuellement par des prières à Notre Seigneur.

### **Commentaires du peuple. Nouveaux tourments**

Jésus me demandait de nouveaux sacrifices. À cause des examens médicaux et de l'intervention du Saint-Siège, mon cas est devenu plus connu : pour moi, qui ne souhaitais que l'anonymat, cela fut un martyre !

---

<sup>92</sup> Auprès de Jésus.

Ma famille ne me rapportait pas les nouvelles qui circulaient, mais, malgré cela, j'ai appris les commentaires que l'on faisait sur ma vie. Pauvres ignorants, combien de mensonges ils diffusaient ! Quelques-uns affirmaient que mon voyage à Porto avait pour but d'obtenir une pension mensuelle de la part de Monsieur Oliveira Salazar [alors Président du Conseil portugais] ; ils parlaient même de chiffres absurdes et discordants : 500 escudos pour les uns, 300 ou 200 pour les autres ; aucune tentative ne réussissait à faire taire de tels mensonges.

D'autres encore, disaient que j'y étais allée pour « mesurer mon degré de sainteté » sur une machine spéciale. Deolinda, pour faire terre cette version, répliquait : « — Si cela était possible, j'irai moi aussi, pour contrôler à quel point je le suis. »

J'éprouvais de la peine en constatant que les choses du Seigneur étaient si mal comprises.

D'autres encore propageaient que les prêtres qui me rendaient visite, recueillaient de l'argent dans les paroisses et me l'apportait et, que c'était pour cela que rien ne manquait jamais chez moi.

Autres, pour en finir, disaient que je faisais la “voyante” : en effet des personnes sont venues chez nous pour connaître leur avenir. Je les recevais avec beaucoup de sérénité, feignant ne pas comprendre leur manège, mais quand elles insistaient, je leur répondais : « — Je ne suis pas voyante, personne peut deviner l'avenir. Nous n'avons pas le droit de pénétrer dans la pensée d'autrui. Seul le Seigneur le connaît.

Et le temps passait ainsi.

## Visite d'un médecin envoyé par Jésus

Le 29 janvier 1941, j'ai reçu la visite d'un Prêtre connu, lequel était accompagné de plusieurs personnes de sa paroisse. Dès son arrivée, il me les a présentées, mais ce n'est qu'après un long moment de conversation que j'ai appris que parmi eux se trouvait un médecin. Sachant cela, je me suis sentie gênée, non pas que je sois en train de mentir, en parlant de ma souffrance, mais bonnement parce que je ne m'attendais pas à sa présence. Il est toutefois resté discret et souriant. Je ne sais pas ce que je ressentais pour lui au plus profond de moi. J'étais alors loin de penser qu'il deviendrait dans quelques instants mon médecin traitant.

Il a commencé à m'examiner minutieusement, mais avec beaucoup de prudence et de tendresse. Son examen terminé, il lui a paru judicieux d'inviter le Dr Abel Pacheco, jusqu'alors mon médecin traitant, afin de l'informer de son diagnostic. Cela m'a peinée, car j'en avais assez d'examens médicaux, mais j'ai cédé, ayant toujours en vue la volonté de Notre Seigneur et le bien des âmes.

Le premier mai de la même année j'ai été examinée par le docteur Pacheco. L'examen a duré peu de minutes, mais il a été la cause de grandes souffrances pour mon corps et pour mon âme : pour le corps parce que ses mains semblaient de fer ; pour l'âme parce que je ressentais déjà les humiliations et les résultats de cet examen. Malgré cela, j'étais encore loin d'en voir le bout ! J'ai été informée par le docteur Dias de Azevedo qu'il serait mieux que je retourne à Porto afin de consulter le docteur Gomes de Araujo, si telle était la volonté de Notre Seigneur<sup>93</sup>. Il m'a suggéré de demander la lumière divine e, car il ne voulait en rien contrarier le Seigneur.

---

<sup>93</sup> L'un des plus grands neurologues du Portugal.

Pendant un mois j'ai prié pour savoir si c'était bien là la volonté de Dieu. Plus je demandais de la lumière et plus les ténèbres augmentaient et plus profonde devenait la souffrance de l'âme, car je ne savais pas quoi faire. Finalement, le Seigneur m'a dit que c'était sa divine volonté que je parte à Porto<sup>94</sup>.

Mon état physique était assez grave. Ils craignaient de me sortir de mon lit pour un aussi grand voyage. Moi-même je craignais beaucoup : si, rien que le fait de me toucher me causait de grandes souffrances, comment pouvais-je aller aussi loin ?... Encouragée par les paroles de Notre Seigneur, j'avais confiance en lui et sous sa divine action, je me suis préparée pour partir à l'aube du 15 juillet 1941.

À quatre heures, j'avais déjà fait mes prières. Pour montrer que j'en étais contente, j'ai appelé ma sœur pour lui dire que "*nous allions en ville*" : rien que pour cacher ma douleur. Pendant que je lui disais cela, j'ai entendu la voiture qui arrivait chez nous.

Le docteur Dias de Azevedo et un monsieur de nos amis<sup>95</sup> sont entrés dans ma chambre. Après une courte conversation, pendant que ma sœur s'habillait, nous nous sommes préparés pour partir. Nous avons pris la route à 4,30 heures, afin de ne pas alarmer la population ; il faisait encore nuit. En effet, nous sommes sortis du pays sans rencontrer personne.

Mon âme était encore ans dans un plus grand silence ! Plongée dans un abîme de tristesse, sans interrompre mon intime union avec Jésus, je voyageais Lui demandant toujours davantage de courage pour les examens qui m'attendaient et en offrant mon sacrifice afin d'avoir

---

<sup>94</sup> Journal.

<sup>95</sup> Monsieur Antonio Sampaio de Trofa.

son divin Amour et pour les âmes. J'invoquais aussi la Maman du Ciel et les saints qui m'étaient les plus chers. Rien ne m'attirait et, tout ce que je voyais me causait une profonde tristesse. De temps à autre ils interrompaient mon silence pour me demander si j'allais bien ; je les en remerciais sans même sortir de l'abîme dans lequel j'étais plongée. Il faisait jour déjà quand nous sommes arrivés à Trofa, chez la personne qui nous accompagnait : là je devais me reposer et recevoir mon Jésus, en attendant de repartir pour Porto. Avant de reprendre le voyage, j'ai été portée dans le jardin de monsieur Sampaio et, soutenue par l'action divine, je me suis approchée de quelques petites fleurs que j'ai cueillies en pensant : « — Le Seigneur, quand Il les a créées, savait déjà qu'aujourd'hui je serais venue les cueillir. » Ensuite j'ai été photographiée à deux endroits différents et, de l'un à l'autre, je me suis déplacée toute seule, ce qui n'était plus jamais arrivé depuis que j'avais pris le lit,<sup>96</sup> de la même façon que plus jamais je ne m'étais retournée dans mon lit sans aide de quelqu'un. Ce fut un miracle divin, car sans lui, je n'aurais pas pu le faire.

Nous avons repris le voyage : mon âme souffrait horriblement. À six kilomètres de Porto, Notre Seigneur a retiré son action divine. J'ai commencé à ressentir les habituelles souffrances physiques qui m'ont tourmentée jusqu'à la fin du voyage. J'ai dit alors, non pas parce que je connaissais la distance, mais parce que mon état me l'a fait dire : « — Nous sommes déjà proches de Porto. » Quelqu'un a répondu : « — Nous arrivons, nous arrivons ! » En effet, j'avais pu voir qu'il ne manquait plus que six kilomètres.

---

<sup>96</sup> Sauf pendant les extases de la Passion, où elle n'avait pas besoin d'aide pour accomplir tous les gestes et déplacements.

La sortie en voiture vers le cabinet a été douloureuse, autrement dit : martyr pour le corps, agonie pour l'âme; il me semblait que j'allais mourir.

Avant d'entrer dans la salle des consultations, j'ai dit à celui qui me portait dans ses bras : « — Posez-moi, posez-moi, même si c'est sur le carrelage ! » À ce même moment le médecin est arrivé et il me fit coucher sur un brancard, où je suis restée en attendant la visite. Quelques instants avant que je ne rentre dans le cabinet, Jésus m'a libérée de l'agonie de l'âme, ne me laissant que les souffrances physiques, afin que je puisse mieux résister.

L'examen a été assez long et douloureux. Pendant que je me déshabillais, quelqu'un m'a dit de ne pas m'affliger. Moi, me souvenant ce que l'on avait fait à Jésus, j'ai dit : « — Même Jésus a été déshabillé. » Et je n'ai pensé à rien d'autre. Le docteur Gomes de Araujo, même si un peu brusque, a été prudent et attentionné.

Pendant le retour à la maison, Jésus a exercé sur moi son action divine, afin que je résiste au voyage, mais il m'a laissée de nouveau l'âme angoissée. Arrivés à Ribeirão je suis allée me reposer chez le docteur Azevedo afin d'attendre la nuit et de pouvoir rentrer au village sans que nul ne s'en rende compte.

Que ce soit dans l'une comme dans l'autre maison, j'ai été traitée avec beaucoup d'attentions, mais nul ne parvenait à me reconforter, alors même que je souriais pour cacher le plus possible ma douleur. Il faisait déjà nuit quand nous avons repris le voyage. Tout m'invitait à un silence de plus en plus profond. J'étais indifférente à tout. Pendant le trajet, je n'ai rien vu d'autre que les fleurs du jardin de Famalicão parce que quelqu'un me les avaient signalées. Nous sommes arrivés à la maison à

minuit, obtenant ainsi, que personne ne se soit rendu compte de notre absence.

Après ce voyage, mes souffrances physiques ont assez augmenté. Tout ce que je devais souffrir le jour du voyage, Notre Seigneur me l'a gardé pour le lendemain, allant de plus en plus mal.

### **Lettre à Notre Dame**

« Balasar, le 30 avril 1941

Chère Petit Maman

Pour entamer ton mois béni, je viens demander ta bénédiction, ton amour, afin que je puisse aimer le tien et mon Bien-aimé Jésus. Je veux l'aimer, beaucoup, beaucoup, jusqu'à devenir folle d'amour ; je ne veux vivre et mourir que par amour ! Aidez, ma tendre Petite Maman, votre Jésus à immoler et à sacrifier celle qui veut donner son sang et sa vie pour les âmes et pour votre Jésus. Donne-moi, ma tendre Maman, ta pureté, ton humilité, ton obéissance ; donne-moi tes vertus afin que je sois sainte, afin de rendre gloire à ton Jésus pour lequel seul je veux vivre.

Petite Maman, je te demande cette petite aumône du Ciel : je veux que le mois de mai soit pour moi soit le dernier que je passe sur terre. Je veux aller rapidement jouir de ton Jésus et de ta compagnie. Je veux continuer auprès de toi à implorer pardon et miséricorde pour le monde qui est le tien. Ta fille la plus indigne, la pauvre Alexandrina.

P. S. Je ferai tomber une pluie de grâces et d'amour sur tous ceux et celles qui, sur la terre, me sont chers. A jamais ta fille, Alexandrina.

## Visite du Révérend Père Terças. - Conséquences de cette visite

Le 27 août 1941 j'ai reçu la visite de Monsieur le curé accompagné du Révérend Père Terças et d'un autre prêtre. Cette visite fut pour moi très crispante, parce que j'ai dû faire le sacrifice de répondre devant tous à une série de questions du Père Terças. J'ai répondu consciencieusement à toutes les questions, car j'ai pensé qu'il était venu pour faire une étude, comme d'autres l'avaient fait. Cependant, le Seigneur seul sait combien cela m'a coûté de devoir parler de la "Passion" ; et ce fut surtout sur celle-ci qu'il m'interrogea.

Monsieur le Curé m'a dit que le Révérend désirait revenir vendredi, 29 août. Je ne voulais pas y consentir sans consulter mon Directeur mais, m'ayant dit qu'il devait repartir à Lisbonne ce jour-là<sup>97</sup>, j'ai cédé à sa demande, lui disant : « — Je pense que vous ne venez pas ici par curiosité, n'est-ce pas ? » Ayant été rassurée sur ce point, j'ai accepté, même si sa visite un vendredi me déplaisait assez.

Le Révérend ne manqua pas son rendez-vous, mais il est venu en compagnie de trois prêtres. J'étais bien loin de penser que cette visite me préparait un nouveau calvaire : peu après il publiait tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait appris sur moi<sup>98</sup>.

---

<sup>97</sup> C'est pourquoi il (le Père Terças) ne pouvait pas attendre la réponse du Père Mariano Pinho, directeur d'Alexandrina.

<sup>98</sup> Cette publication eût pour résultat de mettre le Père Mariano Pinho dans une situation peu confortable vis à vis de ses collègues jésuites, lesquels sont allés jusqu'à publier dans leur revue "Brotéria" un article assez virulent contre le "cas de Balasar" et, ceci sans la moindre enquête.

Que Jésus accepte les souffrances qui m'ont été causées par cette publication qui mit sur la place publique mes secrets cachés pendant de longues années.

De temps à autre, les commentaires qui étaient faits sur moi, me venaient aux oreilles : c'étaient comme des épines que les gens involontairement m'enfonçaient dans l'âme. Ceux qui lisaient cette revue-là ou écoutaient ce qui se disait sur moi, avaient sur moi des idées diverses.

Mon voyage à Porto et la publication de ma vie inquiétèrent les esprits des Supérieurs de mon Directeur spirituel au point de lui interdire de me visiter et de me fournir l'assistance religieuse dont j'avais besoin ; ils lui interdirent aussi de m'écrire et de recevoir des nouvelles de moi.

Après cela, j'ai commencé à vivre de leurres : mon Directeur spirituel, viendra-t-il aujourd'hui, viendra-t-il demain ? Ma pensée était préoccupée par mille et une choses. J'étais impressionnée me rappelant que je perdais mon temps avec des choses inutiles, mais je n'arrivais pas à détourner mon esprit de ce qui me faisait tant souffrir. Je passais quelques heures à me persuader que tout pouvait arriver comme je le pensais. Un jour, je me suis persuadée que, n'ayant pas été prévenue par mon Directeur spirituel, celui-ci viendrait célébrer la Sainte Messe dans ma chambre. J'ai pensé : il viendra demain par le train, sans me prévenir. Lorsque j'ai entendu le train s'approcher et arriver à l'arrêt, j'ai cru qu'il s'était arrêté plus de temps qu'il n'en faut, et l'idée d'un accident me traversa l'esprit : mon Directeur spirituel étant victime de cet accident, pendant lequel il aurait perdu une jambe. Les gens voulaient le conduire à Povoá, mais le Révérend refusa, alléguant qu'il venait chez moi, qu'il fallait qu'il soit conduit en ma présence. Je me suis imaginée le voir entrer dans ma chambre, porté par diverses personnes : il semblait moribond. L'une des personnes por-

tait sa jambe coupée. Quand ce tableau si vivant et saisissant s'est présenté à mon âme, j'ai eu l'impression de me mettre à genoux devant Notre Dame et de crier vers Elle : « O ma Petite Maman, montrez ici votre pouvoir », en lui recollant la jambe. Après cela, j'ai conjecturé qu'il n'était pas venu chez nous, mais qu'il avait été ramené à l'hôpital. Cela ayant été su, j'ai eu comme le sentiment que ses frères en religion se réjouissaient et disaient : voilà la preuve évidente que Notre Seigneur ne voulait qu'il aille auprès d'elle.

Des absurdités comme celles-ci, j'en ai eu d'autres, mais qui ne m'ont pas fait autant souffrir.

Ma vie a été tout entière une vie de sacrifice ; je peux presque dire que je ne sais pas ce que c'est que jouir pleinement de la vie, ce qui ne me cause d'ailleurs aucun regret. Je me sens à la fin de ma vie et, si à la peine d'avoir offensé Notre Seigneur j'ajoute la jouissance du monde, qu'elle horreur cela représente pour moi. N'avoir joui que du péché, quelle horreur.

J'aspire après l'éternité, car là seulement je saurai remercier Jésus de m'avoir choisie pour vivre cette vie de sacrifice, désireuse toujours d'aimer Jésus et de sauver les âmes.

Je sais que très peu personnes me comprendront, mais à moi, une seule chose me suffit : Jésus comprend tout.

### **Mon testament**

Mon désir est que mon enterrement soit pauvre. Je veux que mon cercueil soit d'un type ni trop beau ni trop faible, afin de ne pas attirer l'attention de personne. Je veux être habillée en blanc, comme « Fille de Marie », mais très modeste. Toutefois je sais que j'ai une robe très belle, meilleur que celle que j'avais prévue : on me l'a

offerte et, comme je n'ai pas de volonté propre, parce qu'elle est plus parfaite, j'accepte ce qu'on a bien voulu me donner.

Si cela n'est pas interdit par la Sainte Église, je veux beaucoup de fleurs sur mon cercueil. Non point que je les mérite, mais bien parce que je les aime beaucoup. S'il s'agissait de mérite, je n'aurais droit à rien.

Ma volonté est d'être mise en terre, sans cercueil en plomb. Je ne veux pas non plus de grandes cérémonies, car ma mère n'en a pas les moyens.

Sur le trajet de mon enterrement je souhait le plus grand recueillement. J'ai beaucoup de peine quand je regarde ou quand j'entends parler de la manière d'accompagner les convois funèbres.

Je ne veux pas d'autopsie ; mon corps exposé en vie aux regards des médecins suffit largement.

### **Sur ma tombe**

Je veux être inhumée, si possible, le visage tourné vers le tabernacle de notre église. De la même manière que pendant ma vie je n'ai eu d'autre désir que celui d'être tout près de Jésus au Saint-Sacrement et me tourner vers le tabernacle aussi souvent que possible, ainsi après ma mort, je veux continuer à veiller sur le tabernacle et à rester tournée vers lui. Je sais qu'avec les yeux de mon corps je ne vois pas mon Jésus, mais je veux rester ainsi afin de mieux prouver l'amour que j'ai envers la divine Eucharistie.

Je veux qu'autour de ma tombe on plante des martyrs, afin que par cette plante on sache que les ayant aimés en vie, je les aime après ma mort. Intercalés aux martyrs je veux des petits rosiers grimpants, de ceux qui ont beaucoup d'épines. J'aime et j'aimerai la vie durant les mar-

tyrs que Jésus me donne et les épines qui me blessent et je les aimerai après ma mort. Je les veux près de moi, pour montrer que c'est par les épines et tous les martyrs que nous ressemblons le plus à Jésus, que nous consolons son divin Cœur et que nous sauvons des âmes, filles de son Sang. Quelle plus grande preuve d'amour pouvons-nous donner à Notre Seigneur sinon acceptant avec joie ce qui est douleur, mépris, humiliations ? Quelle plus grande joie pouvons-nous procurer à son divin Cœur sinon en lui donnant des âmes, beaucoup d'âmes pour lesquelles il a souffert et donné sa vie ?

Sur ma sépulture je veux aussi une croix et, près de celle-ci une image de ma bien-aimée Petite Maman. Si cela est possible, j'aimerais qu'une couronne d'épines entoure cette croix. La croix signalera que je l'ai portée la vie durant et que je l'ai aimée jusqu'à la mort. La Petite Maman c'est pour montrer que ce fut elle qui m'a aidée à monter le chemin douloureux de mon calvaire, m'accompagnant jusqu'aux derniers moments de ma vie. J'ai confiance qu'il en sera ainsi. Elle est Mère, et en tant que Mère, elle ne me laissera pas seule aux derniers instants de ma vie.

J'aime Jésus, j'aime la Petite Maman, j'aime la souffrance, et ce n'est qu'au Ciel que je comprendrai la valeur de toute ma souffrance !!!

### **Quarante jours passés à Foz (1943)**

Pour satisfaire aux désirs de Monseigneur l'Archevêque,<sup>99</sup> je me suis soumise à un autre examen médical qui a eu lieu le 27 mai de cette année [1943]. Quand celui-ci m'a été annoncé<sup>100</sup>, une nouvelle souffrance s'empara de mon esprit. Mais voyant en tout cela la très sainte Volonté de Dieu, comme toujours, par obéissance, bien qu'un nouvel

---

<sup>99</sup> Celui de Braga, diocèse où vécut Alexandrina. Primat du Portugal.

<sup>100</sup> Par une lettre du Dr Azevedo.

examen médical fût pour moi bien pénible, j'y ai consenti. Lorsque j'ai appris la date de celui-ci, j'ai ardemment prié la très Sainte Vierge de me donner la sérénité nécessaire pour tout supporter avec courage et résignation, pour Jésus et pour les âmes.

Le jour fixé, mon médecin traitant, le docteur Manuel Augusto Dias de Azevedo, le docteur Henrique Gomes de Araujo, et le professeur Carlos Lima<sup>101</sup>, sont venus chez nous. Je suis restée calme et sereine ; le Seigneur m'avait exaucée ! L'un des médecins m'a demandé, tout à coup, si je souffrais beaucoup, pour qui j'offrais mes souffrances et si je souffrais volontairement. Il m'a demandé si je serais contente si le Seigneur, d'un moment à l'autre, me libérait de mes douleurs. Je lui ai répondu qu'en vérité je souffrais beaucoup, que j'endurais celles-ci pour l'amour de Dieu et pour la conversion des pécheurs. Ils m'ont demandé quel était mon désir le plus grand. J'ai répondu : « — Le Ciel. » Alors l'un d'eux m'a demandé si je désirais être sainte, comme sainte Thérèse, comme sainte Claire, et bien d'autres, et être mise sur les autels, en laissant comme elles une grande renommée dans le monde. J'ai répondu : « — C'est ce qui m'intéresse le moins ! »

Voulant ébranler ma foi en Dieu, il m'a posé encore cette question : « — Si pour sauver les pécheurs il était nécessaire de perdre ton âme, que ferais-tu ? » « — J'ai pleinement confiance que la mienne serait sauvée, en sauvant celles des autres ; mais si je devais la perdre, je dirais non à Notre Seigneur ; par ailleurs, Il ne me demanderait jamais une pareille chose. Je peux toutefois dire que j'ai offert au Seigneur mes yeux, qui sont ce que j'ai de plus cher dans mon corps, si cela était nécessaire pour

---

<sup>101</sup> Professeur de l'Université de Porto.

la conversion d'Hitler, de Staline et de tous les autres fauteurs de guerre. »

— Et pourquoi ne manges-tu pas ?

— Je ne mange pas parce que je ne le peux pas ; je me sens rassasiée, je n'en éprouve pas le besoin, par contre j'ai la nostalgie des aliments.

Après cela les médecins ont commencé l'examen que j'ai accepté dans une bonne disposition. Ce fut un examen rigoureux, mais en même temps je dois dire qu'ils ont usé de délicatesse envers mon pauvre corps.

À la fin — étant donné que je n'étais pas en état de supporter un voyage —, ils ont décidé de faire venir chez nous deux religieuses infirmières afin que celles-ci s'assurent de la véracité de mon jeûne.

Quand les médecins sont partis, le Seigneur m'a fait comprendre que leurs décisions ne se réaliseraient pas, et je suis restée alors dans l'attente de leurs nouvelles et de leurs instructions.

Le 4 juin le médecin traitant et mon confesseur ordinaire<sup>102</sup>, sont venus m'annoncer la décision des médecins, et me convaincre, moi et ma famille, de l'opportunité d'aller au "Refuge de la Paralyse Infantile" de Foz<sup>103</sup>. Je devais être placée dans une chambre sous sur-

---

<sup>102</sup> Père Alberto.

<sup>103</sup> Le Dr. Azevedo communiqua au Père Mariano Pinho la nouvelle décision: "Les médecins sont resté bien impressionnés, mais dernièrement, et contre ce qui avait été convenu, ils exigent, pour un jugement définitif, que notre infirme soit internée dans une maison de santé. Ils ont affirmé que c'était là l'avis de plusieurs de leurs collègues... et qu'ils ne voulaient pas compromettre leur renommée." (31 mai 1943).

Et quelques jours plus tard: "... Alexandrina craignait, initialement, que son départ puisse compromettre la santé de la mère... Puis elle consentit à l'internement à Foz. Aujourd'hui je suis allé à Porto et il a

veillance, pendant un mois, pour un contrôle plus direct de tout ce qui se passait en moi. Moi, sur le coup, j'ai dit non, mais aussitôt je me suis avisée, pensant à l'obéissance que je devais à l'Archevêque, et pour ne pas mettre dans une situation délicate mon directeur, le docteur Azevedo et tous ceux qui s'intéressent à moi. J'ai donc accepté la proposition, mais j'ai posé quelques conditions :

- 1 – pouvoir communier tous les jours ;
- 2 – être toujours accompagnée de ma sœur ;
- 3 – de ne plus être soumise à aucun autre examen, car je partais pour des observations et non point pour des examens.

Pendant les jours où je suis encore restée à la maison, j'ai demandé à Jésus et à la Maman du Ciel de me donner force et courage ainsi que force et courage pour les miens, qui étaient désolés. Combien de fois, pendant la nuit, le cœur oppressé et les larmes aux yeux, j'ai supplié Jésus de m'aider car j'avais l'impression que toutes mes forces m'abandonnaient et que je me voyais sans courage pour moi-même, et encore moins pour en insuffler aux autres !

---

été convenu de l'interner au « Refuge » pendant quelques jours. Je leur ai demandé, et eux ils m'ont promis, de contrôler uniquement les facultés mentales de la malade et le jeûne, mais sans la bouger... Ce qui nous intéresse c'est la survie sans alimentation." (4 juin 1943).  
Le 6 juin il informe Alexandrina: "... Nous avons convenu de vous transporter à Foz la semaine prochaine... Nul ne vous touchera sans que je sois présent et sans mon autorisation. Tout d'abord nous vérifierons le jeûne absolu qui est ce qui nous intéresse pour le rapport... Au sujet de Deolinda il a été convenu qu'elle vous accompagnera à condition qu'elle ne sorte pas du « Refuge » (qu'elle n'ait pas l'idée de sortir en ville cherchez des aliments pour sa sœur). Il vaut mieux de prendre ceci comme une plaisanterie afin de ne pas nous avilir."

Le 10 juin arriva et, tout était prêt pour le voyage vers l'hôpital de Foz do Douro. Un immense chagrin s'empara de moi, mais en même temps un grand courage m'est venu qui me permit de cacher tout ce qui se passait dans mon âme. Je déposais toute ma confiance en Jésus, et j'étais si certaine de son aide divine, que je pensais que s'il en était besoin, Il m'enverrait ses anges pour m'aider dans l'exil où me voulaient les hommes.

Quand le médecin est arrivé pour me prendre, il n'a pas eu le courage de me dire qu'il nous fallait partir ; c'est moi qui suis intervenue, lui disant : « – Allons, docteur, pour revenir il nous faut partir ! »

Nous avons pris congé. Seul Notre Seigneur sait ce que m'a coûté la séparation des miens qui, remplis de douleur, m'entouraient et m'embrassaient. Moi je ne faisais que fixer le Cœur de Jésus et de la Petite-Maman pour leur demander de la force.

En descendant les escaliers sur un brancard, j'ai dit aux miens, pour les encourager : « – Courage ! Que tout ceci serve pour Jésus et pour les âmes ! » Mais je n'ai rien pu dire d'autre, tellement mon cœur était oppressé, et aussi pour retenir mes larmes. Il le fallait pour ne pas augmenter davantage leur chagrin. À peine déposée dans l'ambulance, j'ai été entourée par une centaine de personnes, qui avaient les larmes aux yeux. J'ai entendu aussi les sanglots de ma mère et des autres parents. La douleur qu'alors j'ai éprouvée est indicible. J'avais hâte de partir, et partir vite ; mon cœur battait si violemment que j'avais l'impression qu'il me cassait les côtes. J'ai dit alors à Jésus : « – Acceptez toutes les pulsations de mon cœur comme autant d'actes d'amour pour le salut des âmes. »

Le voyage fut difficile. Je pensais que mon cœur n'y résisterait pas. De temps en temps je regardais ma sœur ; elle était si abattue ! Le médecin disait qu'il n'était pas

difficile de voyager avec des malades comme moi parce qu'il me voyait toujours souriante. Mais Jésus seul sait combien grandes étaient l'amertume de mon cœur et les tourments de mon pauvre corps. À cause des secousses de l'ambulance je me sentais déprimée, mais je répétais inlassablement : « — Tout pour votre amour, Jésus ! Que l'obscurité de mon âme puisse éclairer d'autres âmes ! »

Près des dernières maisons de Balasar, Monsieur Sampaio releva les rideaux de l'ambulance. J'ai remarqué que le médecin avait les larmes aux yeux. Je lui ai dit : « — Nous voilà bien ! » Et je lui ai demandé ce qui se passait. Il m'expliqua alors que sur le bord de la route quelques enfants nous avaient jeté des fleurs. Je me suis sentie toute attendrie et c'est avec peine que j'ai pu retenir mes larmes. Quand nous sommes arrivés à Matosinhos<sup>104</sup>, le médecin décrocha les rideaux afin que je puisse regarder la mer. Un énorme silence m'envahit et, en observant le continuel va-et-vient des vagues venant mourir sur la plage, j'ai demandé à Jésus que mon amour, lui aussi, soit continuel et permanent.

Arrivés près du "Refuge", le docteur Gomes de Araujo s'opposa à ce que l'ambulance s'avance jusqu'à la porte. Il chargea quelques hommes de prendre mon brancard et de m'emmener ainsi, après m'avoir recouvert le visage afin que personne ne me reconnaisse. Mon cœur s'est attristé davantage, me représentant ce que ce serait de passer de longs dans un tel établissement. Ainsi recouverte il me semblait être dans un cachot et je me demandais à moi-même : « — Quel crime ai-je commis ? »

La montée des escaliers du "Refuge" m'a causé bien des peines car l'on me portait la tête en bas. Ce ne fut qu'une fois dans ma chambre que mon visage fut découvert. Là

---

<sup>104</sup> Ville située au bord de la mer, à quelques kilomètres de Porto. Port de mer important.

j'ai été entourée par le docteur Araujo et par quelques dames qui devaient me surveiller par la suite. Ensuite on m'a placée dans mon lit.

À ma sœur ils avaient attribué une autre chambre, contrairement à ce qui avait été convenu. Ce fut l'un des plus grands sacrifices que l'on pouvait exiger de moi : comment pouvais-je rester sans elle, elle qui savait comment me bouger quand c'était nécessaire et m'aider avec de bonnes paroles qui m'étaient d'un grand secours pour supporter mon douloureux calvaire.

À peine m'avait-on allongée sur le lit que Deolinda s'est présentée sur le seuil de la porte avec la valise contenant le linge. Le docteur Araujo, la voyant, hurla comme un forcené : « — Hors d'ici cette valise ! » Ce fut là une autre épine parmi tant d'autres. Ensuite il commença à donner ses ordres : « — Mesdames les assistantes, la malade peut dire tout ce qu'elle voudra, mais vous n'êtes pas autorisées à lui poser des questions. »

Ces ordres ayant été donnés, il se retira et je suis restée seule avec le médecin <sup>105</sup> et deux dames; celles-ci ayant été désignées pour rester en permanence auprès de moi pour surveiller tous mes mouvements.

Quand, déjà il faisait nuit, le docteur Azevedo se préparait pour partir, je n'ai pas pu retenir davantage les larmes. Lui, alors, bien plus qu'avec du respect, avec tendresse pour ma douleur, il m'a dit : « — Ayez du courage ! Demain je reviendrai. »

Oui, j'ai pleuré malgré moi, mais j'ai offert mes larmes si amères à mon Bien-Aimé Jésus. Me voyant ainsi désolée il fut admis que ma sœur reste dans ma chambre avec l'une des surveillantes, afin qu'elle lui apprenne la façon

---

<sup>105</sup> Le docteur Azevedo.

de me bouger. Mais il m'a été précisé de suite : « — Seulement cette nuit, jamais plus ! »

Le lendemain, vendredi, commença pour moi, dans cette maison, un vrai calvaire. À l'heure de l'extase, comme il arrive tous les vendredis, ma sœur est venue auprès de moi ; mon médecin traitant, et une infirmière étaient aussi présents.

Aux observateurs présents, aucun détail n'a échappé, et tout a été divulgué et commenté. Par exemple que monsieur Sampaio avait sorti sa montre..., que ma sœur s'était agenouillée en entendant les paroles de l'extase... ; que l'une des infirmières avait pleuré, etc. ... Le docteur Azevedo, comme toujours, a écrit le colloque de l'extase pour le remettre aux médecins. Deolinda, qui avait reçu l'ordre de ne plus revenir dans ma chambre, était attristée et elle dit : « — Ne pourrais-je voir ma sœur même si ce n'est que depuis le seuil de la porte de la chambre ? Pensez-vous que mon regard puisse l'alimenter ? » Inclignée sur mon lit elle pleurait, inconsolable.

Ce fut alors que je lui ai dit : « — Ne t'affliges pas, Notre Seigneur est avec nous. » L'assistante qui avait pleuré pendant l'extase, lui tapant sur l'épaule lui dit : « — Ne pleurez pas, le docteur Araujo est un homme d'une grande charité ! » Il a suffi cette phrase à l'adresse de ma sœur pour que cette assistante soit renvoyée de ma surveillance ; nous ne l'avons revue que dans les derniers jours, mais accompagnée, quand déjà ils avaient les preuves de la vérité.

Ceci est arrivé à cause d'une assistante qui a été mon bourreau pendant toute la durée de mon séjour à Foz. Elle ne peut pas s'imaginer ce qu'elle m'a fait souffrir. Que le Seigneur lui pardonne.

Dans la nuit du vendredi au samedi j'ai eu l'une de ces crises de vomissements qui me font tant souffrir. Cela

m'a été d'autant plus pénible que je n'avais personne pour me soutenir.

Le samedi le docteur Araujo est revenu pour voir comment j'allais et pour se renseigner sur ce qui était arrivé. Ma prostration était telle que je ne me suis même pas rendue compte quand il a frappé à la porte, toujours fermée à clef. Je ne l'ai entendu que quand, tout près de moi, il susurrait à l'infirmière : « — Elle est condamnée ! Elle est condamnée ! » À ces paroles j'ai ouvert les yeux et je lui ai dit : « — Docteur, même chez moi j'ai de pareilles crises. » Il m'a répondu immédiatement, d'un ton impérieux : « — Mademoiselle, ne croyez pas être venue ici pour jeûner ! » J'ai compris ce qu'il voulait dire et je me suis sentie profondément blessée.

Informé sur ce qui était arrivé le vendredi, il a voulu lire le récit de l'extase et il commenta, furieux : « — Il paraît impossible que le docteur Azevedo, si intelligent, se laisse séduire par de semblables choses ! Il faut en finir avec tout ceci. En attendant, enlevons d'ici toutes les horloges afin que cette malade ignore jusqu'à l'heure qu'il est » (Comme si le Seigneur avait besoin d'horloge !).

Constatant mon état, il aurait voulu me soulager à l'aide de médicaments, mais je m'y suis opposée. Combien de fois les infirmières se sont approchées de moi, me croyant morte ! Cinq jours d'une continuelle agonie, davantage dans l'âme que dans le corps, se sont passés. Pendant les crises de vomissements, ils ne permettaient pas à Deolinda de venir à côté de moi, alors que chez nous, parfois, deux personnes n'étaient pas de trop pour me tenir. Ils étaient tous persuadés que les crises étaient dues au manque d'alimentation et que, ainsi exilée et sans personnes qui ait pu me la procurer, j'aurais besoin de la demander, sinon je mourrais. Comme ils se trom-

paient ! Ils ne savaient pas que l'aliment me venait de la sainte Hostie que je recevais tous les jours.

En ces jours, mon médecin traitant est venu me voir et ma sœur, sans que je le sache, l'a mis au courant de tout. Il est venu près de mon lit sans que je me réveille ; l'infirmière lui suggéra que j'avais besoin de médecine. Ce fut à ce moment-là que j'ai ouvert les yeux et que j'ai entendu ce qu'il lui répondait : « — Cette malade est venue pour que l'on constate son jeûne et pour rien d'autre. J'espère que le docteur Araujo respecte ces conditions. Je ne permets pas qu'on lui fasse des piqûres ou n'importe quoi d'autre, à moins qu'elle ne le demande elle-même. Vous verrez, les crises passeront, les cernes autour des yeux disparaîtront, le teint et le pouls deviendront normaux, ou presque, car l'air marin ne les favorise pas. Je vous assure d'une chose, madame : vous mourrez, je mourrai, mais la malade ne mourra pas dans cet hôpital. »

Ensuite, assis à côté de moi, il me prodigua un peu de ce réconfort dont j'avais tant besoin. Par la volonté de Dieu, cinq jours plus tard, les vomissements ont cessé, le teint est redevenu normal, ainsi que la luminosité des yeux. Pendant la visite suivante de mon médecin l'assistante le salua par cette phrase : « — Regardez, docteur, regardez ce beau visage ! » Et le docteur de lui répondre délicatement mais néanmoins fermement : « — C'est le résultat des côtelettes qu'elle a mangé et des piqûres qu'elle a prises ! »

Jésus a bien voulu montrer encore une fois son pouvoir sur cette humble créature. Toutes les assistantes accomplissaient scrupuleusement les consignes du médecin et elles ne m'ont jamais abandonnée un seul instant. Elles n'ouvraient la porte de la chambre que pour laisser entrer les médecins et les infirmières.

En dépit de ma transformation, ni le médecin ni les infirmières ne voulaient se convaincre que je pouvais vivre sans manger. En effet, ils utilisaient parfois des arguments pour m'intimider: ils passaient ensuite aux phrases pleines de tendresse et d'intérêt pour ma personne. Dans leurs discours je les ai entendues dire que mon cas relevait de l'hystérie ou à un quelconque phénomène inexplicable. Un jour j'ai raconté au docteur Dias de Azevedo tout ce que j'avais dans mon âme si attristée : « Pour être traitée comme une hystérique je n'ai pas besoin des rester là. Mais il m'a encouragée et m'a redonné confiance. Je lui ai obéi pour faire en tout, la volonté de Dieu. Le docteur Araujo venait me voir deux ou trois fois par jour, mais jamais à la même heure. Je pense qu'il le faisait ainsi pour voir s'il découvrait quelque chose. Une fois il est entré dans ma chambre la nuit, quand s'y trouvait l'assistante que certains ont appelée du sobriquet de « cardinal-diable. »

Même si je vivais jusqu'à la fin du monde, je ne pourrais oublier l'impression que j'éprouvais quand le docteur ouvrait et ensuite fermait immédiatement la porte : je restais comme suspendue à ce qu'il avait dit. J'éprouvais une telle impression que dans mon cœur et dans mon âme la tristesse augmentait. Combien de fois je répétais à Jésus : « Que cette nuit puisse contribuer à donner de la lumière à ceux qui m'entourent et à toutes les âmes qui vivent dans les ténèbres. »

Lors des conversations et des interrogatoires, le docteur Araujo utilisait tous les arguments possibles pour me convaincre de manger, me disant que Dieu n'était pas content de mon jeûne. Il a même essayé de me faire avoir des scrupules. En outre, les infirmières ont essayé de me prendre par les sentiments. Avec l'une des infirmières, il a également essayé de me faire perdre la foi. Il s'est servi de tout ce que son intelligence avait de meilleur, me sou-

mettant à des interrogatoires interminables et torturants afin de me décourager, persuadé que tout ce qui se passait en moi était dû à une influence humaine et non pas divine. Si à chaque fois que j'étais interrogé j'avais l'impression de me trouver en face d'un loup habillé en agneau, ce jour-là ce fut bien pire : il me semblait voir en lui Satan lui-même qui, avec art et des sourires malins, voulait m'ôter la foi et me convaincre que tout cela n'était qu'illusion.

Il me disait : « — Soyez convaincue, mademoiselle, que Dieu ne veut pas que vous souffriez ! S'il veut sauver les autres, qu'il les sauve Lui-même, il en a le pouvoir. S'il est vrai que Dieu récompense ceux qui souffrent, il n'y a pas de récompense adéquate pour vous qui avez déjà trop souffert. »

Mais, mon Dieu, je sais que vous êtes infini, infini en pouvoir, infini dans les récompenses.

S'il en était comme il me dit, pour qui je souffre ?

Il accompagnait ses paroles d'un regard malicieux, démoniaque – c'était l'impression que j'avais. Je lui ai alors répondu :

« — Elles sont si grandes, si grandes les choses de Dieu ! Et nous, nous sommes si petits, moi en tout cas ! » L'espace d'un instant il se tût, ensuite, indigné, il s'est exclamé : « — Vous avez raison, mais moi, je suis une personne bien plus grande ! » Et il est sorti.

Il était bien loin de connaître cette loi d'amour pour les âmes ! S'il avait compris la valeur d'une âme, il verrait alors que tout ce que nous faisons n'est jamais de trop pour les sauver.

Les humiliations et les sacrifices affluaient constamment. Si du moins j'avais su bien les supporter, j'aurais tant eu à offrir à Jésus. On me présentait toujours de nouvelles

choses qui réclamaient de moi humiliations et sacrifices. J'avais au pied de mon lit une photographie de Jacinta <sup>106</sup> de Fatima. Je la regardais avec amour et, sans craindre que les assistantes le répètent au docteur, je soupirais : « — Chère Jacinta, malgré ton jeune âge, tu as pu évaluer combien coûtent ces choses ! Du Ciel où tu demeures, aide-moi ! » Seule l'aide du Ciel et les prières des âmes bonnes pourront me donner force pour cheminer dans un si douloureux calvaire, et supporter le poids de cette croix si pesante.

Toutes les fois que le docteur Gomes de Araujo entrait, il me tenait le même discours et me laissait très épouvantée quand il me disait : « — Nous avons beaucoup à parler. »

Quand je le voyais sortir, je respirais profondément et je me disais : “Béni soit le Seigneur pour ton départ !” Mais la pensée qu’il reviendrait bientôt, me procurait une très amère souffrance.

Un jour, assis à ma droite, il cherchait à me convaincre que j’étais dans l’illusion. Il a commencé par un discours très vague sur la Médecine et sur l’un de ses professeurs et d’un Collège de Porto, où il avait passé bien des heures, pendant la nuit, à écrire un volumineux document et, convaincu qu’il avait réussi son étude, il est allé retrouver son professeur pour lui faire part du résultat de ses leçons. Le professeur lui disait : « — Êtes-vous sûr de ce que vous avez écrit ? » Et il affirmait à chaque fois en être certain, pour telle et telle raison. La conversation se prolongeait et moi je fixais le docteur faisant semblant de ne pas comprendre où il voulait en venir, et je disais en moi-même : « — Tu fais tant de détours pour arriver tout

---

<sup>106</sup> Cette photographie de l’une des trois voyantes de Fatima, lui avait été envoyée par le Père Mariano Pinho. Elle la gardait toujours auprès de son lit. Elle s’y trouve encore aujourd’hui (1996).

près ! » Mais le docteur poursuivait : « – J'étais convaincu d'avoir fait un excellent travail ; le professeur m'a laissé parler et ensuite m'a démontré que j'avais tort. Je suis resté sans souffle : mon Dieu, tant d'heures de perdues ! Combien d'heures d'illusion ! Ma longue étude s'était écroulée en quelques minutes ! » Moi qui savais où il voulait en venir, je lui ai dit, à ce moment-là, en souriant : « – Mais mon cas ne s'écroule pas, docteur ! J'ai été guidée par un directeur très saint et très sage, et qui m'a étudiée pendant de longues années. Si l'œuvre est de Dieu, personne ne la faire s'écrouler ! »

Le docteur, un peu embarrassé, faisant semblant que ce n'était pas celui-là le but de ses paroles, a conclu : « – Ah non !... », essayant de me convaincre que ce n'était pas là le sens de ses paroles, il s'est levé en hâte et sortit. Il en était temps.

O mon Jésus, ce n'est qu'à vous que je peux me confier, mes larmes n'étaient que pour vous. Je chantais avec le plus grand enthousiasme, mais au-dedans de moi et dans mes yeux il semblait n'y avoir ni soleil ni jour. Pendant la nuit, quelques fois, je me demandais : Que peut faire ma sœur, à cette heure-ci ? Pleure-t-elle ?" Pensant qu'elle souffrait à cause de moi, une fois je n'ai pas pu retenir mes larmes. Combien j'ai alors pleuré ! Je n'avais qu'une crainte : déplaire à Jésus. Mais Lui, Il savait que j'acceptais tout par amour pour Lui, avec un immense désir de Lui gagner des âmes. En effet, je Lui ai offert mes larmes comme autant d'actes d'amour pour les Tabernacles. Plus la désolation est grande, plus grand est aussi l'amour, n'est-ce pas ainsi, mon Jésus ? Acceptez tout cela. Le seizième et le trentième jour de mon séjour, j'ai reçu la visite de maman. J'avais une si grande envie de la voir ! Elle n'a pu rester que très peu de temps avec moi et toujours sous le regard inquisiteur des surveillantes. Elle pleurait et moi, je faisais semblant de ne pas avoir de

chagrin : je lui souriais, je plaisantais avec elle, je la cajolais, et avec mon sourire trompeur<sup>107</sup>, je cachais la tristesse de mon âme, en retenant les larmes qui à tout prix voulaient couler. Je l'ai encouragée, m'épanchant intérieurement avec Jésus. C'était ma croix : ne devais-je pas la porter par amour de Jésus qui est mort pour moi ?

Mes journées passaient ainsi, dans une continuelle lutte, entrecoupée seulement par l'alternance des infirmières qui se succédaient selon la volonté du médecin. À cause de certaines d'entre elles, j'ai beaucoup souffert, parce qu'elles outrepassaient les limites de leurs droits et de leurs devoirs.

Le jour est arrivé où le docteur, convaincu désormais de la vérité<sup>108</sup>, permit un plus grand relâchement, autorisant pour quelque temps la venue de ma sœur, même si toujours sous la surveillance de l'assistante. Il permit également la visite, même si rapide, des sœurs Franciscaines du "Refuge". Nous avions déjà projeté de faire savoir à la maison la date de notre retour quand, inopportunément surgit un contretemps.

L'une des infirmières surveillantes ayant parlé de mon cas à un certain médecin qui ne me connaissait pas, et connaissait encore mon cas, a fait naître des doutes.

---

<sup>107</sup> Alexandrina a toujours eu des souffrances soit physiques soit morales à tel point qu'elle dit un jour à Dom Umberto: "J'ai tant souffert dans ma vie que, en y repensant, il me semble ne pas avoir eu aucun jour sans douleurs... Il n'existe pas dans mon corps aucun le moindre endroit qui n'ai pas souffert".

Malgré cela, elle avait toujours le sourire et chantait.

<sup>108</sup> Le docteur Azevedo, à la date du 4 juillet, écrivait au Père Mariano Pinho : "... La malade est depuis le 10 juin sous observation jour et nuit: son abstinence (de solides et liquides) a été vérifiée, elle n'a produit la moindre goutte d'urine; elle conserve le même poids et ses facultés sont très lucides..." Puis le 12 du même mois: "Le jeûne a été absolu, les analyses de sang normales... Les médecins affirment que chez Alexandrina le surnaturel est évident".

Il s'est permis d'affirmer que ces choses-là étaient impossibles, que les assistantes s'étaient fait bernier et qu'il ne croirait qu'un envoyant auprès de moi l'une de ses infirmières de confiance.

Le docteur Araujo, indigné par la méfiance manifestée vis-à-vis de ses assistantes, lui imposa d'envoyer lui-même, auprès de moi, une personne plus âgée, en qui il aurait entièrement confiance : il choisit sa propre sœur. Et alors que nous pensions nous voir libérées de notre douleur, ce fut alors qu'une nouvelle épreuve, bien plus triste et douloureuse, nous a été imposée.

Le docteur Araujo est venu nous convaincre de la nécessité de rester encore dix jours. Ma sœur n'était pas d'accord, mais il insista argumentant qu'il était nécessaire de convaincre l'autre médecin. J'ai dit alors à ma sœur : « — Quand on y a passé trente jours, on peut bien y passer quarante. » Et l'affaire fut ainsi réglée.

Le docteur Alvaro, en vérité, n'exigeait pas dix jours. Pour se convaincre il lui suffisait que je reste quarante-huit heures de plus, sans manger ni rejeter.

Mais ce fut le docteur Araujo qui, délicatement, pour l'honneur de son nom, invita l'assistante à rester un jour de plus, puis un autre jour.

Sa mission terminée, cette surveillante est revenue me voir plusieurs autres fois, convaincue maintenant de la vérité. Cette dernière période fut un nouveau calvaire que j'ai offert à Notre Seigneur et à la Petite-Maman : dure épreuve, mon Dieu !

Le docteur Araujo, sans aucune explication, prit la bourse en caoutchouc que j'avais sur l'estomac et une carafe d'eau que les assistantes conservaient pour humidifier le mouchoir que je tenais sur le front, et versa dans les deux récipients je ne sais quoi : si j'avais sucé le mouchoir ou

bu de l'eau de la bourse en caoutchouc, comme l'a dit par suite le docteur Alvaro, j'aurais eu des indispositions qui leur auraient permis de s'en rendre compte. Il ordonna ensuite aux assistantes de ne plus changer la glace de la bourse même si je le demandais. Ses ordres ont été respectés, bien que la nouvelle assistante ait essayé, à plusieurs reprises de changer la glace. Moi-même, je lui disais quelquefois : « — Enlevez-moi la bourse quelques instants afin qu'elle rafraîchisse, puis remettez-la-moi de nouveau. Il est nécessaire d'obéir aux ordres du médecin. » Nous étions revenus au point de départ, sauf que bien plus strict. Il a finalement été interdit de me parler de Jésus, car il pensait que de cette façon il pourrait ôter ce que nous avons de plus intime en nous. Un jour, le docteur m'a dit : « — Je n'admettrai pas que vous appelez votre sœur plus d'une fois la nuit. » La surveillante, plusieurs fois, comme pour me tenter, et avec une intention tortueuse — c'est l'impression qu'elle me donnait — me disait : « — Pauvre sainte, toujours dans cette même position ! Je vais appeler votre sœur ! »

« — Je vous en remercie, madame, mais je ne le veux pas. Ce sont les ordres du médecin : ma sœur ne doit venir qu'une seule fois ! »

Quand ma sœur toquait pour entrer, cette seule fois qui lui était permise par le docteur, pour me changer de position, la nouvelle assistante allumait la lampe, ouvrait la porte et se plaçait à côté de ma sœur. Aussitôt que celle-ci quittait la chambre, l'assistante, simulant de la compassion envers moi, pour le froid que j'aurais pu souffrir, et comme si elle raccommodait les draps et les couvertures, me découvrait complètement pour voir si Deolinda n'avait rien laissé dans le lit.

Je comprenais très bien son intention, mais sous prétexte de commodité, je levais les bras au-dessus des

coussins afin qu'elle puisse mieux faire son inspection.  
« — Mon Jésus, tout et uniquement pour votre gloire ! »

Les séductions pour me faire manger quelque chose de son repas n'ont pas manqué ! Elle me présentait un morceau, sans mot dire, et moi, je lui souriais. Si l'invitation était verbale, je lui disais : « — Merci », mais toujours souriante, faisant semblant de ne pas comprendre sa malice.

Combien de fois, pour mieux me surveiller, on m'a ôté les couvertures !

La nuit, particulièrement quand je ressentais davantage la solitude, le temps me paraissait très long. Je sentais mon cœur, tel un arbre aux racines épaisses, bien plantées dans le sol, et que la furie d'une grosse tempête arrachait, le jetant à terre... Il me semblait que tout et tous me piétinaient. Même en l'expliquant de la sorte, je sens que je ne dis rien de comparable à ce que j'ai souffert. Encore aujourd'hui je revis dans ma mémoire ces choses-là et j'éprouve un vrai tourment. Seul l'amour pour Jésus et pour les âmes me permet de supporter une telle épreuve ! Quand je sentais s'approcher le docteur, je disais : « — Voilà qu'arrive le bourreau qui vient visiter la pauvre prisonnière par amour de Jésus et des âmes. Je n'ai offensé personne d'autre que vous, ô mon Jésus, mais les hommes veulent, sans même s'en rendre compte, que de cette façon, je paie mes ingratitudes ! »

En voyant ma sœur épouvantée parce que quelqu'un lui avait dit que mon échéance était proche parce que je n'évacuais pas, j'ai cherché à lui redonner courage. Pauvres hommes ! Jésus sait faire les choses bien mieux qu'eux !

## **Enfin libérée !...**

La veille du départ fut un jour de visites. Tous les enfants du “Refuge” sont passés devant moi. J’ai prié avec eux et je leur ai distribué des caramels.

Ma sœur ne semblait plus la même : tous s’en sont rendu compte. En plus des enfants, environ mille cinq cents personnes sont venues me visiter... Les policiers ont dû intervenir pour maintenir l’ordre. L’un d’eux s’est posté à côté de moi, se contentant de répéter inlassablement : « En avant ! Allez, allez, avancez ! »

Quelle impression que ce mouvement de foule ! Ni les suppliques de ma sœur ni les policiers n’ont réussi à le contenir.

Le médecin lui-même, depuis la fenêtre, a dû intervenir pour que l’on arrête un tel mouvement sinon on allait me tuer. Combien de personnes ont pu penser que la malade était décédée ! Moi, en effet, je me sentais humiliée, las et exténuée, ayant un sentiment de gêne pour les baisers que je recevais et les larmes que l’on laissait tomber sur mon visage, comme signe d’une estime que je ne mérite pas et que je ne veux pas.

Restée seule, j’ai d’abord demandé à ma sœur de me laver. Dans la matinée du jour de notre retour<sup>109</sup>, le médecin, qui n’avait presque pas dormi vu sa responsabilité, est venu au “Refuge” où beaucoup de monde attendait pour me voir. Il est resté à côté de moi et a permis l’entrée de quelques personnes.

Puis il nous a dit que nous étions libres, que leurs observations étaient terminées. Il autorisa ma sœur à manger dans ma chambre, puis ajouta : « — En octobre je vien-

---

<sup>109</sup> Le 20 juillet 1943.

drai vous visiter à Balasar, non plus comme médecin espion, mais comme un ami qui vous estime »<sup>110</sup>.

Reconnaissante, j'ai baisé la main du docteur de Araujo et je l'ai remercié pour son intérêt envers moi. Je l'ai fait avec sincérité, parce que, bien qu'il ait été sévère et rude envers moi, il montra une attention sérieuse envers mon cas.

Dans l'après-midi de cette journée du 20 juillet, les religieuses et les surveillantes sont venues me dire au revoir. Elles m'ont toutes fait des cadeaux. Certaines sont même venues assister à mon départ. Alors que j'étais déjà installée dans l'ambulance, l'une d'elles m'a aspergée de parfum, alors qu'une autre dame m'a offert un bouquet d'œillets. Au cours du voyage j'ai reçu quelques bouquets de fleurs. Je les ai acceptés par délicatesse, bien loin de penser qu'ils seraient par la suite un prétexte à certains pour me faire souffrir<sup>111</sup>. Ni le parfum, ni les fleurs n'ont été pour moi un motif de vanité. Quand, pendant le voyage, nous nous arrêtions pour reposer, si je voyais que des gens s'approchaient, par admiration pour moi, je disais à mon médecin traitant : « — Ne nous arrêtons pas, docteur, allons plus loin. »

J'ai dû être indélicate, mais lui, il s'est montré toujours d'une extrême patience.

Je vivais davantage à l'intérieur qu'à l'extérieur de moi. La mer était tout ce qui se présentait devant mes yeux, m'invitant au silence, au recueillement en Dieu. Je n'avais pas de quoi être vaniteuse : tout ce qui m'arrivait

---

<sup>110</sup> Il est en effet venu, comme il l'avait promis.

<sup>111</sup> "Certaines personnes se sont scandalisées parce que d'autres offraient des fleurs à Alexandrina: la chose fut même commentée par des prêtres qui ont réprouvé cette popularité, et considéré comme une preuve de faiblesse de la part de la servante de Dieu." (*Lettre de Deolinda au Père Umberto du 22 novembre 1971*).

était plutôt motif d'humiliation, de me rendre si petite, minuscule. Qu'en serait-il de moi si je devais être jugée par le monde ! On déposa tant de malice là où il n'y en avait aucune. Pardonnez-leur, Jésus. Ils ne connaissent pas vos méthodes !

Je me suis émue des larmes des surveillantes et des autres gens. Il a été nécessaire de faire appel à la police pour contenir le peuple. Je suis sortie joyeuse de cette maison bénie, pour avoir accompli mon devoir et parce que j'allais rentrer, rencontrer les miens et ma chère petite chambre dont j'avais la nostalgie. Quand je me suis retrouvée dans ma petite chambre, je croyais rêver ! J'ai pleuré, mais des larmes de joie. Une fois déposée sur mon lit, pendant bien longtemps, je n'ai plus permis que l'on me touche ; de continuels gémissements m'échappaient, à cause des douleurs de plus en plus fortes, dues, probablement au voyage.<sup>112</sup> Maintenant je me dis : Pourquoi me suis-je sacrifiée ? Par vanité, peut-être ? Pauvre monde ! Vanité ? Pourquoi ? Que sommes-nous sans Dieu ? Qui pourrait souffrir autant seulement par veine gloire ou par vanité ?

Quarante jours à Foz ! Dieu seul sait ce que j'y ai enduré, combien d'épines me blessaient, combien de flèches plantées dans mon cœur ! Combien d'humiliations ! Combien d'humiliations !

Le docteur Azevedo avait raison quand, pendant le voyage aller, en me plaçant un mouchoir humide sur le front, il me disait : « — Vous avez quelques cheveux blancs, mais au voyage de retour, vous en aurez encore davantage. » Et, en effet, c'est ce qui est arrivé : il avait

---

<sup>112</sup> Il est bon de signaler que les routes portugaises, à ce temps-là, étaient très mauvaises et mal entretenues, particulièrement les secondaires qui reliaient les petits villages entre eux.

déjà le pressentiment de ce qui m'attendait. Mais il est si bon de tout supporter pour Jésus !

## APPENDICE

Âgée de six ou sept ans je n'aimais pas rester sans rien faire, alors je m'occupais à tout mettre en ordre à la maison. J'aimais beaucoup aller laver le linge au bord de la rivière. Quand je n'avais rien d'autre à laver, j'ôtai mon tablier et je le lavais. Je m'occupais également à ranger le bois, faisant des rangées bien empilées et très droites.

D'autres fois c'était dans le jardin que je travaillais, m'occupant des plantes qui devaient fleurir que nous offrions ensuite pour embellir les autels de l'église.

J'aimais que tout soit propre et bien ordonné, même quand j'étais malade.

Je n'aimais pas la saleté, alors je nettoyait tout, même le plus répugnant, parce que cela me rendait joyeuse de voir ensuite que tout était impeccable.

Peu après notre retour de Povoá de Varzim – où j'ai appris le peu que je sais – nous sommes venues habiter au lieu-dit Calvário. La maison où nous vivons n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. La cuisine était au sous-sol. Lors de la première nuit que nous y avons passée, ma mère m'envoya vider à l'extérieur de celle-ci une bassine d'eau. J'ai eu peur et c'est pour cela que j'ai refusé d'y aller. Ma mère me gifla. Faisant preuve de mauvaise volonté, je n'ai jamais dit à ma mère : je n'y vais pas. Dieu m'en garde ! Elle nous corrigeait sévèrement et gare à nos oreilles !...

À l'âge de douze ans, Deolinda a commencé son cours de couturière. La première pièce confectionnée, a été une chemise pour moi ; mais, par sa taille, on dirait plutôt une chemise de garçon. Moi, malgré mes neuf ans, je me

suis moquée d'elle. J'ai enfilé la chemise sur mes habits et je me suis rendue à la maison. Ma sœur, riant à tout rompre, me suppliait : « — Enlève cette chemise ! Tu n'as pas honte de te donner en spectacle de cette manière ? »

Je n'en ai pas tenu compte et... riant, moi aussi, j'ai parcouru les quelques cinq cents mètres qui me séparaient de la maison.

À Sainte-Eulalie de Rio Covo (je devais avoir 11 ou 12 ans) vivaient mes oncles, qui sont tombés malades, atteints par la fièvre espagnole. Ma grand-mère, puis ma mère se sont relayées pour les secourir, mais elles aussi ont été atteintes par la maladie. Alors, encore que nous soyons bien jeunes, nous y sommes allées, ma sœur et moi.

Une nuit, mon oncle est mort. Nous y sommes restées jusqu'à la Messe du septième jour.

Une fois, il a fallu aller chercher du riz, mais en traversant la chambre où se trouvait le corps de mon oncle. Arrivée au seuil de la porte, la peur m'a envahie; je n'ai pas eu le courage d'y entrer; il a fallu que ma grand-mère m'accompagne. L'autre soir j'ai été chargée de fermer la fenêtre de cette même chambre. Arrivée dans la salle contiguë de celle-ci, je me suis encouragée moi-même, me disant : « — Je dois vaincre la peur. » — Et, ce disant, en marchant doucement, j'ai ouvert la porte et je me suis rendue dans la chambre où se trouvait la dépouille de mon oncle. Depuis lors, je n'ai plus jamais eu peur: j'avais vaincu de ma peur.

Lorsque j'avais mes douze ou treize ans, j'étais assez forte. Je me souviens qu'un jour, un homme se vantait devant quelques jeunes filles d'être très robuste. Je me suis lancée contre lui, qui ne s'y attendait pas, et je l'ai attrapé et mis par terre. Il s'est mis à crier : « Laisse-moi ! Laisse-moi ! ». Je ne l'ai laissé que quand j'ai bien

voulu : mon but était uniquement celui d'obtenir que lui, étant un homme, puisse montrer la force dont il se vantait.

Vers les 13 ans j'ai dû gifler lourdement un homme marié qui m'avait adressé des paroles indécentes... J'ai tourné le dos à un jeune homme riche qui m'attendait à un endroit solitaire, par où je devais passer, pour me parler d'amour.

Âgée de quatorze ans, j'aimais assister les moribonds. Je me souviens des cas d'un pauvre homme qui était aux portes de la mort et d'une jeune fille mon amie. Je suis allée visiter cet homme et je l'ai trouvé recouvert de haillons. Aussitôt j'ai couru chez moi et j'ai demandé à ma mère de lui prêter des couvertures. Elle me les prêta volontiers. Toute heureuse, je les ai emportées et je suis restée pour tenir compagnie à la fille du malade, lequel a vécu encore douze jours. Pendant ce temps, un homme est venu demander du bois à la jeune fille, mais elle n'en avait pas. Alors l'homme commença à l'insulter. J'ai dit alors : « — Elle n'a pas eu le temps d'aller en chercher, que peut-elle y faire ? » L'homme me dit ensuite : « — Si je ne tenais pas compte de la générosité de ta mère, je te mettrais volontiers deux bonnes gifles ! » Mais il ne l'a pas fait, parce que je me suis tue. Autrement, il me les aurait mises et, moi, j'en aurais été pour mes frais...

Une fille est venue, un jour nous informer que l'une de ses voisines était sur le point de mourir. Ma sœur a pris son livre de prières, de l'eau bénite et s'en est allée rapidement chez la malade. Deux de ses élèves l'accompagnaient. Deolinda a commencé la prière pour obtenir une bonne mort. Elle était si émotionnée, qu'elle tremblait. Les prières terminées, la dame est décédée. Alors Deolinda nous a dit : « — J'ai fait ce que j'ai pu ; je n'ai pas le courage d'en faire davantage. » J'ai vu la fille près de sa mère morte. La petite-fille pris la fuite et je n'ai pas

eu le courage de la laisser toute seule. Je suis restée pour l'aider à laver et à habiller la dépouille mortelle qui était couverte de plaies et exhalait une odeur répugnante. Je croyais que d'un moment à l'autre j'allais m'évanouir. Une dame qui était aussi dans la chambre, a remarqué mon malaise et est sortie dans le jardin chercher quelques feuilles parfumées pour me les faire sentir. Je n'en suis repartie que lorsque tout a été en ordre.

À l'âge de 16 ans, déjà malade, je suis allée à la maison où ma sœur faisait la couture. Ayant trouvé, suspendu, un habit d'homme, je l'ai enfilé et, dans cet accoutrement, je me suis présentée devant ma sœur et de la maîtresse de maison. Elles ont rigolé de bon cœur. La dame me suggéra : « — Tiens, va dans la rue habillée de la sorte, car mes enfants et mon mari sont en train de tailler la vigne par-dessus le mur d'enceinte ». J'ai pensé qu'ils me reconnaîtraient, mais j'y suis allée. Ils ne m'ont pas reconnue et, très étonnés, ils s'arrêtèrent de travailler, afin de voir s'ils connaissaient le jeune homme. Ma sœur et la maîtresse de maison, de la fenêtre, suivaient la scène, et riaient aux éclats.

Entre mes dix-sept et mes dix-huit ans, moi et ma sœur nous sommes parties à Aldreu, afin de confectionner des fleurs artificielles pour le compte des zélatrices et à la demande de Monsieur le curé. J'étais déjà malade. J'y suis allée pour aider Deolinda, afin que nous revenions plus vite. Nous avons été hébergées chez le Curé. Deux jeunes hommes du côté de Viana y sont allés et ils voulaient flirter avec Deolinda, ceci juste la veille de notre retour. Ils ont demandé au Curé si l'on pouvait jouer les cartes. Nous nous sommes installés près de la cheminée et nous avons discuté pendant que nous jouions. Le Curé, quand il nous a vu, s'est adressé aux deux garçons et leur dit : « — Ah ! Ah ! Alors, je suis là depuis quatre ans

et vous n'êtes jamais venus ici faire une partie, mais aujourd'hui vous êtes là ? »

La nuit suivante, lorsque nous devions revenir chez nous, il y eut un violent orage et, avec la pluie, il y avait de boue partout. Étant fort malade, la nièce du Curé m'a prêté une paire de sabots et ma sœur est revenue pieds nus. Un quart d'heure après notre départ, la pluie a repris. Le sang coulait de mes pieds, non seulement à cause des sabots qui n'étaient pas faits pour moi, mais aussi parce que mes pieds étaient délicats, car cela faisait bien longtemps que je ne me déchaussais pas. Les douleurs étaient véhémentes et, à la fin, j'ai dû marcher pieds nus, et ainsi me mouiller. Quand nous sommes arrivées en gare, le train venait de passer depuis cinq minutes. Ma sœur se mit à pleurer en voyant mon état. Il était alors neuf heures du matin. Le prochain train était à onze heures, mais il ne s'arrêtait qu'à Barcelos, ce n'était le meilleur pour nous. Nous avons attendu dans la gare. Deux professeurs d'Aldreu sont passés et nous ont invitées à prendre un café. Nous n'avons repris notre chemin de retour que plus tard, arrivant enfin chez notre tante à Sainte-Eulalie. Elle nous a préparé un bon repas et ne voulait pas que nous repartions, parce qu'il était déjà tard et que nous étions fatiguées. Nous nous sommes entêtées et lui avons promis que nous ne viendrions que jusqu'à Chorrente, où demeurait notre tante Felismina. De là nous sommes revenues à Balasar, où nous sommes arrivées tard la nuit. Nous avons frappé à la porte, mais maman n'était pas à la maison. Une voisine nous a dit : « — Écoutez, madame Mathilde est mourante, votre mère y était. » Le lendemain je suis allée chez la moribonde. L'une de ses nièces m'a dit : « — J'aurais tant besoin d'aller chez moi... » J'ai répondu : « — Vas-y, je reste. » Et elle de me demander : « — Et tu n'as pas peur ? » « — Non, je n'ai aucune peur ». Peu de temps après madame

Mathilde agonisait. J'ai prié ce que je pensais être adéquat à la situation, mais je n'ai pas ressenti la moindre peur.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>AUTOBIOGRAPHIE.....</b>	<b>3</b>
CHRONOLOGIE DE LA VIE DE LA BIENHEUREUSE ALEXANDRINA.....	3
<b>AUTOBIOGRAPHIE.....</b>	<b>35</b>
PRÉSENTATION.....	35
<b>“JE COMMENCE À ÉCRIRE MA VIE” .....</b>	<b>41</b>
<i>Premières années.....</i>	<i>41</i>
<i>Naissance et baptême.....</i>	<i>41</i>
<i>Premières années de mon enfance .....</i>	<i>41</i>
<i>Développement de mon instruction religieuse. - Le     catéchisme.....</i>	<i>43</i>
<i>Vivacité de caractère .....</i>	<i>44</i>
<i>Scolarité à Povoa.....</i>	<i>45</i>
<i>Première visite de Jésus en mon âme.....</i>	<i>46</i>
<i>Le sacrement de Confirmation .....</i>	<i>47</i>
<i>Amour pour la prière .....</i>	<i>47</i>
<i>Vénération envers la nourrice .....</i>	<i>48</i>
<i>Les gardes républicains .....</i>	<i>49</i>
<i>Retour au village natal.....</i>	<i>49</i>
<i>« J'adorais faire des farces !... » .....</i>	<i>50</i>
<i>Mes premières contemplations.....</i>	<i>51</i>
<i>Mes scrupules .....</i>	<i>52</i>
<i>« En enfer, moi je n'irai pas !... ».....</i>	<i>52</i>
<i>Amour envers les pauvres, les malades et les vieillards     .....</i>	<i>53</i>
<i>Amour pour la prière .....</i>	<i>54</i>
<i>Grave maladie.....</i>	<i>55</i>
<i>La période la plus douloureuse de ma vie de travail... </i>	<i>55</i>
<i>Un rêve .....</i>	<i>57</i>
<i>Une après-midi “amusante” .....</i>	<i>57</i>

<i>Un saut</i> .....	58
<i>Souffrances physiques et morales</i> .....	60
<i>Douleurs sans soulagement ; douze années de préoccupation continue</i> .....	61
<i>Traitement sérieux de ma maladie. Diverses demandes en mariage</i> .....	62
<i>La vigilance de la Maman du Ciel</i> .....	63
<i>Désirs de guérison. - Conformité à la volonté de Dieu</i> 63	
<i>La dévotion envers la Petite-Maman. - Prédilection pour le mois de Marie</i> .....	65
<i>Nouveaux désirs de guérison. - Entière conformité à la volonté Divine</i> .....	66
<i>Offrande...</i> .....	67
<i>Je me suis offerte comme victime</i> .....	67
<i>Petits sacrifices par amour pour Jésus</i> .....	68
<i>Comment j'honorais Jésus et la très Sainte Vierge</i> .....	68
<i>Mes prières et mon union intime avec Jésus au Saint-Sacrement</i> .....	69
<i>Hymne aux Tabernacles</i> .....	73
<i>Comment Jésus m'a envoyé mon directeur spirituel</i> ....	75
<i>Comment j'honorais Jésus et la très Sainte Vierge</i> .....	78
<i>Connaissance parfaite de la voix de Notre Seigneur. - Visions célestes</i> .....	82
<i>Comment je tourmentais mon corps</i> .....	84
<i>Première Messe dans ma chambre. - Début de la perte des biens</i> .....	86
<i>Comment j'honorais Jésus et la très Saint Vierge</i> .....	88
<i>Le mois de mai</i> .....	89
<i>"Fleurettes" de mai 1935</i> .....	89
<i>Mes prières et mon union avec Jésus au Saint-Sacrement</i> .....	93
<i>Mort apparente</i> .....	94
<i>Une vision</i> .....	97
<i>Une grande crise. Symptômes de mort</i> .....	98
<i>La protection dévoilée de Jésus et de Marie</i> .....	100
<i>Premier examen du Saint-Siège</i> .....	103
<i>Période pendant laquelle le démon m'a le plus importunée</i> .....	104
<i>Jésus me montre ses divines plaies</i> .....	107
<i>Ma retraite spirituelle</i> .....	108

<i>Première crucifixion .....</i>	<i>109</i>
<i>Doutes et scrupules de tromperie. - Examens médicaux et théologiques .....</i>	<i>113</i>
<i>Deuxième Intervention du Saint-Siège .....</i>	<i>117</i>
<i>Commentaires du peuple. Nouveaux tourments.....</i>	<i>118</i>
<i>Visite d'un médecin envoyé par Jésus.....</i>	<i>120</i>
<i>Lettre à Notre Dame.....</i>	<i>124</i>
<i>Visite du Révérend Père Terças. - Conséquences de cette visite.....</i>	<i>125</i>
<i>Mon testament .....</i>	<i>127</i>
<i>Sur ma tombe .....</i>	<i>128</i>
<i>Quarante jours passés à Foz (1943).....</i>	<i>129</i>
<i>Enfin libérée !.....</i>	<i>147</i>
<b>APPENDICE.....</b>	<b>151</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>157</b>

REIMS  
26 septembre 2012  
Deo gratias